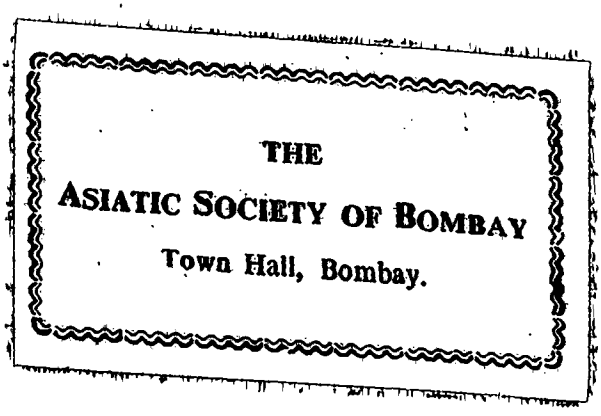
GOD
Fr
848.7
Leb/Mel
99919

00099919



Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

MÉLANGES
LITTERAIRES
ET CRITIQUES.

100.c.1

ROMANS

DU MÊME AUTEUR, *in*-12.

Adélaïde de Meran, 4 vol.
Tableaux de Société, 4 vol.
Macédoine, 4 vol.
M. de Robenville, 4 vol.
L'homme à projets, 4 vol.
Famille Luceval, 4 vol.
Théâtre et poésies, 6 vol.
Jérôme, 4 vol.
M. Botte, 4 vol.
Cent vingt jours, 4 vol., contenant quatre nouvelles, qui se vendent séparément, Adèle et Théodore, M. de Kinglin, Metusko ou les Polonais, Adèle et d'Abligny, fig.
Mon oncle Thomas, fig., 4 vol.
Folie Espagnole, fig., 4 vol.
Angélique et Jeanneton, fig., 2 vol.
Barons de Felsheim, fig., 4 vol.
Enfant du Carnaval, fig., 2 vol.

MÉLANGES

LITTÉRAIRES

ET CRITIQUES,

PAR PIGAULT LE BRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

In varietate voluptas.

99919

TOME PREMIER.

PARIS.

BARBA, Libraire, Palais-Royal, derrière le théâtre Français, n° 51.

1816.

Lob/Mol
99919

DE L'IMPRIMERIE DE J.-B. IMBERT.

00099919

AUX DAMES.

J'ai été prêt à saisir l'austère burin de l'Histoire ; à chercher les causes qui ont agité tant d'empires ; à proposer un remède à tous les maux qui accablent la France, et après avoir fouillé dans les ruines des siècles passés, j'aurais porté mes vues audacieuses jusques dans les siècles à venir. J'ai bientôt senti que la tâche que je voulais m'imposer était au-dessus de mes forces. C'en est fait, je renonce aux méditations profondes, aux aperçus vrais qui en sont le résultat, à l'ambition d'éclairer les hommes, qui auront toujours des passions, et qui seront toujours malheureux par elles ; je rentre dans mon obscurité, pour me livrer sans réserve et sans contrainte à mes goûts favoris.

Il en est un, Mesdames, qui n'est peut-être, comme tant d'autres choses, qu'une heureuse illusion. Mais celle qui fait rêver le bonheur, est le bonheur lui-même, et je le place, moi, à s'occuper de vous, à ne voir que vous, à vivre pour vous.

Il est un âge où les plus doux rapports rapprochent les deux sexes avec une force irrésistible; où on plaît sans effort, sans le savoir, sans y penser même; où des années entières d'une félicité non interrompue, font croire que l'homme est né pour être heureux. Le tems, qui détruit tout, dissipe cette délicieuse chimère. La froideur qu'expriment la figure et l'être tout entier auquel on voudrait plaire, annoncent clairement que le printems et l'hiver sont inconciliables; mais l'hiver le plus froid offre encore des douceurs.

Qu'un vieillard se garde bien de vouloir cueillir le bouton de rose; il

ne s'entr'ouvre que sous l'aile du Zéphire amoureux. Après avoir parcouru une longue carrière, il faut céder au besoin du repos; mais ce repos a ses charmes. Anacréon, courbé sous le poids des années, comptait les couronnes de myrte qu'il avait méritées; il vivait encore de ses souvenirs. Ses vers heureux attiraient encore la beauté; il la voyait sourire aux accens de son luth; il chantait le bonheur; il était sûr d'être écouté.

Je ne suis pas Anacréon, sans doute; mais si je peux un moment occuper vos loisirs; si un conte moral, critique ou badin, reposé sous votre oreiller; si, à votre réveil, vous daignez le relire encore; si votre œil se repose avec complaisance sur les caractères que j'aurai tracés pour vous; si un trait de sentiment vous dispose à aimer; si un être fortuné me doit enfin sa victoire, aurai-je quelque chose à envier au poëte de Théos?

Ce petit ouvrage sera varié, comme vous, Mesdames. On a maladroitement confondu votre goût pour la variété avec l'inconstance. On a raison de changer souvent d'objets, quand on a l'heureux privilége d'embellir tout ce qu'on touche. C'est par cette magie enchanteresse que vous sauvez vos époux, vos amans de l'ennui qu'amène nécessairement l'uniformité. C'est par d'adroites métamorphoses qu'un même homme trouve en vous la gaîté folâtre et un jugement exquis; des plaisirs vrais et un repos que vous savez rendre aimable. C'est vous qui couvrez de fleurs la coupe amère du travail, et qui lui faites succéder des jeux, toujours entraînans, parce que vous en êtes l'âme. C'est à la mobilité de vos sensations que vous devez cette expression de physionomie, qui varie comme elles; c'est par elles qu'une seule femme se pare alternativement de la

vivacité agaçante de la brune, de la séduisante langueur de la blonde.

On vous accuse d'inconstance! J'ai beaucoup vu, Mesdames, et j'ai souvent remarqué qu'on vous cherche des torts pour se dissimuler ceux qu'on a. Quelle est la femme qui a trahi un homme aimable, aimant, prévenant, empressé, qui n'a cessé de mettre toute sa félicité dans le bonheur de l'objet qui s'est donné exclusivement à lui? Je n'en connais pas, je le confesse. Mais comme les hommes que je viens de dépeindre sont extrêmement rares, et que votre sexe est confiant, parce qu'il aime de bonne foi, beaucoup de femmes ont dû reculer devant l'idole qu'elles s'étaient faite. L'inconstance n'était pas en elles; mais dans les défauts de celui qui avait surpris leur cœur.

Je m'aperçois que je me jette dans la métaphysique de l'amour. A cet égard, Mesdames, je n'ai rien à vous

apprendre ; l'homme le plus fin n'est qu'un enfant auprès de vous. La retraite que vous impose l'ordre social, la réserve naturelle à votre sexe, peut-être quelque besoin de dissimuler, vous jettent nécessairement dans de fréquentes méditations. Et sur quel objet doivent se porter plus naturellement vos réflexions, que sur l'être que vous avez rendu dépositaire de votre bonheur? De là, ces aperçus si fins, si variés, si vrais, et quelquefois si profonds, qui échappent à tous les hommes, trop orgueilleux pour vouloir pénétrer au-delà des surfaces. Voilà ce que la nature vous a donné en compensation de la force qu'elle vous refuse, et ce dont vous avez presque toujours le bon esprit de ne pas tirer vanité.

Je reviens. Je vous ai promis, Mesdames, des contes moraux, critiques, ou badins. Je vous tiendrai parole, et je ferai tous mes efforts

pour réussir auprès de vous. Vous trouver encore aimables, c'est éprouver le desir de vous plaire, et je vous proteste que vous n'avez pas d'admirateur plus sincère et plus zélé que moi.

Des contes moraux, ai-je dit? La morale est le guide d'un grand nombre de vos actions : on la remarque rarement dans votre bouche, parce que vous la faites glisser à la faveur de ce langage qui n'est qu'à vous, et que vous empruntez aux Grâces. Sans doute, je n'en saisirai ni la douceur ni la finesse; mais si quelquefois je rencontre une de vos idées, j'obtiendrai de vous un sourire, et peut-être ne dédaignerez-vous pas de la parer de ce que peut y ajouter une jolie bouche, et une imagination entraînante.

Des contes critiques? J'avoue, Mesdames, qu'il faut être hardi pour vous offrir ce genre d'hommages. Qui

sait, comme vous, saisir un ridicule et en faire justice? Nous ne voyons que les masses, nous autres hommes; votre œil perçant saisit tous les détails, toutes les nuances, et ne fait grâce à rien. Votre critique est d'autant plus puissante qu'elle est dépouillée d'amertume; et nous, censeurs maladroits, nous croyons que frapper fort, c'est frapper juste. Au reste, repoussant toute personnalité, et généralisant mes tableaux, je les mets sous votre protection spéciale, et dans l'impossibilité où je me sens de vous égaler, je me recommande à votre indulgence.

Que vous dirai-je sur le conte badin? Cette dénomination seule ne suffit-elle pas pour vous inspirer de la défiance? Hé! que craignez-vous? Le rire est si rare aujourd'hui! heureuse celle qui peut s'y livrer, fut-ce même en cachette; plus heureux celui qui fait naître la gaîté.

Il m'arrivera peut-être encore de m'adresser uniquement à votre raison. Alors j'éloignerai les images gracieuses, ces tableaux rians, à la faveur desquels on fait passer le précepte. Je vous estime assez pour vous croire capables d'entendre et de parler toutes les langues, et celle de la raison ne peut vous être étrangère, à vous, Mesdames, qui savez la rendre si aimable.

Permettez-moi de finir par un court apologue, que sans doute vous venez de m'inspirer.

LES DIEUX ET LA RAISON.

Les hommes ne faisaient que des sottises, et les dieux ne cessaient de les punir. Jupiter se lassa de lancer la foudre, car on se fatigue enfin de tout, et les hommes, encouragés par son silence, ajoutaient une extravagance à une folie, un excès à un autre.

Le maître de l'Olympe assembla toute sa cour. « Apprenez-moi donc, » leur dit-il, comment je changerai » cette engeance de là bas, sur qui les » châtimens et les bienfaits sont éga- » lement impuissans. » Il arriva là ce qu'on a toujours vu dans les assemblées délibérantes : on parla beaucoup, et on ne s'entendit sur rien. Minerve enfin proposa de créer la Raison, et d'un regard Jupiter la tira du néant. Son air sévère, son ton tranchant, ses argumens interminables, effrayèrent tout, jusqu'à son créateur. « Ah ! s'écria-t-il, comment » établirons-nous le culte d'une telle » divinité ? Faisons-en, répondirent » à la fois tous les dieux, l'apanage » de la femme. Il n'y a que ce moyen » de rendre la Raison douce, aimable, » pénétrante et persuasive. »

MÉLANGES

LITTÉRAIRES

ET CRITIQUES.

CHAPITRE PREMIER.

Un mot sur Paris.

Après trente ans de desirs inutiles, me voilà arrivé dans cette ville, à laquelle, dit-on, aucune autre ne ressemble, et à laquelle, je crois, on serait fâché que d'autres ressemblassent. Une étendue immense; ainsi des lieues à parcourir pour peu qu'on ait une affaire ou deux à traiter dans sa journée. Pour parler à deux particuliers, on peut aller du haut du faubourg du Roule au bout du fau-

bourg Saint-Jacques ; si on ne trouve pas son homme, on est libre de recommencer le lendemain, et cet exercice ne laisse pas d'être fatiguant pour quelqu'un qui n'aime pas à être coudoyé à chaque pas; à être frotté par un charbonnier ou un marchand de farine; à recevoir dans ses souliers le trop-plein d'un porteur d'eau; à être arrêté par des femmes très-prévenantes, par des garçons fripiers, par des distributeurs d'adresses ; à être éclaboussé par un fiacre, moulu par un cabriolet, relevé par un homme obligeant, qui vous vole votre montre ou votre mouchoir, etc...

Il est vrai qu'on peut éviter ces petits inconvéniens, en prenant une voiture de place. Mais il faut examiner soigneusement l'intérieur, avant de s'y asseoir avec un habit propre, et toute l'attention possible n'empêche pas qu'après y être entré seul, on n'en sorte accompagné d'une manière fort désagréable. Si vous avez pris la voiture à l'heure, le cocher ne connaît

plus son pavé ; il est trop sec ou trop humide, il faut aller au pas. Le drôle vous jette dans des rues étroites, où il espère bien être arrêté par quelqu'embarras. Alors il tempête, il jure, il querelle le charretier, le conducteur de la modeste vinaigrette, l'épicier qui a laissé une caisse de savon en dehors de sa boutique. L'heure s'écoule, et c'est ce qu'il veut. La vôtre se passe, vous ne trouvez pas votre homme, et instruit par une fâcheuse expérience, vous prenez le lendemain un fiacre à la course. Oh, alors le cocher fouette ses haridelles, et il parvient à les mettre au trot ; il fouette sans relâche, pour entretenir leur ardeur du moment ; il cherche le chemin le plus court ; pour ne pas faire quatre pas de trop, il rase les bornes au détour de chaque rue, et la tête d'un de ses chevaux entre par la fenêtre dans la boutique d'une marchande de modes, dont le vitrage excède la saillie permise par la voirie. Les petites demoiselles, qui ne

sont pas fâchées d'avoir un prétexte de se montrer aux amateurs, jettent le ruban, la gaze, le tulle, et accourent sur le seuil de la porte. Là, elles se grouppent avec art; elles rient, elles folâtrent, elles font valoir leurs grâces, ingénues... ou non, et les badauds qui regardaient bêtement un carreau de vître cassé, s'arrêtent au moins pour quelque chose.

Qui payera ce carreau? Le cocher n'a pas étrenné encore, et il ne possède pas un sou. Vous ne voulez pas tripler le prix d'une course qui n'est pas terminée; vous croyez l'achever à pied: pas du tout. On mène le cocher chez le commissaire de police, et on vous prie poliment de l'accompagner, parce que votre témoignage est essentiel dans une affaire de cette importance. Vous résistez, on se fâche. Vous croyez échapper aisément à la marchande de modes et à ses petites demoiselles; un monsieur, qui protége la boutique, s'attache à vous, et déclare qu'il ne vous quittera pas que vous n'ayez com-

paru pardevant M. le commissaire. Vous le suivez, pour en finir, et vous ne finissez rien. Le cabinet du commissaire est encombré de gens de toute espèce. Là, est un locataire, surpris en enlevant furtivement ses meubles ; ici, attend une mère, qui vient réclamer pour sa fille des honoraires qu'on lui refuse, et qu'elle a bien gagnés. Près du bureau de monsieur, est un filou qu'on interroge et dont on écrit les réponses. Votre tour ne viendra pas de deux heures, et vous n'avez pas un instant à perdre. Vous payez le carreau ; vous courez vous jeter dans une autre voiture ; vous promettez un ample pour-boire au cocher, s'il fait diligence ; il part comme le vent. A la descente d'un pont les chevaux n'ont pas la force de retenir la voiture ; elle va plus vite qu'eux ; le train de devant tombe avec violence sur les jarrets des chevaux ; le timon se dresse ; les ventrières, les traits cassent ; les harnais sont enlevés à dix pieds de terre, les

chevaux s'échappent; ils renversent une femme grosse, un président en la cour de Cassation, un jeune abbé étranger aux choses de ce monde, et qui marchait les yeux élevés vers le ciel. Le mot terrible *commissaire*, retentit de toutes parts à vôtre oreille; vous vous esquivez par une portière, et vous continuez votre route à pied. L'homme chez qui voüs allez, demeure à la chaussée d'Antin, et dans ce quartier-là où ne trouve pas de décrotteurs, parce que tout le monde y est opulent, et que le banqueroutier a son carrosse, comme l'honnête homme. Un laquais vous toise de la tête aux pieds; vous êtes crotté, vous ne pouvez être qu'un ouvrier, qui apporte un mémoire à M. le comte, et M. le comte n'aime pas les mémoires; vous êtes éconduit. Vous êtes, dites-vous, un ami de monsieur; monsieur n'a pas d'amis qui aille à pied, et il y a deux ans, monsieur le comte n'était qu'un petit avocat sans cause. Mais monsieur le comte a une

très-jolie figure, et la femme d'un ministre s'est chargée de sa fortune.

Pour éviter ces désagrémens interminables, et me faire honneur ainsi qu'à mes compatriotes, j'ai pris un carrosse de remise. J'ai mis une livrée sur le corps de mon cocher, d'après l'usage adopté ici par beaucoup de gens dont les ancêtres n'avaient pas plus de bannières que les miens; je suis toujours mis avec élégance, et à l'aide de cette métamorphose, je passe partout, je suis reçu, fêté partout. On me croit riche, et ici, comme ailleurs, cela suffit. Tant d'individus sont intéressés à ne pas s'informer de ce que l'homme opulent était la veille! *Passez-moi la rhubarbe, et je vous passérai le séné.*

Il est d'un homme prudent d'étudier le sol inconnu qu'il habite: je notifie à mon cocher que je veux voir tous les quartiers de Paris. A une rue spacieuse, et qui n'offre aux regards que des hôtels magnifiques, aboutissent des ruelles dans

lesquelles le soleil ne pénètre jamais, où on respire un air épais et infect. Ces ruelles sont les asiles de l'indigence. L'insalubrité du domicile et les atteintes continuelles de la misère, frappent ses tristes habitans d'une vieillesse prématurée. Leur pâleur, leur débilité annoncent leur état déplorable ; ils sont nés, ils ont végété, ils meurent sans qu'on s'occupe d'eux. A quatre pas de là on célèbre un mariage, lien dont l'infortune, abusée un moment, ne connaît bientôt que les dégoûts. La jeune et brillante épouse est chargée d'or, de diamans, qui ne satisfont que sa vanité ; dix tables, inutiles, sont servies avec somptuosité, et des laquais gaspillent ce qui ferait exister, pendant plusieurs jours, la mère de la ruelle voisine, qui n'a pas de pain à donner aux aînés de ses enfans, et dont le sein desséché ne peut rafraîchir les lèvres, les entrailles brûlantes du malheureux qui vient de naître.

Je ferme les yeux et je m'éloigne de

ce contraste, qui révolte, qui soulève le cœur. Je passe dans un autre quartier. Ce que les naturalistes ont rassemblé de plus rare et de plus précieux, ce que la botanique a ravi aux climats lointains et ce qu'à force d'art elle contraint la nature à produire, sont cachés dans la partie la plus sale de la ville. Là, on a rassemblé ce que le vice et la misère ont de plus repoussant. En face du palais illustré par Buffon, est l'hospice où on reçoit les victimes du libertinage de leurs pères, et de l'indifférence de leurs mères coupables. Un peu plus loin est la superbe basilique de Sainte-Geneviève. C'est à travers cette sentine qu'il faut passer pour aller rendre hommage aux mânes des grands hommes qui ont illustré leur patrie.

Je rétrograde et je dirige ma course vers ces quais et ces trottoirs ; qu'admirent, dit-on, les étrangers. Les quais sont obstrués par une foule de misé-

rables qui manquent d'ouvrage, ou qui promènent leur insouciante paresse ; qui ne savent s'ils dîneront, et qui regardent tranquillement l'escamoteur et l'âne savant. Dites-leur un mot; promettez-leur le pillage et l'impunité, ils retrouveront leur activité et ils bouleverseront la ville.

Pour les éviter, vous vous jetez sur les trottoirs : la marchande de pommes, de citrons, d'amadou, de vieux chapeaux, le décrotteur, le crieur de guenilles vous barrent sans cesse le chemin.

J'arrive au palais des Rois. En face de la magnifique colonnade de Perrault, est la dégoûtante église de Saint-Germain de l'Auxerrois. J'entre dans les cours : ici, l'herbe croît; là, sont des décombres. Je vais plus loin : des maisons abandonnées, des maisons qu'on vient d'abattre, des débris amoncelés, annoncent un plan noble, immense, qui atteste à la fois et le génie, qui fait

concevoir, et l'impuissance qui empêche d'exécuter.

Je me fais conduire aux promenades publiques. J'y vois une multitude de femmes qui sont immobiles, et qui ne sont là, que pour critiquer un sexe et inspirer des desirs à l'autre. Des hommes, pressés les uns contre les autres, viennent les passer en revue, et les fixent avec une effronterie qui fait croire qu'ils n'ont pas de mœurs, ou qu'ils ne leur en supposent pas.

Ah, me dis-je, ce n'est ni dans les rues, ni dans les lieux publics qu'on peut connaître les habitans de cette ville; c'est dans l'intérieur des familles qu'il faut étudier l'esprit, les goûts, les habitudes des Parisiens.

Tout cela varie ici, selon les différens quartiers. Tel qui passe pour un homme charmant à la Chaussée-d'Antin, serait complètement ridicule au Marais, et l'habitant du Marais n'oserait paraître à la Chaussée-d'Antin. La

marchande de la rue Saint-Denis ne ressemble en rien à la marchande du Palais-Royal ; la dévote et la femme mondaine n'ont entre elles aucune espèce de rapport. Les habitués des spectacles du boulevard sont d'un autre siècle que les amateurs du *Misanthrope*, d'*Athalie* et de *Mérope* ; le Palais-Royal seul est un monde à part. Je vais essayer de saisir les traits caractéristiques et même les nuances qui séparent ces différens peuples.

Tout est léger, frivole et brillant à la Chaussée-d'Antin. On y est riche, peu occupé, et on n'y connaît qu'une passion, la manie d'éblouir. L'homme désœuvré s'ennuie souvent. De là vient la nécessité de s'étourdir sur le fardeau de la vie, et de faire une affaire importante de la moindre futilité. Le début d'une actrice, une pièce tombée, un bonnet d'un goût nouveau sont des événemens. On donne là de grands dîners, où on s'ennuie à périr, uni-

quement pour représenter. On n'a rien dit à table, et on redoute le moment où il faudra la quitter, parce qu'on sent qu'on n'aura pas plus à dire. S'il se trouve dans le cercle un homme de quelque mérite, si une dame a un talent quelconque, on se hâte de les mettre en scène; il faut monter une conversation, n'importe comment. La maîtresse de la maison est obligée, par état, de parler de tout. Si elle est jolie, elle a le droit de déraisonner à l'heure; si elle est vieille ou laide, elle fait apporter des cartes. Les cartes sauvent son amour propre blessé de l'espèce d'abandon où on la laisse. Avec des cartes, elle gagne minuit, et on a passé chez elle une soirée *délicieuse*.

Pendant qu'elle s'est ennuyée, qu'on s'est ennuyé à d'autres tables, des conversations particulières, et plus ou moins animées, se sont engagées dans les petits coins du salon. C'est là qu'on forme une liaison, ou qu'on prépare une rup-

ture ; c'est-là qu'une femme, qui veut finir honnêtement avec un homme, lui propose un excellent parti. Il ne s'informe pas si la demoiselle est jolie ou non, spirituelle ou stupide, aimable ou maussade, si elle a des qualités, des talens ; la dot est *de tant*, cela suffit, parce que dans ce pays-là, le mariage n'est pas un lien, ce n'est pas même une union, c'est une affaire.

Aussi n'y élève-t-on pas les demoiselles pour en faire des mères de famille. Elles apportent une fortune, et elles doivent jouir des agrémens de la vie. Cependant, comme il faut que le mari, qui se soucie le moins de sa femme, puisse l'avouer, sans se rendre ridicule, ces demoiselles-là savent danser, chanter, pincer de la harpe, instrument très-favorable au développement du bras, du pied et de la jambe. Elles affectent de ne chanter que de l'italien qu'elles n'entendent pas ; elles ont fait une étude approfondie de la gavotte,

et elles la dansent avec l'expression touchante des filles de l'Opéra. Elles dédaignent les ouvrages utiles, et brodent fort bien un bas de robe et de chemise; elles nouent avec grâce une bourse qu'elles donnent en minaudant à un homme *charmant*, qui la reçoit comme une faveur insigne, et qui court en faire hommage à sa maîtresse du jour.

Vous allez dîner au Marais le lendemain. Vous ne savez plus où vous en êtes. Les convives se présentent sans trop de façons, mais avec cordialité. Le dernier arrive à quatre heures, bien juste, et à peine est-il entré, que la soupe est sur la table. On ne traite là que les gens qu'on connaît bien; aussi on ne cherche pas, au milieu de vingt étrangers, une figure qui plaise; on est sûr d'être placé à côté d'un ami; si par hasard il n'est pas encore le vôtre, vous êtes admis dans la maison, et c'est pour lui la meilleure recommandation. Vous reconnaissez de suite le mari au ton af-

fectueux qui règne entre lui et sa femme; vous reconnaissez la mère de famille, à l'air décent et réservé de sa fille. Elle ne dit pas de niaiseries, elle ne rit pas aux éclats, sans savoir de quoi elle rit; elle répond avec bon sens et modestie à ce que vous lui dites. Elle danse assez mal, parce que danser n'est pour elle qu'un plaisir; elle chante sans goût, mais elle chante sans se faire prier. Un coup d'œil de sa mère l'arrête au milieu de son air; il est tems de servir le café et la liqueur; ces petits soins la regardent. Elle n'est étrangère à aucune partie de l'économie domestique; elle ne sait que le français; mais elle le sait bien. Elle a lu de bons livres et n'en parle jamais.

Les mœurs sont sévères dans ce quartier-là. Une demoiselle, qui se marie, quitte sa mère pour la première fois. On ne l'a confiée ni à une femme de chambre, ni à une de ces amies de salon, qu'on connaît à peu près, ni à un

homme, quel qu'il soit, son père excepté ; jamais un mot équivoque n'a blessé son oreille ; c'est une vierge qui se donne dans toute sa pureté. L'homme qui l'épouse se marie réellement ; il est certain de n'éprouver jamais de regrets... autant qu'on peut être sûr de cela.

Je vais acheter, rue Saint-Denis. Aucun luxe extérieur n'annonce les richesses dont la boutique est fournie. La marchande et sa fille sont mises avec simplicité ; le tablier annonce leur profession, dont elles ne rougissent pas. Elles sont affables et non causeuses. Elles ne jurent pas sur leur conscience, parce que leur probité est connue, et qu'elles en ont hérité de leurs pères.

Je vais de là au Palais-Royal. Tout y est riche, jusqu'à l'enseigne. On semble tendre des piéges aux passans pour les forcer d'entrer. Des comptoirs en bois d'acajou, des tabourets couverts en velours, une arrière-boutique richement décorée, une marchande mise avec la

plus grande élégance, et qui vous étourdit de son babil qu'elle croit annoncer l'usage du monde; les vitraux surchargés de marchandises, le fond de la boutique dégarni, voilà ce que remarque l'observateur. On n'a pas ce que vous demandez; on vous dit qu'on l'envoie prendre au magasin; on va le chercher dans la boutique voisine. On vous proteste, on vous jure sur l'honneur qu'on ne peut rien rabattre du prix demandé, avec un ton d'assurance, un air aisé, qui indiquent l'habitude des grandes affaires, et au moment où vous êtes attrapé, un huissier vient saisir ce qu'il y a dans la boutique, tout, excepté la marchande, qui n'est bonne à rien.

Le Palais-Royal est le rendez-vous des habitans de tous les quartiers, et de ces cosmopolites dont Paris abonde. L'oisif, l'intrigant, l'escroc, l'honnête homme, le filou, se coudoient, se heurtent, se saluent, s'injurient. Les femmes décentes ne passent là que par

curiosité, et malheur à elles, si elles sont incertaines de la route qu'elles doivent suivre; si elles ralentissent leur marche : on les accoste, on leur parle avec effronterie; elles fuyent, et l'insolent rit de ce qu'il appelle de la pruderie.

On trouve là tous les moyens imaginables de se ruiner. Ce qui peut flatter le goût, les passions et même l'esprit, y est étalé avec profusion. Bijoutiers, tailleurs, selliers, libraires, restaurateurs, limonadiers, et jusqu'au monstre appelé la Vénus Hottentote, semblent se disputer et s'arracher les passans. Enfin des maisons de jeu sont là pour vider la bourse de celui qui s'est refusé une boîte d'or, qui a résisté au sourire à demi libertin de la marchande de modes, au fumet qui s'échappe des cuisines souterraines du restaurateur. C'est dans ces maisons qu'on va perdre et l'argent qu'on a, et celui qu'on a volé à son père, ou qu'on a reçu en

dépôt. C'est en sortant de ces maisons que la dupe, à qui il reste quelque sentiment d'honneur, va se brûler la cervelle, ou se précipiter du haut des ponts.

Dès que la nuit commence à déployer ses voiles, la scène change, et ce lieu, pour l'homme sensé, devient une véritable caverne. Les vices, comprimés par la clarté du jour, se montrent dans toute leur difformité. Le champagne agit sur les uns, les liqueurs fortes sur les autres. Les propos dissolus frappent l'oreille à chaque pas. Des grouppes de filles, jolies, très-jolies, presque nues, attaquent à la fois vos sens et votre santé. Vous céderiez à l'appât, si le langage le plus abject n'annonçait l'origine la plus vile et la plus profonde dépravation. Pour vous séduire plus sûrement, elles s'arrêtent devant les boutiques les mieux éclairées; la jeune marchande, sa fille innocente encore, ont sous leurs yeux les tableaux les plus licencieux,

et l'habitude de ce spectacle doit amener insensiblement au mépris des mœurs.

La femme qui se respecte se garde bien de traverser ce cloaque, lorsque les réverbères sont allumés; elle se croirait perdue de réputation, si on l'y rencontrait avec sa fille. Il en est cependant qui sont accidentellement forcées d'y passer. Mais elles courent, les yeux baissés, honteuses de se trouver là.

Sans doute il y a un grand nombre d'exceptions à faire aux tableaux que je viens de tracer. Il n'est pas une rue de Paris où on ne trouve des mœurs, de la probité, de la vertu, et même de la vertu aimable. Mais j'ai généralisé mes idées, j'ai peint des masses, et je crois ne pas m'être éloigné de la vérité.

Il me reste à parler de la dévote du jour et de la femme mondaine; des différentes classes de spectateurs qui fréquentent tel ou tel théâtre, de l'influence de l'habitude sur leurs goûts, du bien et

du mal qui résultent pour eux de la fréquentation des spectacles.

Il y a trente ans, une femme jeune, jolie, opulente, considérée par l'importance qu'avait son mari dans l'État, était entourée de toutes les illusions. Nouvelle Psyché, les plaisirs volaient au-devant d'elle ; ils se paraient, pour lui plaire, des prestiges de la variété ; son hôtel était peuplé de courtisans soumis ; le goût dirigeait les fêtes qu'ils offraient à leur divinité. Ivre de sa beauté, qu'on célébrait sans cesse, des hommages qu'on lui prodiguait, était-il difficile à l'amour adroit de lui faire entendre son langage, et quel séducteur plus dangereux que l'homme aimable qui aime passionnément, et qui sait que toujours parler à une femme d'elle est le plus sûr moyen de se faire écouter ?

Cependant cette femme si admirée, si vantée, qui donnait le ton partout, dont les décisions étaient adoptées avec empressement, qui était applaudie, même

avant d'avoir parlé, cette femme perdait tous les jours quelque chose des agrémens de la jeunesse, et le nombre de ses adorateurs diminuait insensiblement. Vive, légère, folâtre, étourdie, un peu caustique même, elle n'avait pu avoir que des amans. L'amitié lui était inconnue, et elle n'avait rien de ce qui peut l'inspirer.

L'amour se cache encor sous les rides naissantes,

a dit le Gentil-Bernard. Mais les hommes, qui préfèrent les fruits de l'été aux fleurs du printems, ne plaisaient pas à la dame. Cependant il fallait remplir un cœur qui avait toujours été agité, occupé, et pour qui le vide était un état insupportable. On se dépouillait de ses diamans, on renonçait au rouge, on adoptait les couleurs sombres; on couvrait d'un triple fichu des charmes dont on regrettait la puissance évanouie. On prenait un maintien réservé, un langage modeste; on se liait avec un prélat si on

n'avait que trente-six ans, avec un chanoine quand on passait la quarantaine. On paraissait à l'église escortée de deux laquais, dont l'un portait le livre, doré sur tranche et relié en maroquin aux armoiries de madame, dans un sac de velours cramoisi, à cordons, à glands, à crépines d'or. Le second domestique portait un coussin, plus riche encore, sur lequel madame voulait bien s'agenouiller devant l'Être des êtres. Le suisse de la paroisse, qui recevait des étrennes, était toujours là à propos. Il faisait ouvrir les rangs d'autorité, et madame traversait pompeusement la nef, garnie de bonnes gens qui venaient adorer un Dieu pauvre comme eux. Madame enfin s'était faite dévote pour être quelque chose.

Aujourd'hui la dévote est une femme de bonne foi, qui va prier, parce que son cœur est persuadé. Elle prend la première chaise qui se présente. Cachée sous un chapeau très-simple, elle n'observe

personne; elle n'attire pas un regard. Si vous parlez religion devant elle, elle se tait, parce qu'elle ne sait que croire. Elle remplit les devoirs qu'elle s'est imposés, sans publicité, sans ostentation. Les affections douces, qui remplissent son cœur, se répandent sur ce qui l'environne. Bonne épouse, meilleure mère, excellente amie, elle est chérie autant qu'elle aime. On désirerait seulement qu'elle passât moins de tems à l'église, mais elle est si affable au retour, que le reproche expire sur les lèvres.

Elle élève sa fille, non dans ses principes, elle n'en a pas, mais dans sa croyance. La jeune personne aime sa mère, et elle se soumet, pour elle, à des privations, à un genre de vie qui lui paraissent pénibles, et peut-être un peu ridicules. L'amour se fait entendre enfin. Les pratiques religieuses deviennent excessivement fatiguantes; la nature parle plus haut que les tables de Moïse. Le papa approuve l'inclination de sa fille;

elle échappe à sa mère, qui se console en pensant que les plaisirs frivoles du monde ne rempliront pas son cœur, et que tôt ou tard ses yeux se tourneront vers l'éternité... Ainsi soit-il...

La femme mondaine ne paraît à l'église que pour satisfaire sa curiosité, ou quelquefois une sensation plus vive. Un *Te Deum*, un mariage, un prédicateur à la mode peuvent l'attirer. Elle entre, parée de tout ce que l'art a pu ajouter à la nature. Elle traverse le temple d'un air de triomphe; il lui semble qu'on n'y doit plus reconnaître d'autre divinité qu'elle. Ses beaux yeux errent de tous les côtés, et cherchent partout des cœurs à soumettre. L'amant du jour paraît; on le salue d'un air gracieux; mais on veut voir si on ne découvrira pas l'amant du lendemain. On est complètement étrangère à ce qui se fait à l'autel, à ce qui se dit dans la chaire. On sort, parce que tout le monde se retire; on a fortement scandalisé la bonne dévote; mais elle a

prié pour la femme mondaine, après avoir réprimé quelques petits mouvemens de colère, et avoir répété plusieurs fois : *il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus.*

CHAPITRE II.

Les Spectacles.

Les spectacles sont la plus grande affaire des habitans de Paris. Il en est qui sacrifient leurs intérêts les plus directs à ce genre d'amusement. Le cri des anciens Romains ; *Des spectacles et du pain*, est aussi celui des Parisiens.

Chaque théâtre a ses habitués, et les pièces qu'on y joue, les acteurs qui les représentent sont incontestablement les meilleurs de l'Europe. Pour certaines gens, Jocrisse est fort au-dessus du Misanthrope, et Brunet très-supérieur à Talma. On vous débite ces choses-là avec un ton de persuasion qui ferait mourir de rire, s'il n'excitait une sorte de pitié.

Les gens du peuple se sont exclusivement emparés des théâtres du boulevard,

On leur présente tous les jours, sous des noms et des habits différens, un tyran, un niais, une princesse innocente et persécutée, un enfant qu'on s'arrache et qu'on craint à chaque instant de voir écarteler, le tout accompagné d'une musique pillée partout et de ballets insignifians. C'est pour aller voir cela que l'ouvrier perd le quart de sa journée, qu'il en dépense un autre quart; sa femme et ses enfans s'arrangent du reste comme ils le peuvent.

Des dames, qui n'avaient pas de chemises il y a dix ans; des hommes, qui, du derrière d'un carrosse ont passé dedans, vont faire là leur éducation, et leur présence donne beaucoup de relief au théâtre qu'ils veulent bien en honorer. Quelques personnes instruites y paraissent de loin en loin, comme un soleil pur dans les jours nébuleux de l'automne. Elles courent se décrasser le lendemain chez Corneille, Racine et Voltaire.

Le premier théâtre de Paris est celui qu'on nomme *Académie royale de musique*, quoique les acteurs qui l'exploitent ne soient pas plus *académiciens* que leurs confrères des autres spectacles. Aussi le public, qui aime à faire justice de tous les abus, s'obstine à nommer tout simplement celui-ci : *l'Opéra*.

Louis XIV, qui avait sur toutes choses des idées grandes ou extraordinaires, décida qu'un gentilhomme pourrait être membre de son *Académie de musique*, sans déroger. Ainsi il fut convenu, à la cour seulement, qu'il y avait de la noblesse à réciter les vers de Quinault, et que ceux qui débitaient les belles scènes de Molière étaient nécessairement des *vilains*, et de plus des excommuniés.

L'Opéra est essentiellement le spectacle des étrangers, parce que tout y parle aux yeux et aux sens, et qu'il est inutile d'entendre ce qu'on y dit. Voilà sans doute pourquoi les mamans, qui sont très-prudentes à Paris, ne balancent

point à mener là, le soir, de petites filles qui ont été en conférence, le matin, avec un vicaire de leur paroisse. Cependant, malgré la difficulté d'entendre, trente vers de Quinault se gravent plus aisément dans leur mémoire que deux lignes de la prose de monsieur l'archevêque. Mais aussi une pause de madame Gardel les ramène nécessairement au chapitre de l'incarnation ; ainsi on trouve des compensations partout.

L'Opéra-Comique a ses partisans, quoiqu'il soit singulièrement déchu. Grétry et Daleyrac sont morts. Elleviou, Gavaudan, mesdames Saint-Aubin, Dugazon et Gonthier sont retirés de la scène. Aussi les acteurs qui chantent encore, mais qui *disent* faiblement, ne se soucient pas de pièces *écrites*. Ils aiment les canevas *à imbroglio*, des situations qui favorisent la médiocrité. Le public siffle tout cela ; mais qu'importe ? des niaiseries, ou plus d'*ariettes*. Il faut que l'amateur opte, et il veut des *ariettes*,

n'importe à quel prix. Il applaudira bientôt ce qu'il siffle aujourd'hui.

Le théâtre Français a perdu beaucoup de son ancien lustre. Il est cependant encore le premier de l'Europe. Ce spectacle est celui de tous les vieux amis de la littérature, et des jeunes gens qui veulent se former le goût. Les imbéciles y vont comme ailleurs; mais c'est par ton. Ils veulent persuader qu'ils entendent Corneille et Molière, et comme les imbéciles forment partout la grande majorité, c'est sur l'orgueil de l'ineptie que sont fondées les recettes du théâtre Français.

Parlerai-je du solitaire et triste Odéon? Un homme d'un mérite très-distingué espère faire contracter aux habitans du faubourg Saint-Germain l'habitude de prendre leurs billets.... au bureau. *Amen.*

Rappellerai-je ce qu'était, à sa naissance, le gai, le malin Vaudeville? Cet enfant promettait; il a vieilli trop tôt.

Que dire des phantasmagories, des

escamoteurs, qui prennent le titre de physiciens, des ombres chinoises, des marionnettes, des théâtres sous toile, des tréteaux en plein vent, des chiens qui dansent, des chanteuses qu'accompagne un orgue de Barbarie, des aveugles qui font crier un détestable violon, et que vous payez bien vite, pour qu'ils aillent plus vite écorcher les oreilles du voisin? Que dire de tout cela? répéter et appliquer aux Parisiens le cri des Romains : *Des spectacles et du pain.*

Il est aisé de critiquer; il faut savoir louer ce qui mérite de l'être. Arrêtons-nous au *Panorama*. C'est là que le spectateur est placé au centre d'une vaste cité, devenue célèbre par les dévastateurs de la terre; c'est là que l'illusion est complète, et qu'à chaque seconde les objets paraissent plus vrais; c'est là que le voyageur retrouve l'auberge qu'il a habitée, la maison de son ami, le moindre point où il s'est arrêté; c'est là, que fidèle imitateur de la nature, le

peintre semble avoir épié le moment où elle se pare de ses plus belles couleurs. Rendons hommages à M. Prévost, inventeur d'un nouveau genre qui sortit parfait de ses mains.

J'ai dîné aujourd'hui chez le restaurateur. Rien de plus ennuyant pour moi que de dîner seul. Mais les dîners en ville, et leur somptuosité, sont un poison lent auquel je veux échapper. En quittant la table, j'ai été me promener aux Tuileries, dans les allées qui bordent la terrasse du côté de la rivière; ce n'est que là qu'on peut marcher librement à six heures du soir. A quelques pas de moi était un homme qui répétait, avec un soin tout particulier, un *trait*, une *roulade*, une *gargouillade*..... Je ne sais pas trop comment cela s'appelle. Malheureusement pour moi, il a tourné la tête, et il m'a abordé avec empressement. Cela ne doit pas étonner : on tient beaucoup ici aux amis de vingt-quatre heures, et nous avons passé une journée

ensemble au château de campagne de mon banquier. Il est bon que vous sachiez que tout banquier doit avoir un palais à la ville et un château à la campagne. Ceux qui lui confient leurs fonds ne s'en trouvent pas mieux; mais qu'importe?

« Comment, mon cher ami, vous êtes » encore à Paris, et je ne vous ai pas vu » depuis huit jours! » J'allais répondre d'une manière obligeante; il ne m'en a pas donné le temps. « Avez-vous vu ce » qu'il y a de remarquable à Paris? — » Mais..... à peu près, monsieur..... — » Nos cercles brillans? — Et assez tristes. » — Les bibliothèques publiques? — » Sans exception, et je suis sorti enchanté des richesses qu'elles renferment, » et de l'ordre qui y règne. — Les monumens? — J'ai même été chercher le » portail Saint-Gervais dans son coin. — » Les spectacles? — J'ai vu les Français, l'Opéra, le Vaudeville, le..... — » Ta, ta, ta! Et l'opéra *Buffa*, mon-

» sieur, l'opéra *Buffa*, le spectacle par » excellence, celui qui ravit, enchante, » entraîne tout Paris, vous ne l'avez pas » vu, puisque vous ne le placez pas avant » tous les autres. — Je ne sais pas l'ita- » lien. — Ni nous non plus, monsieur; » mais nous courons à l'opéra *Buffa*; » nous y avons notre loge à l'année. Un » homme qui a de l'aisance ne peut se » passer d'y avoir une loge, et de pa- » raître s'y amuser beaucoup, à peine de » passer pour avoir l'oreille béotienne. » Je veux que vous puissiez dire en pro- » vince ce que c'est que l'opéra *Buffa*. » Je vais vous y conduire. — J'y con- » sens. »

Nous arrivons à l'opéra *Buffa*; nous nous plaçons. L'assemblée est nom- breuse. « Je remarque, monsieur, beau- » coup de personnes, très-décemment » mises, mais qui ne me paraissent pas » dans une situation à louer des loges à » l'année. — Oh, monsieur une de nos » jouissances est d'envoyer notre loge à

» des amis avides de musique italienne,
» et qui ne peuvent payer ce plaisir-là,
» qui est vraiment impayable. — Il me
» semble, monsieur, que la plupart des
» loges sont aujourd'hui données aux
» amis. — J'en conviens, et je m'en
» étonne, car la pièce qu'on va jouer est
» admirable. Au reste, il résulte un
» grand bien de notre complaisance : le
» goût de l'italien se répand dans toutes
» les classes. Nos jeunes demoiselles ne
» chantent plus que de l'italien ; beau-
» coup d'entre elles s'essayent à le parler.
» A la vérité, les gens du pays n'enten-
» dent pas un mot de ce qu'elles disent,
» ni de ce qu'elles chantent ; mais l'ému-
» lation existe, et c'est beaucoup. Et puis,
» comptez-vous pour rien la satisfaction
» d'écorcher une langue étrangère devant
» quelqu'un qui ne la sait pas ? On écoute
» la jeune demoiselle ; on l'admire com-
» me faisait ce paysan de son curé en
» chaire : ce sermon est si beau que je
» n'y comprends rien. — Ni la jeune de-

» moiselle non plus, peut-être? — Cela
» se peut; mais elle profitera, et en
» attendant, elle chante de l'italien....
» — Comme nos sœurs grises chantent
» du latin. — C'est cela, c'est cela pré-
» cisément. J'admire votre pénétration,
» et je suis sûr, qu'à l'aide de quelques
» explications, je vous ferai suivre l'ac-
» tion qu'on va représenter. — Et vous
» dites ne pas savoir l'italien! — Oh, j'en
» sais quelques mots; d'ailleurs j'ai la
» traduction de la pièce dans ma poche.
» Tenez, voyez-vous les deux textes en
» regard? Vous jugez qu'on a toujours
» l'air de lire l'italien; mais on a un œil
» sur le texte français. — Voilà donc
» pourquoi tous ceux qui tiennent une
» brochure paraissent loucher. — Vous
» y êtes, vous y êtes. Tout le monde ici
» doit savoir l'italien, ou paraître le
» savoir. On semble avoir oublié le fran-
» çais à la porte. Aussi je remarque
» que personne ne parle. — Ou si bas,
» si bas, que les plus proches voisins

» puissent supposer qu'on s'exprime dans
» la langue chérie. — J'avais cru la
» langue de Racine très-supérieure à un
» idiôme formé des débris du latin et
» de la langue romance. — Plus bas, plus
» bas, je vous en supplie ; vous me feriez
» passer pour un profane. Racine, mon-
» sieur, a tiré le meilleur parti possible
» d'une langue barbare. Mais l'italien !
» il n'y a que des voyelles dans cette
» langue-là ; les consonnes en sont ban-
» nies. Oh, les voyelles, monsieur, les
» voyelles ! vous ne soupçonnez pas le
» charme des voyelles. Vous allez en
» juger. — C'est une manie que cela. —
» C'est ce que prétendent ceux qui ne
» sont au courant de rien. — Mais il
» faut à Paris être homme à la mode,
» d'abord. — Vous y êtes, vous y êtes.
» Le maître d'orchestre se place. Je vous
» en prie, ayez l'air enchanté. Applau-
» dissez donc. — Avant qu'on ait com-
» mencé ? — Hé, sans doute. Il en est de
» l'italien comme de la foi : avec ces

» deux choses-là on transporte les mon-
» tagnes. »

L'ouverture commence. J'avoue que je suis étonné de l'accord parfait, de la justesse, du goût, du brillant qui règnent dans l'exécution. Hé, je commence à prendre une certaine opinion de la musique italienne. Voyons les acteurs.

« Hé, mon Dieu, monsieur, qu'est-
» ce donc que cette monotone et fati-
» guante répétition des mêmes notes?
» — C'est du récitatif, monsieur. —
» Ne pourrait-on pas le supprimer? —
» Non, monsieur, c'est le dialogue de
» la pièce. — Ne pourrait-on pas le
» parler? — Non, monsieur, les chan-
» teurs italiens chantent, et ne parlent
» jamais. — Ce dialogue est insoute-
» nable. — En Italie, on ne l'écoute pas.
» — C'est bien la peine de le faire!

» Prêtez-moi votre brochure.... Mais
» ce poëme est détestable. — En Italie,
» on n'écoute pas le poëme. — Cette

» actrice me paraît avoir un bien mé-
» diocre talent. — C'est la *quarta-*
» *dona*, et en Italie, on n'écoute pas
» la *quarta-dona*. — Et que diable y
» écoute-t-on? — Les loges y sont pro-
» fondes. On y cause, on y joue, et on
» ne se montre sur le devant, que lors-
» qu'on entend la ritournelle de la
» *prima-dona*, ou du *soprano* en fa-
» veur. Les Italiens sont plus heureux
» que moi, qui suis condamné à tout
» entendre. Pourquoi cette salle n'est-
» elle pas construite à l'italienne!

» M. de Surville, disait un homme
» de la loge à droite, me tourmentait
» depuis un mois pour que je vinsse ici.
» J'ai cédé à ses instances; mais je n'y
» serai pas repris. Oh, le *miserabile!*
» me dit mon *Cicero*, peut-il *parlater*
» ainsi! Ne pas sentir la faveur spéciale
» que lui a faite M. de Surville! Il sem-
» blerait que M. de Surville ne sait que
» faire de sa loge.

» Madame la comtesse aura beau dire,

» s'écrie une jeune femme de la loge »
» gauche ; elle ne me persuadera jamais
» que ce soit là un spectacle. Vive, vive
» l'Opéra-Comique ! Oh, quelle *abomi-*
» *nazione !* crie mon *Cicero*. Faites donc
» goûter, par anticipation, à ces gens-
» là les plaisirs *del cielo !* » La dame entendit l'exclamation, et partit d'un éclat de rire. Mon *Cicero* entra dans une véritable fureur ; il se contint cependant par ménagement pour le beau sexe. Mais comment ne se serait-il pas courroucé ? Cet éclat de rire lui a fait perdre un *bémol* délicieux qu'il attendait depuis quinze mesures.

J'étais entièrement de l'avis de la dame et du monsieur. Mais je ne disais mot, de peur de blesser mon ami à l'endroit sensible. Cependant l'ennui me gagnait peu à peu. Je le combattais, mais en vain. J'avais une réplétion de voyelles et de musique !...

« Pour Dieu, monsieur, ne bâillez » pas dans le temple d'Euterpe. Quelle

» opinion aurait-on de moi, si on voyait » bâiller dans ma loge ?... Tenez, voilà » un ouvrage composé par un homme » que je protége. Il est du même *format* » que la pièce qu'on représente ; le pu- » blic s'y trompera. Prenez, lisez ; c'est » ce qu'un sourd peut faire de mieux.

» — Vous protégez cet homme, et » sa brochure n'est pas coupée ! — Oh, » un de mes amis m'a dit que cet au- » teur a du mérite ; il est inutile que je » lise son ouvrage. Coupez-le ; cela vous » fera passer un moment. »

Essai sur la musique. Encore de la musique ! J'aimerais autant un traité d'algèbre : je n'entends pas plus à l'un qu'à l'autre. Dès la quatrième page, je m'endors profondément. Mon homme me pousse avec force. « Sortons, mon- » sieur ; feignez d'être indisposé. Je n'ai » que ce moyen-là de sauver ma répu- » tation.... Soyez donc indisposé... plus » que cela ; que j'aie l'air de ne sacri- » fier qu'à l'humanité souffrante le *finale*

» admirable qui va commencer. — Ciel, » monsieur, que je suis aise d'être de- » hors ! — Gardez-vous bien de le dire... » Des sels, mesdames, des sels, de » l'éther, des gouttes... » Les ouvreuses se rassemblent autour de nous. Toutes me présentent un flacon ; toutes vantent leur remède et sollicitent la préférence. Le chirurgien de service accourt ; il veut absolument me saigner.... J'ai appris dans les rues à recevoir et à donner des coups de coude. J'en allonge à droite et à gauche, par devant, par derrière. On crie que j'ai le transport au cerveau ; mais on se range ; je m'enfuis ; je rentre chez moi ; je ferme ma porte à double tour.

CHAPITRE III.

Le Voyageur.

Je n'aime pas les dîners en ville. Cependant il est des gens si affables qu'il m'est impossible de les refuser. Un homme, qui me témoigna beaucoup d'affection, me promit de me donner quelqu'un dont la conversation m'intéresserait infailliblement : je me laissai entraîner.

Je trouvai là une espèce de philosophe qui prétend avoir pénétré en Afrique, sept cents lieues au-delà du point où s'est arrêté Le Vaillant. Là, il a trouvé, dit-il, un peuple immense, opulent, civilisé, et dont les annales datent de dix-huit mille ans. Cela ne me parut pas vraisemblable, d'après cent raisons qu'il est inutile de déduire ici. Cependant le

sage doute, et ne nie pas légèrement. De ce qu'une chose nous paraît inconcevable, il ne s'ensuit pas qu'elle n'existe point.

Si on disait à des Lapons, qu'avec certaines marques tracées sur des chiffons pilés, on peut peindre la pensée, lui donner l'existence; causer avec ceux qui ont vécu des milliers d'années avant nous, transmettre nos idées d'une extrémité du globe à l'autre, et les faire passer à la postérité la plus reculée, ces gens-là concevraient-ils l'écriture?

Et si on parvenait à leur communiquer quelques lumières, concevraient-ils qu'on ait brûlé des fourbes, des charlatans, des physiciens comme sorciers?

Que de grands hommes ayent été persécutés pour avoir trouvé les antipodes, et le mouvement de la terre?

Que certains hommes persécuteraient encore, s'ils en avaient la puissance, pour des choses qu'ils n'entendent pas?

Doutons, lorsque mon philosophe

m'assure, que dans l'empire qu'il a parcouru, il a trouvé le peuple désabusé de mille préjugés adoptés, il y a huit ou dix mille ans, par les personnes de la condition la plus élevée; que l'artisan, le porte-faix sont familiarisés avec les idées du beau et du vrai; qu'ils savent, par exemple:

Que le plus fort agent de la nature, est le feu.

Que nous sommes environnés de feu, en une quantité suffisante pour causer à chaque instant un embrasement universel.

Que le froid n'étant que le sentiment produit en nous par la diminution de la chaleur, l'eau bouillante, très-chaude à l'égard du corps humain, est froide relativement au fer fondu.

Que le froid absolu, les ténèbres, l'opacité, le néant, sont des mots purement négatifs; le froid n'étant qu'une moindre chaleur; les ténèbres, une moindre lumière; l'opacité, un composé de

corps diaphanes; le néant, l'absence de toutes choses.

Que sans l'air les corps sonores ne rendraient aucun son.

Que nous nageons dans l'atmosphère, comme les poissons dans l'eau.

Que sans la pression de l'atmosphère, on ne pourrait tirer de l'eau avec une pompe, un enfant ne pourrait teter, un homme ne pourrait humer un œuf frais.

Que l'air coopère tellement aux opérations de nos sens, que sur les montagnes élevées, où il est plus raréfié, les sensations de l'ouïe et de l'odorat sont très-affaiblies.

Que l'eau, ainsi que l'air, est un fluide transparent, qui n'a ni odeur, ni couleur, ni saveur, dont l'état naturel est d'être glace, et qui ne devient liquide que par l'action du soleil ou du feu central.

Que l'eau est, ainsi que l'air, l'aliment de tous les végétaux, et que la terre n'en est que la matrice.

Que l'eau contient de la terre, du feu et de l'air; que la terre contient de l'air, de l'eau et du feu; que le feu contient de la terre, de l'air et de l'eau; que de leurs combinaisons différentes résultent des pierres, du bois, de la chair, des os, des fruits, et qu'ainsi la division des élémens, admise en Europe, peut n'être qu'une chimère.

Que la cause de la diminution des eaux est leur *solidification*(1).

Que la corruption, la pourriture ne peuvent produire aucun être vivant.

Qu'elles n'engendrent pas plus les insectes et la vermine, qu'une charogne n'engendre des corbeaux.

Que la terre tournant sur elle-même en vingt-quatre heures, chaque point du globe parcourt en une heure un espace de trois cent cinquante lieues.

---

(1) L'eau se solidifie en passant dans les végétaux, dans les animaux qu'elle nourrit, et dont elle devient partie intégrante. *Morel de Vindé.*

Que la vitesse du boulet de canon, qui parcourt six cents pieds dans une seconde, est moindre de plus de moitié que celle du mouvement diurnal de la terre, et que ce boulet, qui parcourrait 3,456 lieues dans un jour, serait environ 25 ans à arriver au soleil.

Que toutes ces vitesses n'ont rien de comparable à celle de la lumière, qui parcourt 66,000 lieues en une seconde, et nous arrive du soleil en sept à huit minutes (1).

Qu'un des plus étonnans phénomènes de la lumière, c'est qu'elle se réfléchit de dessus les corps, sans toucher à leur surface (2).

Que l'oreille a 10,000 fois plus de finesse pour distinguer les sons, que la vue n'en a pour discerner les couleurs et les objets.

Que... « Ah, monsieur, vous allez me

(1) Huygens.

(2) Newton.

» faire un cours de physique complet. Il » est inconcevable qu'un menuisier, un » cordonnier sachent toutes ces choses-là. » — Je vais vous étonner bien davan- » tage. Dans ce pays-là un enfant de dix » ans, qui joue avec son microscope, » découvre des animaux vingt-sept mil- » lions de fois plus petits que les plus » petits animaux sensibles à la vue (1).

» Il sait qu'il n'y a que certaines par- » ties du corps qui puissent nous procu- » rer des plaisirs; et que toutes, à l'ex- » ception des ongles et des cheveux, font » éprouver de la douleur.

» Il a remarqué qu'une balle, poussée » contre une autre, lui communique le » mouvement qu'elle perd par la résis- » tance qu'elle éprouve.

» Qu'une balle d'ivoire, ou de toute » autre matière élastique, qui tombe sur » une enclume, s'applatit, ainsi que le » plan sur lequel elle tombe, et qu'en

(1) Linnée.

» se séparant, par l'effet de l'élasticité » réciproque des deux corps, chacun » d'eux reprend aussitôt sa forme pre- » mière.

» Qu'une cloche s'allonge alternative- » ment à l'endroit frappé par le battant, » et se rétablit aussitôt dans son premier » état.

» Que les hommes ont comme les » femmes vingt-quatre côtes, quoiqu'il » dût leur en manquer une.

» Que dans les animaux l'agilité dimi- » nue en proportion de leur plus grande » force.

» Qu'un fil de soie, de grosseur par- » faitement égale dans toute sa longueur, » soutiendrait un poids immense sans » pouvoir se rompre, puisqu'il n'y aurait » aucune raison pour qu'il cédât à un » endroit plutôt qu'à un autre. C'est » ainsi que des nerfs, des fibres résistent » à des efforts prodigieux.

» Qu'une flèche, qu'on décoche d'un » arc, ne se détache de la corde que

» lorsque celle-ci est remise dans son état
» naturel.

» Que six personnes peuvent s'arran-
» ger autour d'une table de 720 façons
» différentes ; huit, de 5,040 ; neuf,
» de 362,880 ; et dix de 3,628,800 ma-
» nières, sans que la même figure soit
» jamais répétée. — Tudieu, monsieur,
» quels enfans que vos enfans ! quels
» hommes que vos tisserands et vos me-
» nuisiers ! Et quand ont-ils trouvé le
» temps de labourer ou d'apprendre un
» métier ? — Dans un climat heureux
» la terre produit d'elle-même, et on
» n'use presque pas de vêtemens. Aussi
» dans le pays dont je vous parle les ou-
» vriers ont peu à faire, et ils sont rangés
» dans la classe où nous mettons ici les
» amateurs de musique et de peinture.
» — A la bonne heure. Mais comme il
» faut qu'ici le très-grand nombre tra-
» vaille pour vivre, je ne vous conseille
» pas de publier la relation de votre voya-
» ge, qui ne servirait qu'à jeter les uns

» dans le découragement, et à augmenter
» la paresse des autres. Permettez-moi
» maintenant de vous proposer quelques
» doutes sur les habitans de votre pays,
» réel ou imaginaire. Avez-vous réfléchi
» que pour qu'ils sachent tant de choses
» il faut qu'ils soient mathématiciens,
» physiciens, astronomes, anatomistes,
» observateurs surtout, et que la durée
» de la vie suffit à peine à de semblables
» études? — Et vous, monsieur, pensez-
» vous à la perte énorme de tems que
» fait ici l'homme studieux? Le sommeil,
» les besoins physiques, la conversation,
» l'amour, l'ambition, l'avarice, absor-
» bent les quatre cinquièmes de son
» existence. — C'est-à-dire que ces gens
» de là-bas ne dorment, ne mangent, ni
» ne causent; qu'ils ne sont pas amou-
» reux, qu'ils ne prétendent à rien, et
» qu'ils ne font aucun cas de l'or? — Ils
» aiment avec passion; mais la beauté
» ayant aussi le goût de l'étude, chaque
» enfant devient le disciple de celle que

» dès ses premières années il adopte pour
» sa petite femme ; ils croissent, ils s'ins-
» truisent ensemble ; ils s'épousent enfin
» sans qu'il soit question de dot, parce
» qu'on prie l'ami à qui on a fait une
» paire de bottines, de faire en échange
» une tunique ou un schall. — Et, sans
» doute, on ne connaît pas d'époux in-
» fidèles dans ce pays privilégié ? — C'est
» de quoi je ne peux vous répondre. Mais
» ici j'ai remarqué en général que le
» penchant à la galanterie vient de l'ima-
» gination exaltée par l'oisiveté. Enfin,
» pour répondre à toutes vos questions,
» je vous dirai que le travail n'est pas
» nécessaire où on trouve tout sous la
» main ; qu'il est au contraire le délas-
» sement de l'étude, dont les jouissances
» intimes ne permettent pas aux pas-
» sions violentes de se développer.

» J'ajouterai que dans ce bon pays-là
» on ne connaît pas le luxe, parce qu'il
» ne peut s'élever de fortunes colossales
» où chacun est dans l'abondance de

» toutes choses, et que les grandes for-
» tunes, qui vous éblouissent ici, ne peu-
» vent se faire qu'aux dépens du faible,
» que le fort condamne à l'indigence.
» Cependant, comme un faquin ne doit
» pas jouir des égards dus à un homme
» de mérite; qu'une femme ignorante,
» jouissant et abusant de sa personne,
» ne doit pas être confondue avec l'épouse
» éclairée, tendre et bonne mère; qu'on
» est bien aise partout, même au milieu de
» la confusion des rangs, de savoir à qui on
» parle; chacun porte, dans ce pays-là,
» un signe qui indique sa profession ho-
» norable ou ignoble. — Ah, monsieur,
» qu'on ferait bien de suivre cet exemple
» à Paris! Le marchand n'y serait pas
» pris pour le banquier; le banquier pour
» le gentilhomme opulent; le gentil-
» homme pour le grand seigneur; la
» femme de chambre pour sa maîtresse;
« la couturière pour celle qu'elle habille;
» la fille publique pour une excellence. »

Déjà je sentais de la reconnaissance

pour l'homme qui m'avait, en quelque sorte, forcé d'aller dîner chez lui. La conversation était attachante, et si on me faisait des contes, du moins ils étaient amusans et instructifs. Je desirais apprendre encore quelques particularités sur des gens qui préfèrent l'étude au cabaret, au mélodrame, à *Jocrisse*, aux conversations oiseuses, aux jeux de *siam*, du *tonneau* et de la *brisque*. Je desirais surtout savoir si ceux qui savent tant de choses, se connaissent un peu eux-mêmes.

Je priai mon philosophe de satisfaire ma curiosité. Enthousiaste, comme tous les voyageurs, toujours pleins d'admiration pour les peuples qu'ils ont visités, il n'avait rien oublié de ce qu'il avait vu ou entendu, ou cru voir et entendre. Il me parla avec un extrême plaisir des connaissances métaphysiques, communes dans ce pays-là à l'homme en place et à son subordonné; au propriétaire et à ses journaliers; à la dame de distinction et à sa blanchisseuse.

Mon philosophe va répéter ce qu'il a recueilli sur cette matière, et il se substitue à un habitant de son bon pays.

« Les cinq sens ne sont rigoureusement parlant qu'un seul sens, dont le *toucher* est le mobile.

» *La vue, l'ouïe, le goût, l'odorat* ne sont que des modifications de la sensation générale du *toucher*, parce que nous ne pouvons éprouver de sensations que par les objets extérieurs, et que ces objets *touchent* nécessairement quelque partie de notre individu, soit directement, soit par l'entremise de quelque fluide intermédiaire.

» Ce qu'on appelle notre intelligence, n'est que la manière dont nos organes sont frappés par les objets extérieurs. Des organes déliés, sensibles à toutes les impressions, font un homme d'esprit. Un sot a des organes épais et lourds. L'enfant n'acquiert de perceptions qu'à mesure que ses organes se développent; le vieillard les perd à mesure que ses

organes s'affaiblissent : donc nous ne sommes rien que par nos organes, et l'intelligence n'est qu'un *toucher* abstrait.

» Rien ne parvient à ce qu'on désigne par le mot *âme*, qu'au moyen de l'intervention des sens.

» Rien aussi ne parvenant à l'âme, sans être altéré par l'entremise des sens, nous ne pouvons, toujours incertains, juger de rien qu'avec une extrême circonspection.

» En effet, si tous les sentimens viennent de l'âme, c'est par les organes que passent tous les objets qui les excitent, et il n'y a point de relation entre les opérations des sens. Ils ne peuvent se prêter aucun secours. L'un d'eux ne peut s'apercevoir des erreurs de l'autre. Souvent même, ils se contrarient : la peinture, par exemple, qui est plate au *toucher*, présente des reliefs à la *vue*. L'âme est trompée par les sens, lorsqu'elle juge ronde une tour carrée, vue d'une certaine distance ; lorsqu'elle nie

l'existence d'une chose, qui par son extrême petitesse échappe à la vue; lorsque deux rangs d'arbres parallèles et de même hauteur, semblent se réunir à l'extrémité d'une avenue, et que la lune paraît assise sur leur cîme.

» Les sens, à leur tour, sont trompés par l'âme d'où naissent les passions. Ainsi l'amour trouve, dans l'objet qui l'attache, des agrémens qui n'existent pas pour d'autres yeux; la haine crée dans un autre objet une laideur, une difformité imaginaires; la jalousie prodigue à une rivale mille défauts, qui se multiplient dans la proportion des avantages qu'obtient cette rivale. Enfin, la disposition triste ou gaie de l'âme, pare ou enlaidit tous les objets, qui pourtant n'ont pas changé.

» Les premiers mouvemens des passions sont dans la nature; elles sont toutes bonnes par leur essence; mais l'action des sens sur l'âme, et de l'âme sur les sens, produit l'abus.

» Qu'est-ce que l'âme, qui n'est rien que par les organes, et qui est souvent trompée par eux?

» D'après l'action, et la réaction continuelle des sens sur l'âme, et de l'âme sur les sens, qui semblent concourir à un même résultat, et qui se trompent mutuellement, bien des gens ne savent pas comment l'âme, qui est *incontestablement* un pur esprit, peut agir sur la matière, et la matière sur un esprit. Il en est qui demandent comment la matière organisée peut concevoir l'existence de quelque chose qui ne soit pas matière. Ceux qui ne conçoivent pas que cela puisse être, ont le bon esprit de se taire.

» Rien ne vient de rien. Toute naissance n'est donc qu'une nouvelle modification de la matière, qui sort d'un état insensible, après avoir péri en apparence : il ne naît rien qui n'ait déjà existé, sous une forme quelconque.

» Les sensations ne sont pas dans les

objets qui les occasionnent ; mais en nous. L'harmonie n'est pas dans le *piano*, mais dans l'ouïe. L'amour n'est pas dans l'objet qui l'inspire, puisqu'il peut y être indifférent.

» Les objets de plaisir et de douleur sont toujours les mêmes, et ne prennent l'un ou l'autre caractère que selon les diverses manières de voir et de sentir, et des aspects différens sous lesquels ils se présentent. La mort, considérée par un être, comme le plus grand des maux, est un bien aux yeux de celui qui se la donne.

» L'homme ne peut que modifier. Il ne saurait rien créer, parce qu'il est subordonné à la nature qui crée ; que ses idées ne peuvent s'étendre au-delà du cercle que lui a tracé la nature ; que hors de ce cercle, rien n'existe pour lui.

» Le tems n'est ni un corps, ni une substance, mais la suite des choses que nous concevons. Si rien n'existait, il n'y aurait pas de tems.

» On ne connaît rien du mouvement, que l'espace parcouru, et le tems employé à le parcourir.

» Les causes du mouvement et toutes les causes nous seront toujours inconnues. Ce que nous appelons cause est le premier effet qui nous frappe. Nous ne sommes sensibles qu'aux effets, qui seuls peuvent agir sur nos sens. Nos sens n'ont nulle analogie avec les causes.

» Le plus grand phénomène de la nature est le mouvement, sans lequel l'univers serait engourdi et plongé dans une espèce de léthargie éternelle.

» On apprend à voir et à entendre par le *toucher* et l'habitude. Mais il est très-difficile d'apprendre à bien voir et à bien entendre.

» En effet, les couleurs ne sont pas dans les objets. Rien, dans la nature, n'est coloré que les rayons du soleil. Ces rayons pénètrent tous les corps, qui les réfléchissent d'après leur contexture, la qualité de leurs pores, et le lieu d'où

ils sont fixés par l'organe de la vue. Ce qui, vu de près, nous paraît d'un vert foncé, est d'un bleu-clair dans l'éloignement, parce qu'alors l'action de la lumière est moindre pour nous, et lorsque le soleil se retire, les couleurs disparaissent avec lui. Par conséquent le ciel n'est pas bleu, la neige n'est pas blanche, l'encre n'est pas noire.

» Sans être savant, chacun raisonne assez pour sentir que ce n'est qu'à l'aide d'un système qu'on peut deviner quelque chose de la marche de la nature; qu'un système, lié dans ses parties, doit être pour nous la vérité, puisque nous ne pouvons aller au-delà; que ce système peut seul nous donner quelqu'idée des mondes, de la manière dont ils se meuvent, dont ils se soutiennent dans l'espace sans point d'appui, et comment ils suivent une route régulière, au lieu de se précipiter les uns sur les autres. Nous avons tous une notion superficielle, mais suffisante, de la théorie de *Newton*.

» Quelque sensibles que soient, dans les opérations de l'art, les effets de l'action sur la matière, nous ne les confondons point avec les grands ressorts employés par la nature, que nous ne pouvons que soupçonner. Nous ne connaissons rien de plus probable que l'attraction; et si nous réfléchissons sur l'imperfection des instrumens à l'aide desquels nous établissons nos conjectures, et sur les bornes de notre intelligence, nous nous étonnerons plutôt de ce que nous avons découvert, que de ce qui nous reste caché. »

Je fus assez étonné qu'on connût *Newton* dans le pays dont me parlait mon philosophe. « Le mot *Newton*, me » répondit-il, étant, pour le genre » humain, le synonyme du mot *vérité*, » il doit être connu partout.

» Mais, disais-je encore, dans un » pays où tout le monde est si savant, » les académiciens doivent être innom- » brables. — Il n'y a pas là d'académi-

» ciens. Si tous les hommes étaient ici
» précisément de la même taille, nous
» n'aurions ni géans ni nains. Si toutes
» les femmes avaient la même physiono-
» mie, nous n'aurions pas d'idée de la
» beauté et de la laideur. Il ne peut y
» avoir de distinction où il n'y a rien à
» comparer. C'est à l'ignorance et à la
» sottise que l'homme de génie doit ici
» sa réputation. — Il est fâcheux qu'il
» faille deux cent mille sots pour faire
» distinguer un homme de mérite. Mais
» s'il n'y a pas là d'académies, il ne doit
» pas y avoir d'*Almanach des Muses*,
» ni de *Mercure de France*, espèces de
» petits magasins où chacun se présente,
» et desquels on extrait parfois un aca-
» démicien; par conséquent, pas de
» journalistes qui sachent tout, à ce
» qu'ils pensent, qui parlent de tout,
» qui jugent de tout; pas de public qui
» les croie sur parole; pas d'émulation,
» de tracasseries entre les gens de lettres;
» pas de coteries, de petites persécu-

» tions; rien qui réveille, qui occupe les » oisifs. La vie doit être là d'une fati- » guante uniformité.—Entendons-nous. » Si ce peuple là ne connaît pas les abus » de la littérature, il n'est pas étranger à » la chose. »

On était au dessert, et je crus m'apercevoir qu'on étouffait autour de moi des éclats de rire, dont je ne démêlais pas la cause. Je cherchais à lire dans tous les yeux, et on cessa de se contraindre. Je crus d'abord qu'on se moquait de moi, et je commençais à avoir de l'humeur, lorsque j'aperçus sous la serviette de mon philosophe, un assez gros manuscrit, dans lequel il avait probablement lu, à la dérobée, les belles choses qu'il venait de me débiter. « Mesdames, m'écriai-je, vous avez » tort de vous railler de monsieur. Il » n'est pas obligé de savoir son ouvrage » par cœur. » On rit plus fort que jamais. Je plaignis mon philosophe et je me tus.

Cet accès de rire se calma à la fin ; et mon voyageur reprit la parole.

« Vous voulez savoir, me dit-il, quelle » est la littérature du peuple chez qui » j'ai voyagé : je vais vous satisfaire.

» La culture des lettres est considérée » là, en général, comme une occupa- » tion futile, qui détourne les hommes » de choses profitables à eux et au pu- » blic. On n'accorde d'estime, en ce » pays, qu'aux productions du génie, » dont l'objet est d'une utilité réelle. » Aussi la presse n'y gémit pas sous une » multitude d'ouvrages insignifians. Un » jeune homme n'y prend pas son en- » thousiasme, sa vanité, sa paresse » même pour du talent. S'il s'abusait à » cet égard, il n'en serait pas moins » obligé de consulter long-tems ses for- » ces, avant que de se présenter dans la » carrière. On exige d'abord de lui qu'il » choisisse une profession ; qu'il l'étudie » exclusivement ; qu'il en sache tout ce » que ses facultés morales lui permet-

» tent d'en apprendre : il est libre en-
» suite de faire des vers, s'il le veut.
» En conséquence, la littérature n'est
» point là un état. On est jurisconsulte,
» ingénieur, artisan, médecin, moisson-
» neur, architecte, et on se délasse en
» jetant ses idées sur le papier, comme
» une mère de famille trace ici un des-
» sin à broder, sans être peintre; comme
» un homme de mérite parle un instant
» *pompons*, sans être marchande de
» modes.
» Il résulte de là, que le public n'est
» jamais fatigué des ridicules préten-
» tions de certains auteurs; que l'homme
» de lettres n'est dans la dépendance de
» personne, parce qu'on le considère en
» raison de sa profession, de la manière
» dont il l'exerce, et non de ses vers;
» qu'il n'a pas besoin d'être protégé;
» qu'il n'est pas obligé d'être le com-
» plaisant de son protecteur, parce qu'il
» a des moyens d'existence honnêtes et
» assurés.

» Je vous parle de poésie, pour me
» faire mieux entendre, car ici le mot
» *auteur* signifie généralement poëte.
» Faute d'imagination, nous mettons
» en vers toute idée commune ou re-
» battue, qui ne peut passer qu'à la
» faveur de la rime et de la mesure.
» Un ouvrage neuf, fortement pensé,
» et il faut penser avant d'écrire, doit
» être écrit en prose. *La Rochefoucault,*
» *Montesquieu, Buffon, Jean-Jacques*
» n'ont pas écrit en vers. Dans le pays
» dont je vous parle, on recherche les
» ouvrages qui satisfont l'esprit, le
» cœur, la raison, et on y fait peu de
» cas des écrivains qui croient rendre
» leurs idées plus brillantes en perdant
» beaucoup de temps à trouver et à ac-
» coupler des rimes, qui, très-souvent,
» altèrent, ou détruisent le naturel, la
» justesse, le sens, et la vérité. L'in-
» version, qui fait en partie le mérite
» de la poésie, semble à ces gens-là
» aussi éloignée de la véritable cons-

» truction, qu'un bâtiment dont les » caves seraient sous le toit, et le gre- » nier dans les fondations.

» Ils regardent la rime comme un jeu » séduisant, un abus de l'esprit; le vers, » comme une parure de la pensée, et » non un moyen de mieux dire, puis- » qu'il n'offre jamais le langage de la » nature. Ils prétendent que le vernis » éclatant de la rime fait passer le mau- » vais, peut affaiblir le bon, et ne laisse » souvent dans la mémoire que des mots. » Ils se plaignent de la surabondance » d'épithètes oiseuses, qui embarrassent » la pensée et ne sont que de l'affecta- » tion et de l'enflure. Un poëte veut-il » parler du haut d'un rocher? il ne » manquera pas d'écrire :

» De ce roc orgueilleux, l'inébranlable cîme.....

» Il est monté sur des échasses, et » n'en marche pas mieux.

» Pour lire la prose, disent-ils, il ne » faut que du sentiment. Pour se plaire

» à la lecture des vers, il faut de l'ha-
» bitude ; donc la poésie n'est pas na-
» turelle.

» Ils trouvent que le mérite de la
» prose est dans le fond des choses, et
» le mérite des vers dans l'harmonie ;
» qu'ainsi il faut plus de pensées et d'es-
» prit dans la prose que dans les vers,
» dont le brillant couvre la médiocrité.

» Ils appuyent cette opinion en dé-
» montrant que la versification la plus
» brillante et la plus exacte est remplie
» d'équivoques, de fautes de langue, de
» construction et de sens. Ils ont mis en
» prose quelques vers de leurs meilleurs
» poëtes ; il n'en est rien resté de tout.

» Alors, ils ont proclamé la poésie un
» art purement mécanique dans l'arran-
» gement des parties. La disposition pé-
» nible des mots, pour arriver à la cé-
» sure et à la rime, leur paraît une
» tâche de manœuvre qui rebâtre une
» masure.

» Quelques jeunes gens qui croyaient

» avoir reçu du ciel ce qu'on appelle ici » le feu poétique, le feu divin, s'étaient » érigés en défenseurs de la rime et de » la mesure. Ils ont bientôt senti qu'il » est plus difficile et plus sensé de nour- » rir l'esprit de choses que de frapper » l'oreille de sons. Peu de tems après, » on a vu éclore des ouvrages excellens » en tout genre, par la justesse, la net- » teté, la précision des pensées, par le » *nombre* et l'énergie du style. »

A mesure que mon philosophe parlait, je sentais diminuer de l'estime que j'avais conçue pour les habitans du fond de l'Afrique. Quel peuple en effet que celui qui proscrit les vers, ce doux amusement de nos loisirs, soit qu'on en fasse, soit qu'on en lise ! Si cette manière de voir se propageait ici, que deviendraient ces jolies dames, donc toute la réputation est dans l'*Almanach des Muses* ? que deviendraient tant de jeunes auteurs, dont tout le mérite consiste à faire marcher deux à deux *flamme* et *âme*, *rose* et

éclose, *aurore* et *adore*, *pleurs* et *douleurs*; qui n'ont pas d'état, qui n'en veulent pas avoir, et pour qui toutes les portes sont ouvertes, parce qu'ils ont toujours un madrigal en poche? Je me déclarai le partisan zélé de la rime et de la mesure, et je soutins que la poésie est utile à tous, depuis le chiffonnier, qui fournit la matière première, jusqu'au relieur, qui la décore de maroquin et de dorure.

« Ma foi, me dit mon philosophe, le » maroquin et la dorure pourraient bien » être ce qu'il y a de mieux dans tout » cela. Ne vous passionnez pas, et traitons cette affaire de sang froid. Ouvrons, au hasard, celui qu'on reconnaît en France pour le plus pur des » poëtes, et mettons en prose quelques-» uns de ses vers.

« Quelle Jérusalem nouvelle
» Sort du fond des déserts, brillante de clartés,
» Et porte sur son front une marque immortelle!
» Peuples de la terre, chantez!
» Jérusalem renaît plus brillante et plus belle.

» Voilà sans doute de très-beaux » vers. Ils séduisent, ils entraînent, » quand on ne les examine point. Exa- » minons-les.

» *Quelle nouvelle Jérusalem, bril-* » *lante de clartés, sort du fond du désert,* » *et porte une marque immortelle sur* » *son front ! Chantez, peuples de la* » *terre. Jérusalem renaît plus brillante* » *plus belle.*

» Je n'ai pas changé un mot, et je » vous demande si cette prose vaut celle » de Massillon et de Bossuet? Non, sans » doute, puisqu'ici l'expression est tou- » jours vicieuse. Qu'est-ce que cette » *marque immortelle?* Sans la gêne im- » posée par la mesure et la rime, Ra- » cine eut écrit : *Et porté sur son front* » *le sceau de son immortalité.* Poursui- » vons : *Peuples de la terre, chantez.* » Chantez ! quoi? tous les peuples ont- » ils lieu de se réjouir de la résurrection » de Jérusalem? Ici on entonnera un » hymme d'allégresse; là on chantera

» d'une voix plaintive. Finissons. *Jéru-*
» *salem renaît plus brillante et plus*
» *belle*. Plus belle que qui? Tout com-
» paratif exige un *que*, qui amène la
» comparaison. Ici le sens n'est pas ter-
» miné; et Racine eut dit en prose :
» *Plus brillante et plus belle qu'elle ne*
» *le fut jamais*, ce qui ne serait pas de la
» prose admirable. Racine n'eut pas ré-
» pété en prose le mot *brillante* dans
» cinq demi-lignes; il n'eut pas mis au
» pluriel le mot *clartés*, qui doit être
» au singulier. »

Je ne savais trop que répondre, et pour me tirer d'embarras je me rejettai sur les journalistes africains, s'il y en a.

« Il y en a, me dit mon homme; mais
» ils sont soumis à un tribunal qui juge
» leurs critiques, et qui les condamne à
» une réparation authentique envers
» l'auteur qu'ils ont blessé par les traits
» de l'envie et de la malignité. — Ce
» tribunal-là doit avoir de l'occupation,

» ou le métier de journaliste ne doit pas
» valoir grand'chose en Afrique. — Aussi
» n'est-il pas exercé, comme ici, par des
» hommes de *génie*. Les journalistes afri-
» cains font un journal, parce qu'ils ne
» peuvent faire autre chose. Ainsi la
» modération qu'on leur impose ne leur
» coûte rien. Comment être insolent en-
» vers un auteur, quand on se sent inca-
» pable d'écrire quatre pages de son ou-
» vrage? — Ces journalistes-là se rendent
» donc justice. — Très-certainement. —
» C'est incroyable. — Et pourquoi? —
» C'est que je ne peux concevoir un
» homme sans amour-propre. — Ils ont
» celui qu'ils doivent avoir. Mais ils se
» gardent bien de confondre un amour-
» propre légitime avec la morgue, l'or-
» gueil et l'impertinence. »

Je rêvais à ce que je venais d'entendre, lorsqu'on passa au salon. Un cercle nombreux se forma autour de moi, et un éclat de rire général me tira de ma rêverie. « Vous êtes *mystifié*, » me dit une

jolie petite dame, plus franche ou plus maligne que les autres.

Un *mystificateur* est un homme sans profession, qui fait métier de dîner en ville et d'amuser vingt personnes, qui le connaissent, aux dépens de la vingt-unième, qui ne le connaît pas. Il débite toutes les sottises qui lui passent par la tête, et son talent consiste à conserver un sérieux imperturbable. On vit de cela à Paris, comme d'autre chose.

Je sentis quelque vanité de ce que pour fixer mon attention il avait fallu parler pendant deux heures de choses raisonnables, et je me retirai plus satisfait de moi, que la compagnie l'avait été de mon *mystificateur*.

CHAPITRE IV.

Un Dîner chez de bonnes gens.

Et moi aussi j'aime les bonnes gens. Mais ils ont leurs petits défauts, et souvent on les aperçoit trop tard.

Un bon homme, plein de cordialité et de franchise, et à qui j'ai remis, il y a huit jours, une lettre de recommandation, me rencontre au haut de la montagne Sainte-Geneviève. « C'est aujourd'hui le mardi gras, et vous le » ferez avec nous. Je sais que vous n'aimez ni les grands dîners, ni les dîners » de sept heures. Nous nous mettons à » table à quatre, et vous ne trouverez » que des mets simples offerts par un bon » cœur. Si vous me refusez, vous me » désobligerez beaucoup. »

En effet, comment refuser un homme

qui s'explique ainsi, et dont les yeux expriment déjà la peine que lui causera un refus ? J'accepte, et la sérénité reparaît sur son front. J'entre chez lui ; madame me présente d'un air ouvert ses deux grosses joues ; mademoiselle me salue avec un ton affectueux ; me voilà déjà à mon aise ; on se met à table ; on mange, on boit, on ne dit pas un mot pendant le premier service. Madame m'adresse enfin la parole.

« Encore cette aile de poulet, mon-» sieur. — Non, madame, je vous re-» mercie. » Et l'aile et une cuisse tombent sur mon assiette. « Monsieur, un peu de » ces épinards. — Non, madame, je vous » remercie. » Et je suis forcé de laisser aller la cuiller, à peine de me colorer les doigts. « Monsieur laisse tout ce qu'on » lui sert. Louison, vos épinards sont » détestables. Où prenez-vous donc votre » crême ? » Et madame m'envoye une livre et demie d'une *charlotte* qui a fort bonne mine.

Pendant ce dialogue, monsieur me verse du Bordeaux, du Frontignan, du muscat. Je bois pour ne pas refuser tout le monde; je mange la *charlotte*, pour mettre fin aux importunités de madame, et à peine ai-je avalé le dernier morceau, que je me sens suffoqué.

« La *charlotte* est pesante, monsieur; » un doigt de vin pour la faire couler. » J'éprouve le besoin de délayer; je bois, je bois, et en posant mon verre, je trouve devant moi une ample provision de macarons, de masse pains, qui font, dit-on, trouver le vin délicieux. On voit que j'en ai jusqu'à la gorge, et on n'a pas de pitié de moi. J'aimerais autant subir la question ordinaire et extraordinaire.

Pour m'achever, on veut me faire chanter au dessert. Je ne peux ni parler, ni souffler. Je me défens; on insiste. On loue en moi un talent que je n'ai jamais eu. On oppose à ma résistance la complaisance de madame celle-ci, de ma-

demoiselle celle-là, qui ne se font jamais prier. J'invite une de ces dames à acquitter ma dette; la dame commence aussitôt une romance. Elle tient beaucoup à ce genre-là, et elle a cinquante ans. Elle roule des yeux un peu échauffés; elle croit ses accens très-tendres; moi je les trouve très-aigres, tremblotans et quelquefois faux. « Oh, monsieur, nous » ne vous tenons pas quitte. Vous nous » avez procuré le plaisir d'entendre ma» dame; nous vous en remercions; mais » vous chanterez. » Il y a de quoi se donner au diable.

Je chante aux risques et périls de mes voisines. J'arrive péniblement à la fin de mon dernier couplet, et je me promets bien d'éviter les dîners de bonnes gens.

Vis-à-vis de moi était placé un monsieur très-communicatif. Il parlait toujours; il parlait de tout; il déraisonnait souvent; mais comme il avait la réputation d'être très-plaisant, on riait de tout ce qu'il disait; on riait même avant qu'il

parlât. J'ouvrais les yeux et les oreilles ; je cherchais un sens à tout cela ; je n'en trouvais point, et je m'efforçais de rire pour ne pas me singulariser.

Je m'étonnais, à part moi, qu'on eût fait chanter tout le monde, et qu'on n'eût excepté que la demoiselle de la maison. Je ne tardai pas à avoir le mot de l'énigme.

Il est une politesse naturelle à toutes les classes de la société ; le vernis en est plus ou moins brillant, et c'est ce qui constitue essentiellement la différence d'un quartier à un autre. La dame de la maison sentait probablement qu'un étranger qui ne chante plus, n'a rien à dire à des convives qu'il ne connaît pas, et qu'un homme de province qui ne parle pas est bientôt jugé : il passe pour un sot. A ce premier objet de clarité chrétienne, se joignait un but auquel madame me conduisit avec assez d'adresse. Elle commença par me faire quelques questions sur ma petite ville.

« *L'endroit* est-il beau, monsieur? —Je » le croyais, madame, avant d'avoir vu » la capitale. —Les dames y sont-elles » aimables? —On les oublie, mesdames, » quand on est auprès de vous. » Bien répondu, pour un provincial, semble me dire un sourire général d'approbation.

« Cultive-t-on les arts dans votre » *endroit*, monsieur? —Peu, madame. » —Il n'y a peut-être pas de maîtres? » —Pardonnez-moi, madame; l'orga- » niste de la paroisse montre le serpent » aux chantres, le violon aux jeunes » gens, et la musique vocale aux de- » moiselles. —Il est difficile d'exceller » dans tous les genres. —Oh, madame! » il n'excelle en rien, ni nous non plus. » —Nous avons ici des maîtres par- » faits. » En disant ces mots, madame s'inclina, d'un air de bienveillance, vers un jeune homme assis au bout de la table. « Monsieur est le maître de chant » de ma fille, et on veut bien croire

» que depuis quelque tems elle a fait » des progrès sensibles. La nature, re- » prend le *professeur*, avait tout fait » pour mademoiselle ; je n'ai eu que » des conseils à lui donner. » L'organiste de mon *endroit* n'aurait pas mieux répondu.

La musique continue d'être l'objet de la conversation. L'un vante la voix de la demoiselle, l'autre sa méthode ; peu d'actrices de l'Opéra ont ce timbre, cette netteté, ce goût, cette précision. « Vous êtes bien bons, répétait sans » cesse la maman. Allons, allons, il y » a du vrai dans tout cela, reprenait » le papa, en souriant avec complai- » sance.

» Monsieur, vint me dire à l'oreille le » plaisant, vous ne pouvez vous dis- » penser de prier mademoiselle de se » faire entendre. » Bon, dis-je en moi-même, on a gardé la demoiselle pour me dédommager de la romance et des mauvaises chansons bachiques. J'entendrai

sans doute ici quelque chose de gai, d'aimable, de dansant, qui me mettra en belle humeur. Imbecille que je suis ! je présente modestement ma requête.

« Monsieur, ma fille ne chante qu'ac-
» compagnée. — Maman, je suis très-
» enrhumée. — Cela est vrai, ma fille ;
» mais monsieur te saura plus de gré de
» ta complaisance. — Mais papa.....
» — Monsieur jugera de ce qu'est ta
» voix, lorsqu'elle a toute son étendue.
» — Mais, papa..... — Fais cela pour
» moi, ma fille, je t'en prie. »

A l'instant madame recule son fauteuil. Je lui présente la main ; on passe dans sa chambre à coucher, qui ressemble un peu à un salon, quand les rideaux de l'alcôve sont tirés. Madame tire sa fille à part, et lui parle d'un air et d'un ton très-sérieux. Le papa se joint à elles et la conversation paraît devenir plus imposante. On met de part et d'autre la même importance à ce

qu'on dit, à ce qu'on répond. La jeune personne semble vouloir s'excuser.... Ah, mon Dieu! aurait-elle fait quelque étourderie? On lui propose peut-être un mariage qui lui déplaît.

Elle paraît poussée à bout; elle hausse le ton. « Tu sais bien, maman, que ce » morceau-là n'est pas à ma voix. — Vous » me désobligerez beaucoup, ma fille, si » vous ne le chantez pas. » Ah! il s'agit du choix d'un morceau.

« Nous y voilà encore pris. — Vous » devez le prévoir. — M. Belval nous » fait payer ses dîners un peu cher. » — Il aime à entendre sa fille, et il » s'imagine que tout le monde partage » son plaisir. — Il n'a que ce travers-là; » il faut le lui passer. Allons, mon ami, » exécutons-nous. » Les deux interlocuteurs ne se doutaient pas que je fusse derrière eux.

Le plus morose de ces messieurs change tout à coup de physionomie. Il prend un air riant, et de la manière la plus aima-

ble il propose à la demoiselle de la conduire au piano. Elle se défend ; il prie, il presse ; il sera trop heureux d'entendre ces sons enchanteurs. Mademoiselle se rend.

J'écoute. Mademoiselle n'est pas enrhumée du tout, et elle a en effet une voix superbe ; mais je ne distingue pas une parole. Il est peut-être d'usage à Paris de s'en passer quand on chante.... Diable ! cet air est bien triste, il est bien long !... Ah ! il va jusqu'au *re* d'en haut, et il faut que la voix de mademoiselle se déploie : on la comble d'éloges et d'applaudissemens.

« Ma fille, encore un morceau de » *Didon*. — Mais, papa.... — Ma fille, » je t'en prie. » Et la demoiselle commence.

Je suis bien sûr, par exemple, qu'il y a des paroles dans l'opéra de *Didon* : je l'ai vu jouer dans la plus belle grange de mon endroit. A la vérité, on avait coupé le rôle d'Enée, parce que la troupe

n'était pas complète ; mais enfin *Didon* parlait en chantant.

« *Didon* ne parle pas à Paris ; c'est » singulier. J'avais toujours cru que la » musique ne devait servir qu'à faire » valoir des paroles ; une chanson bachi- » que, sans paroles, ne serait pas d'un » grand effet. — Hé ! il y a des paroles, » monsieur ; mais il est du bon genre » de ne pas articuler. »

« Didon m'ennuie aujourd'hui, et j'ai des raisons de la haïr depuis longtems : elle m'a valu plus de deux cents coups d'étrivières au collége. Je m'étends, je bâille... « Etouffez donc cela, mon- » sieur. Si le père et la mère de la » demoiselle vous voyaient, ils ne dor- » miraient pas de la nuit. » Je reviens à moi ; *j'avale mes bâillemens*, je promène ma vue sur l'assemblée. L'un bâille derrière son mouchoir, l'autre derrière une prise de tabac, et les applaudissemens recommencent avec fureur.

Après *Didon*, viennent *Dardanus* et

Ariane pour achever ce pauvre mardi gras. Je ne pouvais plus résister à l'ennui qui m'accablait. La jeune personne, elle-même, paraissait confuse de l'opiniâtre ténacité à laquelle on la contraignait. Je m'évadai, pendant qu'elle se préparait, avec de l'eau sucrée, à faire de nouveaux efforts.

En regagnant mon hôtel garni, je riais de cette petite conspiration de famille. Et j'avais bien voulu croire que madame, en me parlant *musique*, n'avait pensé qu'à me faire briller!

J'ai ouï dire à ma mère qu'il y a dans ce monde bien des choses dont il faut se garder. J'ajoute à la longue liste qu'elle m'a laissée : défiez-vous *des dîners des bonnes gens et des talens de la demoiselle de la maison.*

CHAPITRE V.

Les Gobe-Mouches.

On appelle *gobe-mouches*, à Paris, des gens qui s'occupent de tout, excepté de leurs affaires; qui attachent de l'importance à tout, et qu'une niaiserie arrête pendant une demi-journée.

Il y a des *gobe-mouches* de toutes les classes et de tous les âges, depuis celui qui regarde filer sur la rivière un train de bois, un chien qui se noie, jusqu'à celui qui va à la messe de la cour, et qui ne pense pendant huit jours qu'à trouver la signification d'un coup-d'œil que, par hasard, le souverain a laissé tomber sur lui.

Je n'avais aucune idée de ces messieurs-là; et j'étais sorti, uniquement

99919

pour sortir, pour marcher, pour regarder..... quoi ? Je n'en savais rien. J'étais déjà, sans le savoir, un peu *gobe-mouche* moi-même.

Je m'arrête en face de la grille du Palais de la Justice, près de deux hommes qui parlaient trop haut pour qu'il y eut de l'indiscrétion à écouter, et avec assez de chaleur pour piquer ma curiosité.

« Vous êtes huissier audiencier ? —
» Oui, monsieur. — Vous devez savoir
» ce qu'on fera aujourd'hui au Palais.
» — Oui, aujourd'hui toutes les causes
» sont intéressantes. — En vérité ? —
» Les meilleurs avocats plaideront. —
» Diable ! — Et ils seront courts. —
» Tant pis. — Pourquoi tant pis ? —
» C'est qu'il faut nécessairement que je
» passe trois heures ici. — Vous êtes
» donc jurisconsulte ? — Non. — Et que
» faites-vous à l'audience ? — J'écoute.
» — Et vous comprenez ? — Pas tou-
» jours. — Et quand vous n'entendez

» pas? — Je reste. J'ai tous les jours » trois heures à passer ici. »

Ce monsieur-là porte un habit *habillé*, fait en 1763 ; vingt à trente cheveux sont enfermés dans un *crapaud* ; il a un chapeau à trois cornes ; celle de devant est courte et évasée, et la forme, très-applatie, s'élève cependant de deux doigts au-dessus des bords. Il porte à la main une longue canne à *bec de corbin*, des gants qui ont été blancs, et sa figure exprime la parfaite impassibilité de son âme.

Ma foi, je vais suivre cet homme-là. Qu'importe que je me promène dans la grande salle ou ailleurs ? Mon homme voit passer quelques juges, quelques avocats, quelques avoués. Il se glisse parmi eux, il entre avec eux ; il cherche une place sur les banquettes de l'intérieur de l'enceinte ; il n'en trouve pas. Il regarde l'huissier de service ; l'huissier de service se souvient de l'avoir vu, il ne sait où. Il le prend pour un plai-

deur, pour un juré, pour un témoin, n'importe pourquoi. Il fait serrer les rangs ; mon homme s'assied, et moi aussi.

» Quelle cause va-t-on appeler? dit-» il à sa voisine. — Je ne sais pas, » monsieur. — La chose vous est donc » indifférente? — Oui, monsieur. — » Ah, madame a, comme moi, trois » heures à passer ici? — Oui, monsieur. »

La plaidoierie commence. Il est question d'un chien, qui a poursuivi un chat; le chat s'est réfugié dans la boutique d'un faïencier; il a sauté sur les rayons; il en a fait tomber des piles d'assiettes, des carafes, des cristaux, et le chien, outré de ne pouvoir joindre le chat, qui va toujours grimpant et cassant, a mordu à la jambe le faïencier, qui voulait le chasser à coups de bâton.

L'avocat du plaignant prouve que le maître du chien doit payer le chirurgien, et la maîtresse du chat, la faïence et les cristaux. L'avocat adverse prouve

qu'un rat sorti de chez la voisine, a provoqué le chat ; que par la force d'un instinct naturel et par conséquent insurmontable, le chien s'est mis aux trousses du chat, qui était à celles du rat, et il conclut à ce que la dame de chez qui le rat s'est échappé, soit condamnée aux frais. L'avocat de la dame prouve que sa partie n'a rien négligé pour le maintien de la tranquillité publique, puisqu'elle a pris de la mort aux rats chez son apothicaire, et il conclut à ce que l'apothicaire, qui a vendu une drogue usée, éventée, sans vertu aucune, ainsi qu'il arrive souvent, soit condamné aux dépens. L'avocat de l'apothicaire prend à partie le droguiste en gros. L'avocat du droguiste interpelle Noé, que rien n'obligeait à recevoir dans l'arche des rats, des souris, des cousins, des moustiques, des maringouins, etc, etc. etc.

Ces avocats, qui, de la boutique d'un faïencier de la place Maubert, étaient

remontés au déluge, m'amusaient singulièrement. Mon homme tire sa montre : « Les trois heures sont écoulées, » dit-il. » Il se lève, et je cède à l'envie de savoir où il va promener son apathie et sa nullité. Je sors après lui.

Il traverse le Pont-au-Change, suit le quai de l'École, prend la colonnade du Louvre, et entre sur la place du Carrousel. « Rangez-vous, rangez-vous, » disait-il. Cette ligne est réservée aux » grenadiers à cheval ; celle-ci à l'artil- » lerie légère ; celle-là aux chasseurs à » pied. Hé, rangez-vous, vous-même, » lui dit un soldat, qui avait le fusil sur » l'épaule, et qui ne parlait pas très- » poli. — Monsieur le soldat, je suis » un habitué aux revues. — Et moi je » suis factionnaire. — J'aime beaucoup » à voir des évolutions militaires. — Et » moi à exécuter ma consigne. Rangez- » vous donc, sacrebleu. »

Mon homme recule de quarante pas. « Il est bien extraordinaire, me dit-il,

» qu'on traite ainsi un amateur. Qu'en » pensez-vous, monsieur? — Qu'on ne » juge pas du mérite sur la mine. — » Vous connaissez les hommes et je vous » estime. Venez avec moi; il n'est que » midi, et j'ai plus de tems qu'il n'en » faut, pour vous convaincre de la con- » sidération dont je jouis ailleurs. »

Nous prenons la rue Saint-Nicaise, pour nous tirer de la foule des gobe-mouches nos confrères. « Un moment, » un moment, me dit mon guide. Vous » ne voyez donc pas ce qui se passe là- » haut? »

Encore un chat, car vous saurez que les chats ont le privilége d'occuper les gobe-mouches; un chat était placé sur un toit, les griffes et le museau tournés vers une lucarne, d'où le menaçait un chien aboyant et trépignant de colère. « Voyons, me dit mon homme, ce que » ceci deviendra. — Hé, que vous im- » porte? — Monsieur, un observateur » tire parti de tout, et je vous dirai

» dans un moment quel est l'âge du » chien. — Comment cela? — Si le chien » est vieux, il se bornera à des démons- » trations antipathiques; s'il est jeune, » la chaleur et la force du sang l'em- » porteront sur l'éloignement naturel » qu'ont ces animaux pour les toits. » A peine avait-il fini de parler qu'un serin s'échappe d'une croisée voisine, et vient se poser entre le chat et le chien. Une femme en grand deuil paraît à la fenêtre; elle jette les hauts cris; elle sanglotte, elle se désespère; elle est prête à se précipiter. « Ho, l'indigne! » nous dit une fruitière, qui tenait sa » boutique dans la rue; il y a huit jours, » elle a enterré son mari, et ne lui a » pas donné une larme. » Mon compagnon commençait une dissertation sur les raisons que peut avoir une femme de préférer un serin à un mari, lorsque le chat saute sur le serin, et le chien sur la couverture. Le chat, effrayé des mouvemens du chien, fait un bond de

côté et retombe à faux; il perd l'équilibre; le chien croit le tenir, et le serin, le chat et le chien roulent le long du toit, et tombent dans la rue. Le chien renverse l'étal de la fruitière, le chat s'accroche aux épaules de mon compagnon, et lui déchire son col et son *crapaud*; le serin rentre chez sa maîtresse, qui referme sa croisée avec des marques de la joie la plus vive. La fruitière jure et menace; mon camarade rajuste son col, et me prie d'arranger un peu son *crapaud*. « Je vous assure, » me dit-il du ton le plus calme, que » ce chien-là n'a pas plus de trois » ans » ».

Nous passons avec peine à travers deux cents personnes, qui s'étaient rassemblées en un instant, et nous allions sortir de la rue Saint-Nicaise, quand mon guide fut arrêté par un autre genre de spectacle. C'était une femme qui battait son mari. Il était ivre et voulait retourner au cabaret. « Remarquez bien, me dit

» mon compagnon, que même dans l'état
» d'ivresse cet homme conserve le senti-
» ment de sa force; il rit des taloches que
» lui applique sa femme. Voyez au con-
» traire combien la femme abuse de ses
» avantages. Je trouve ici un tableau en
» petit de la société humaine. La véri-
» table puissance tolère ce qui ne la me-
» nace pas trop directement, et le faible
» est presque toujours cruel, quand il
» peut l'être avec impunité : il a à se
» venger de tant de privations, de mar-
» ques de soumission, d'obéissance pas-
» sive !.... » Pendant ce beau discours notre ivrogne marchait vers le cabaret; sa femme frappait, et de manière que le mari, fatigué, exaspéré, la prend sous son bras, et lui donne quelques tapes sur le derrière des jupons qui se trouve devant lui. Les yeux et les mains de la femme, qui sont sur le dos du mari, agissent en même tems. Elle saisit une paire de ciseaux, pendant à sa ceinture, et coupe celle du pantalon. Le pantalon

tombe sur les jarrets du malheureux : Oh, le vilain ! s'écrient à la fois toutes les femmes ; et en effet le monsieur était plus digne de pitié que d'envie. Les huées se dirigent contre lui ; pour échapper à ce charivari, il est obligé de lâcher sa femme et de tenir sa culotte à deux mains, et la femme, en relevant son bonnet, tombé dans le ruisseau, disait avec le genre de dignité qui lui est propre : « On a raison de dire que ce que » femme veut Dieu le veut. Tu n'iras » pas au cabaret aujourd'hui. »

Après bien des efforts, nous parvenons encore à nous tirer de la foule, et nous entrons aux Tuileries. Nous marchons vers un groupe, qui s'étend circulairement dans une contre-allée. On nous aperçoit. Un monsieur, haut comme un échalas, et gros comme un muids, se détache et vient au-devant de nous. Son triple menton joue sur sa poitrine, et ses courtes jambes ployent sous le poids de son corps. « Hé, arrivez donc, mon-

» sieur Michaud. On traite ici des ques-
» tions importantes, sur lesquelles on
» discute depuis ce matin. Venez pro-
» noncer. »

M. Michaud se redresse, et s'approche d'un air d'importance. « Voyons, mes-
» sieurs, de quoi s'agit-il? — M. Dupont
» soutient qu'il fait chaud, et M. Julien
» qu'il fait froid. Il ne fait ni chaud, ni
» froid, répond M. Michaud. — Mais
» cela n'est pas possible. — Comme il
» est vrai que lorsque je me place sur le
» seuil d'une porte, je ne suis ni dedans
» ni dehors. — Bravo, bravo, M. Mi-
» chaud! que pensez-vous de cet hiver-
» ci? Nostradamus assure, dans sa mil-
» lième centurie, que nous aurons cette
» année des cerises au mois d'avril et des
» pêches au mois de mai. — Il est au
» moins certain, messieurs, que si nous
» n'en avons pas alors, nous en aurons
» plus tard. — Bravo, bravo, M. Mi-
» chaud. Depuis une heure il s'est élevé
» un brouillard. — Je le vois bien, mes-

» sieurs. — M. Lamothe croit qu'il pleut;
» M. Jourdain croit qu'il ne pleut pas.
» Qu'en pensez-vous, M. Michaud? —
» Messieurs, il pleut ou il ne pleut pas;
» cette vérité est incontestable. Il ne
» pleut pas, donc il pleut. — Bravo,
» bravo, M. Michaud. »

M. Michaud me regarde d'un air qui veut dire : Ne suis-je pas un petit Salomon? Je reçois le prix de ma sagesse dans les marques de déférence dont vous me voyez comblé.

Nous passons plus loin; nous rencontrons un autre grouppe. Celui-ci est composé de septuagénaires, d'octogénaires, qui n'ont plus de la vie que l'espoir du lendemain, et qui citent à tous propos des centenaires, pour se persuader qu'ils le deviendront à leur tour. Ils voudraient se lever, pour saluer M. Michaud; ils se bornent à une simple inclination de tête. M. Michaud s'assied au milieu du cercle.
« L'espèce humaine, M. Michaud, a
» bien dégénéré. — Pas tant, messieurs;

» pas tant. — Les jeunes gens d'aujour-
» d'hui sont loin d'être ce que nous avons
» été. — Le croyez-vous, messieurs? —
» Et les femmes n'ont plus de sensibilité.
» — Cela pourrait bien être, car elles
» répondent à peine aux choses flatteuses
» que je leur adresse. — Et nous ne
» concevons pas comment on fait encore
» des enfans à Paris. A propos de cela,
» est-il bien constant, M. Michaud, que
» Mathusalem ait vécu neuf cents ans?
» — Oui, messieurs, car cela est imprimé.
» Au reste, que vous importe? vous êtes
» encore gais et robustes. — Hé, hé,
» M. Michaud! — Et vous irez aussi loin
» que lui. — Hé, hé, M. Michaud! —
» J'en suis sûr. Vous avez, vous, mon-
» sieur, soixante-seize ans, et vous faites
» tous les jours le tour des Tuileries. —
» Oui, avec deux bras. — Vous en avez,
» vous, monsieur, soixante-dix-neuf, et
» vous lisez sans lunettes. Je ne vois rien
» d'étonnant à cela, m'écriai-je. Si ma
» grand'mère vivait encore, elle aurait

» cent vingt-six ans. — En vérité, mon-
» sieur !

» Ah, me dit M. Michaud, je vois
» là-bas les cordons-bleus, les soutiens,
» les aigles de l'ordre. — De quel ordre,
» M. Michaud ? — Des gobe-mouches,
» monsieur. — Il existe un ordre des
» gobe-mouches ! — Et j'ai l'honneur
» d'en être le grand-maître. Venez, ve-
» nez, monsieur ; c'est ici que vous en-
» tendrez des raisonnemens d'une pro-
» fondeur que vous admirerez, des con-
» ceptions d'une force !... — Allons,
» allons, M. Michaud, vous devez à
» tous vos sujets une portion égale de
» vos soins et de votre affection. »

Je marche sur les pas de M. Michaud.
« Voyez, me dit-il, cet homme, qui
» trace sur le sable, avec le bout de sa
» canne, la situation des lieux et la
» marche des armées ; il a un mérite
» transcendant : c'est lui qui me sup-
» plée dans les grandes occasions. Re-
» marquez la respectueuse attention

» avec laquelle on l'écoute. » Nous approchons.

L'attention de ces messieurs est en effet si profonde, qu'ils ne s'aperçoivent pas que M. Michaud est auprès d'eux. « Mes amis, leur disait le suppléant, il » est évident que le grand Mogol a déclaré la guerre aux Groënlandois. — Mais » la chose n'est pas impossible. — Elle » est même vraisemblable. — Il y a peut-» être, entre ces puissances, des contestations sur la pêche de la baleine? » — C'est cela, messieurs, c'est cela. » Les dames de l'empire du Mogol viennent d'adopter les corps baleinés, et » le grand Mogol veut des baleines. — » Et les Groënlandois lui en refusent? » — Mais ils vont être châtiés. Le grand » Mogol a déjà embarqué douze cent » mille hommes sur trois cents vaisseaux » de transport. — Diable! — La flotte » a passé à dix lieues au large de l'île » de Corse, dont les habitans lui ont paru » fort affables. — On assure qu'il lui

» faudra trois semaines pour débou-
» quer du détroit de *Le Maire*. —
» Tant mieux, tant mieux; qui va
» *piano*, va *sano*. — Et qui va *sano*,
» va *longtano*.

» Messieurs, messieurs, dit M. Mi-
» chaud, j'admire votre pénétration et
» votre sagacité; mais je vous invite à
» lever la séance, et à vous répandre
» dans les cafés. De quoi parlerons-nous
» demain, si nous n'apprenons pas de
» nouvelles aujourd'hui? »

Le grand-maître a ordonné, et le groupe se divise et se disperse; M. Michaud me conduit au café de la Régence. Il s'assied, et appuie ses deux mains sur le bec à corbin de sa canne; il appuye son menton sur ses deux mains; il se recueille, il prête l'oreille.... « Pas de
» nouvelles! s'écrie-t-il avec amertume;
» pas la moindre anecdote! — M. Mi-
» chaud, ma correspondance est très-
» étendue, et j'oubliais de vous dire que

» j'ai reçu mon courrier ce matin. — A » la bonne heure. Parlez, monsieur...., » parlez donc. »

Je tire une lettre de ma poche. « Le » mont Vésuve vient de s'élancer dans » le mont Etna. Cet événement a gonflé » la Sicile au point qu'elle a crevé sur » ses flancs, et s'est délayée dans la mer. » — Monsieur, voilà de quoi occuper » furieusement les naturalistes. — La » reine de Taïti vient d'épouser le grand » Lama. — Monsieur, voilà de quoi » occuper furieusement les politiques. » Que ne m'avez-vous dit cela plus tôt! » j'aurais chargé nos messieurs de col- » porter ces nouvelles dans tout Paris. » Quel malheur, si nous étions prévenus! » Je vous dois cependant de la recon- » naissance, et je vais vous en donner » une marque éclatante. »

Il tire un papier de sa poche et me le présente. « Qu'est-ce que cela, M. Mi- » chaud? — C'est un diplôme de gobe-

» mouche. Il n'y manque que le nom du » récipiendaire ; vous y mettrez le vôtre, » et ce sera une affaire finie. — Ah, » monsieur, que de prérogatives ! — » Lisez, monsieur, lisez. »

J'ai le droit de m'insinuer partout ; de tout regarder, de tout écouter, sans rien voir et sans rien entendre ; de juger les ouvrages nouveaux, une pièce nouvelle d'après les journaux. Je peux faire sortir des armées de dessous terre, les diriger à mon gré ; les faire combattre sans armes, subsister sans vivres ; les caserner dans une ruche ; emmagasiner des boulets rouges ; fabriquer de la poudre avec de la neige séchée au four, et par l'effet immédiat de ma seule volonté, tout créer, tout détruire, sans m'embarrasser de choquer le bon sens, de contredire l'évidence, et de soumettre mes idées aux froids calculs du raisonnement, dont je suis dispensé pour le présent et l'avenir.

« Ne pourrai-je pas, monsieur, faire » admettre dans l'ordre quelques dames » de mes amies ? — Elles n'y seront » pas isolées, monsieur ; nous avons » déjà beaucoup de dames, et de classes » très-distinguées. — En effet, M. Michaud, celle qui se croit des charmes » qu'elle n'a pas est gobe-mouchette. » Celle qui parle toujours, uniquement » pour parler, et qui croit qu'on l'écoute, gobe-mouchette. La prude qui s'imagine qu'on croit à sa vertu, » gobe-mouchette. Celle qui croit les » hommes sincères, gobe-mouchette. » La vieille qui épouse un jeune homme » et qui compte sur son cœur, gobe-» mouchette. Celle qui prend des éloges » exagérés pour de simples vérités, go-» be-mouchette. Celle qui prend son » mari pour un sot, parce qu'il a in-» térêt à fermer les yeux, gobe-mou-» chette. Celle qui écrit, et qui sur la » foi de quelques journaux croit arriver

» à la postérité, gobe-mouchette. Celle
» qui emprunte d'un homme aimable,
» et qui s'imagine ne pas payer d'in-
» térêt, gobe-mouchette, etc., etc.

» D'après cela, M. Michaud, tout,
» à peu d'exceptions près, est dans ce
» monde gobe-mouche; ou gobe-mou-
» chette. Je ne le suis pas mal, moi,
» qui vous ai suivi et écouté pendant
» toute une journée. »

CHAPITRE VI.

Le Magnétisme.

Le chapitre des gobe-mouches, conduit naturellement à celui-ci. Il existe cependant entre l'un et l'autre une différence remarquable, c'est que l'équité ne permet ici aucun écart de l'imagination, et que les moindres détails doivent être de la plus exacte vérité.

Je me suis trouvé, il y a un mois, avec un jeune homme qui a de l'esprit, et qui par conséquent doit être peu susceptible de prévention. Il avait la surveille assisté aux opérations d'un disciple de Mesmer, et il en était émerveillé. Il en parlait avec une chaleur, qui annonçait une persuasion intime, et entre autres choses, il racontait qu'un ami, qui l'avait accompagné, s'était

bien et dument endormi; qu'il avait dit, pendant le sommeil, certaines choses propres à donner des inquiétudes à une jeune dame qui se trouvait là, et que l'opérateur, jaloux de maintenir la paix des ménages, s'était hâté de réveiller le causeur.

Je me suis bien gardé de nier l'existence du magnétisme, par la seule raison que je ne le conçois pas. J'ai proposé à mon jeune homme quelques doutes, auxquels il a répondu d'une manière qui m'a paru assez satisfaisante, et il m'a fait beaucoup de plaisir en m'apprenant que moyennant la modique rétribution de trois francs, je pourrais tout voir et tout entendre.

Parbleu, me disais je, loin de croire Galilée, on l'a persécuté pour avoir trouvé les antipodes et le mouvement de la terre; Christophe Colomb a offert en vain un nouvel hémisphère à plusieurs souverains, qui n'ont pas daigné l'écouter, et qui s'en sont amèrement

repentis plus tard. Voyons par nous-mêmes, et tâchons de nous faire une opinion raisonnée et raisonnable du magnétisme.

J'avais la tête pleine des choses prodigieuses que m'avait racontées mon jeune homme, et je suis allé parler magnétisme dans une maison, où la curiosité de deux messieurs a été tellement stimulée, qu'ils ont manifesté le désir de m'accompagner. Le jour, l'heure sont fixés ; le moment arrive ; nous partons.

Nous arrivons dans une maison très-écartée, mais où rien n'annonce la présence des esprits infernaux, ce qui ne laisse pas d'être rassurant. Nous entrons dans une anti-chambre bien chauffée, bien éclairée, où une femme, qui est loin d'être effrayante, reçoit nos petits écus d'un air fort affable. Elle nous fait passer dans un salon très-décemment meublé, et qu'ornaient déjà quelques dames très-bien mises ; dont quel-

ques-unes auraient pu se passer de toilette.

Vous sentez que nos yeux et notre attention se sont d'abord portés sur l'homme qui opère des miracles à volonté. Il a quarante ou quarante-cinq ans; il est grand, bien fait, et un teint très-basané ne nuit pas du tout à des traits beaux et réguliers, et à un jeu de physionomie qui annonce une imagination fort active.

Décidés à observer tout avec le plus grand soin, nous étions assis près du fauteuil où se placent les adeptes. Le Mesmer du jour vient nous prier, fort poliment, de nous en éloigner un peu, parce que s'il nous arrivait, disait-il, d'y toucher lorsqu'il serait occupé, nous donnerions infailliblement des convulsions au somnambule. Or, comme nous sommes incapables de donner volontairement des convulsions à personne, nous nous sommes reculés, mais nous avons profité du moment pour de-

mander à l'homme aux miracles, s'il croyait pouvoir nous faire entrer dans l'état de somnambulisme. Il me fait lever, m'enjoint de fermer les yeux, me pose une main sur la tête, m'examine un moment, et me dit que je ne dormirai pas. Il fait subir à mes deux compagnons le même examen préparatoire, et il leur répond de les endormir tous deux. Il passe, et nous causons, en attendant le moment désiré.

Je suis très-frileux, ce qui prouve seulement que la nature a bien fait de ne pas me procréer en Sibérie, et un monsieur et une dame, qui probablement ne s'occupaient que d'eux, tournaient le dos au public, ce qui n'est pas très-poli; mais ce qu'il y avait de pis, ils garnissaient à eux deux tout le devant de la cheminée, ce qui m'a déterminé à m'aller chauffer à l'antichambre.

On a vu, dit-on, des rois épouser des bergères; il n'est donc pas éton-

nant que moi, particulier obscur, j'aie cherché à lier conversation avec la receveuse de petits écus. Je lui ai adressé quelques questions sur le magnétisme, et elle m'a répondu d'un ton très-solennel ce que vous allez lire.

« Monsieur, des gens mal intentionnés font courir le bruit qu'il y a ici des compères et des commères. Ce que je puis vous assurer, c'est que le magnétisme existe; car bien que je sois loin d'avoir le talent de celui qui va opérer devant vous, j'ai fait des somnambules. » Le moyen de douter après cela!

Cependant le salon s'emplissait; l'assemblée était brillante; on m'annonce qu'on va commencer; je cours reprendre ma place.

La séance s'ouvre par la lecture d'un très-long manuscrit qui traite du somnambulisme et de ses effets étonnans. J'avais déjà remarqué une jeune personne, coiffée en cheveux, placée entre

deux dames qui ne lui disaient pas un mot, à qui elle semblait même inconnue, et il me paraissait assez singulier qu'une demoiselle de cet âge fût entièrement isolée dans un lieu ouvert au public.

C'est sur elle que le lecteur a produit son premier effet. Elle s'est endormie, pendant que nous écoutions une dissertation vague, diffuse, obscure, et qui ressemblait assez à du galimathias. J'aurais peut-être dormi aussi, si je ne m'étais souvenu que le docteur m'avait jugé *inendormable*, et si je n'avais senti combien il peut être dangereux de donner un démenti à un être qui commande à la nature.

Voilà ce que j'ai retenu de la soporifique lecture :

Il existe incontestablement des animaux qui exercent sur d'autres une influence maligne. Ainsi le rossignol qui regarde un crapaud, placé au pied de l'arbre sur lequel il est perché, est obligé de se jeter dans sa gueule. Le crapaud

qui regarde une vipère ne peut se dispenser de se faire avaler par elle, et l'homme qui regarde un aspic, dans le pays des aspics, meurt aussitôt. Ces faits étant bien prouvés, n'en doit-on pas conclure que l'homme a nécessairement la faculté d'exercer sur son semblable une influence salutaire? Ces effets merveilleux s'opèrent par le moyen du magnétisme. Or, qu'est-ce que le magnétisme? C'est un fluide qui échappe à la vue, et dont, par conséquent, personne ne peut nier l'existence. Tout l'univers est plein de ce fluide, il y a même des arbres magnétisés. On les connaît à la lumière douce et agréable à l'œil dont ils sont environnés, et plus d'un malade, qui s'est reposé sous ces arbres, a éprouvé du soulagement. J'ai soixante-trois ans et je n'en ai jamais vu; ce qui me console de cette privation, c'est que le grand homme, qui nous parle de tout cela, avoue naïvement n'en avoir pas plus vu que moi.

Tel est, mon cher lecteur, le résumé d'une lecture qui a duré trois quarts d'heure.

Vous savez, bien certainement, que le somnambulisme donne la science universelle. Le somnambule parle comme un docteur de ce dont il n'a aucune idée quand il est éveillé; il connaît parfaitement sa maladie et celle de ceux qui l'interrogent; il prescrit des remèdes certains; il indique même des herbes dont il n'a jamais su le nom, et qui, quelquefois, ne se trouvent pas dans le dictionnaire de botanique, parce qu'elles croissent au fond de l'Afrique, ce qui ne rend pas la recette communiquée d'une exécution très-facile.

Attention, s'il vous plaît; les prodiges vont s'opérer.

L'opérant fait un signe à la jeune personne isolée, dont je vous parlais tout à l'heure, et elle vient se placer dans le fameux fauteuil. Il lui adresse quelques mots insignifians, puis il lui ordonne

de fermer les yeux ; il se recule de trois à quatre pas, il élève le bras et baissant la main, il lui dit d'une voix forte : *Dormez.*

Après quelques secondes vient cette cette question : *Dormez-vous ?* La demoiselle paraît détacher ses lèvres avec peine, et répond d'une voix argentine : « *Oui, monsieur. — Etes vous lucide ?* » *— Non, monsieur. — Dormez-vous* » *profondément ? — Non, Monsieur.* » Et à chaque réponse la demoiselle a fait quelques efforts pour articuler.

Il paraît qu'un somnambule doit dormir d'un sommeil profond, car le grand homme lève une seconde fois la main, et répète d'une voix de tonnerre : *Dormez.*

« *Dormez-vous profondément ? — Oui,* » *monsieur. — Vous paraissez agitée ?* » *— Oui, monsieur.* » Ici l'homme aux miracles s'approche d'elle, lui pose les mains sur les épaules, s'éloigne à reculons et crie : *Calme.*

« Etes-vous caline ? — Oui, monsieur. » — Vous paraissez avoir la bouche » desséchée ? — Oui, monsieur. — Vou- » lez-vous prendre un peu d'eau de » cannelle ? Vous l'aimez, je crois ? » — Oui, monsieur. » Et le docteur lui verse, dans un verre, de l'eau qui nous paraît naturelle, mais qui est, dit-il, magnétisée, ce qui la rend susceptible de prendre tel goût que veut lui trouver le somnambule.

J'avoue qu'ici je me suis permis une observation, qui peut-être paraîtra maligne, et que pourtant j'ai faite dans toute l'innocence de mon âme. La demoiselle a porté plusieurs fois le verre à sa bouche, et, comme de raison, elle a trouvé l'eau de cannelle excellente ; mais à chaque fois qu'elle baissait le verre, elle le descendait en ligne très-perpendiculaire, ce qui m'a paru fort pour une personne endormie. Peut-être pense-t-on à tout, pendant qu'on est livré à ce genre de sommeil ; et la demoi-

selle s'est probablement souvenue qu'elle avait une robe rose, que l'eau de cannelle pouvait gâter.

De prodige en prodige ; on nous a amenés à celui-ci : « *Voulez-vous voir* » *quelqu'un de votre connaissance ?* — » *Oui, monsieur.* — *Votre maman, par* » *exemple?* — *Oui, monsieur.* — *Eveillez-* » *vous ; ouvrez les yeux ; regardez dans* » *cette glace.* » Et ce qu'il y a d'étonnant, de prodigieux, d'inconcevable, c'est que la demoiselle, du fond de son fauteuil, a vu très-distinctement madame sa mère, dans une glace élevée, dont elle était éloignée de dix pas, et dont presque toute la largeur était masquée par une volumineuse pendule.

J'ai pensé qu'une demoiselle, qui a toujours sa mère aussi présente à son imagination, n'a pas besoin de l'avoir auprès d'elle pour se maintenir dans la ligne du devoir, et qu'elle peut aller partout seule impunément.

A cette jeune personne a succédé un officier de je ne sais quelle nation. Le désordre de sa toilette annonçait un commensal de la maison. En effet, à peine a-t-il été endormi, que le grand faiseur lui a demandé s'il avait pris le reste de sa potion. « *Non, monsieur.* » — *Voulez-vous le prendre?* — *Oui, monsieur.* » Et l'eau de cannelle, qui va se convertir en potion, est reproduite aussitôt. « *Quel goût lui trouvez-vous?* » — *Aucun goût désagréable; mais la* » *breuvage est un peu épais.* — *Sans* » *doute: c'est le fond de la bouteille.* » Et l'opérateur nous regarde d'un air qui veut dire: Hé bien! qu'en dites-vous? Il éveille son jeune homme, qui va demandant partout, avec une continuité, qui pouvait avoir un motif particulier: « *Ne m'a-t-il pas fait de mau-* » *vaises plaisanteries, pendant que je* » *dormais?* »

J'avoue, à ma honte peut-être, que je n'avais pas trouvé de fortes raisons de

croire dans ce que j'avais vu jusqu'alors. Je touchais au moment où mon opinion pouvait se fixer. Un de mes deux compagnons s'était placé dans le fauteuil magique, et je me promettais bien, si celui-là dormait, d'être le propagateur du magnétisme.

La prudence s'allie fort bien avec les grandes qualités de l'âme. Aussi le premier soin du docteur a été de demander à mon compagnon s'il avait la foi, sans laquelle on ne peut être sauvé. D'après la réponse affirmative du néophyte, le grand faiseur procède à l'œuvre miraculeuse. Mon homme a les yeux fermés, et sa position est celle d'un disciple prêt à obéir au commandement du maître. Le mot *dormez* est lâché ; la question *dormez-vous* est répétée, et mon homme ne répond pas. Le docteur lui soulève une main et la laisse échapper ; elle retombe morte sur le gros de la cuisse. « Dormirait-il, en effet ? » dis-je à l'autre compagnon, qui était resté près de

moi. Vraiment je ne savais plus trop à quelle idée m'arrêter, lorsque notre magicien a répété le *dormez-vous*, auquel mon homme a répondu avec le ton argentin de la petite demoiselle : *Non, monsieur*, et le docteur, un peu piqué, l'a renvoyé à sa place.

Après lui a paru un jeune homme qui n'a jamais pu, ou voulu dormir ; mais qui est convenu qu'il sentait certains engourdissemens dans les membres et quelque pesanteur sur les paupières. *Joignez les pieds*, lui dit l'opérateur ; puis il recule de quelques pas et crie de manière à faire vibrer le plafond ; *paralysé*.

« *Vous ne pouvez pas remuer les* » *jambes, n'est-ce pas?* » Et le jeune homme les lève toutes les deux. — *C'est singulier. Paralysé, paralysé, paralysé*, et ces diables de jambes remuent toujours.

Arrive un adulte également inaccessible au sommeil et à la paralysie. Il dé-

clare même n'éprouver ni engourdissement ni pesanteur.

Enfin une demoiselle ou dame paraît sur la scène. Elle est jeune, bien faite, jolie peut-être, ce dont je doute un peu, parce que sa figure était cachée sous un vaste chapeau, et qu'elle ne laissait voir que le bout de son nez. Elle débute par des éclats de rire, qui paraissent déconcerter un peu le docteur. L'accès calmé, il revient aux manœuvres que je vous ai fait connaître. La demoiselle ou dame se montre rétive à ses ordres réitérés; elle retourne à sa place, en riant plus fort que jamais.

Fatigués, ennuyés de ne rien voir d'instructif, ou d'amusant, mes compagnons et moi nous nous sommes retirés, au grand scandale des prosélytes du grand homme, et nous nous sommes demandés si le magnétisme existe ou n'existe point. Il y aurait eu de la présomption à nous prononcer pour la négative; il aurait fallu la foi la plus ro-

buste pour croire ; ce dont nous sommes tombés d'accord, c'est que dans tous les tems on a levé des impôts sur la crédulité humaine, et que ce ne sont pas ceux qui rapportent le moins.

CHAPITRE VII.

Les Découvertes.

M'ARRÊTERAI-JE en si beau chemin? n'ai-je plus rien à dire sur les gobe-mouches? Il en est de tant de façons! Ceux qui croient avoir fait une découverte, et ceux à qui ils le persuadent, ne sont-ils pas aussi de la grande famille? Il faut cependant excepter le charlatan, qui attire à lui l'argent des dupes: celui-là n'est pas gobe-mouche; il en fait.

Au reste, presque tous les habitans de Paris visent à la célébrité, sans trop s'inquiéter si cette prétention est fondée. Les uns y parviennent par la gloire des armes, d'autres par ces vastes combinaisons, qui changent le destin des empires. Ceux-ci placés dans un cercle

étroit et obscur, cherchent à s'illustrer par les arts ; ceux-là par des découvertes réelles ou imaginaires.

Et moi aussi je veux m'illustrer, me disait hier un homme, auteur de cent projets, dont aucun n'a réussi, et que les revers n'abattent pas. Sans dispositions pour la sculpture, la peinture, la poésie, les sciences exactes, j'espère cependant être parvenu à créer quelque chose.

Je sais que l'ingrate postérité oublie quelquefois le bienfait, et souvent le nom du bienfaiteur.

Ainsi, nous ne connaissons pas l'architecte qui bâtit l'arche, qu'évidemment Noé n'a pas construit seul, et à laquelle le genre humain doit sa conservation.

Nous ne connaissons pas l'architecte de la tour de Babel, auquel nous devons les langues grecque, latine, italienne, française, et sans lequel, ainsi que l'observe très-judicieusement M. Le Prieur

de la Montagne, tout l'univers parlerait bas-breton.

Nous ne connaissons pas le Chaldéen qui établit les premières bases de l'astronomie, et qui savait peut-être ce que c'est qu'une comète.

Nous ne connaissons pas l'inventeur des hiéroglyphes, dont chaque figure dit autant qu'un volume.

Nous ne connaissons pas celui qui apprit à nos ancêtres à substituer le pain de froment au gland bouilli.

Nous voyons Christophe Colomb découvrir un nouveau monde, et l'injuste postérité donner à ces vastes continens le nom d'Américo Vespuce, qui n'y a pas découvert un pouce de terrain.

Très-peu de héros savent le nom de l'inventeur de la poudre à canon. Les quatre-vingt-dix-neuf centièmes des lecteurs ignorent celui de l'inventeur de l'imprimerie.

Ces réflexions, je le confesse, ne sont pas encourageantes.

J'observe cependant avec certaine satisfaction, que depuis deux cents ans environ, on a conservé avec soin le nom de ceux qui ont imaginé quelque chose de remarquable.

Ainsi, nous savons que l'inventeur des galiotes à bombes, se nommait *Renaud*.

Que celui qui conçut le plan de la superbe colonnade du Louvre, se nommait *Perrault*.

Que le feu *grégeois* fut retrouvé par *Dupré*, à l'époque la plus désastreuse du règne de Louis XV. Battu dans les quatre parties du monde, ce prince eut la générosité de rejeter cette arme terrible. Ce trait honorerait même un grand roi.

Ne parle-t-on pas encore de *lady Montague*, qui nous a apporté l'inoculation de Constantinople ? Peut-être doit-elle une partie de sa célébrité à son rang, à son esprit sans prétention, à ses lettres charmantes, enfin à son sexe. La décou-

verte de la vaccine a fait oublier l'inoculation.

Ne sait-on pas que M. de Lauraguais chercha le moyen de faire des enfans sans femmes ? Heureusement il ne réussit pas.

M. le maréchal de Saxe n'a-t-il pas travaillé à un bateau mécanique, qui, sans aucun secours des deux rives, devait faire remonter les fleuves les plus rapides aux bateaux les plus pesamment chargés ? Il n'a pas mieux réussi que M. de Lauraguais.

Je regrette beaucoup de ne pas me rappeler le nom d'un homme qui annonça qu'il marcherait sur la Seine, et à qui les malveillans ont reproché, après le succès le plus complet, de ne pouvoir faire que quatorze lieues en quinze jours, comme s'il s'était engagé à disputer le prix de la course à la carpe et au brochet. Ne lui ont-ils pas fait un crime d'avoir porté à chacun de ses pieds une planche de douze pouces de largeur, sur

quarante de longueur, comme s'il s'était obligé de marcher nu-pieds !

Ces mêmes malveillans n'avaient-ils pas insulté au malheur du marquis de *Bagueville*, qui se cassa une cuisse en voulant suivre *Icare* dans les airs !

Il est fâcheux, par exemple, qu'on ne connaisse pas celui qui enseignait, au cimetière de Saint-Médard, l'art de se faire casser, à coups de masse, d'énormes pierres sur l'estomac, et de se passer des épées dans les chairs..... *sans dolor.*

Il est fâcheux encore que le comte de *Cagliostro*, qui savait tout, n'ait pas su ouvrir les portes du château Saint-Ange.

Mais laissons-là les grands hommes du siècle précédent, et occupons-nous de ceux qui se sont illustrés au commencement de celui-ci. Là, nous voyons un savant imaginer de petites boîtes de fer-blanc, dans lesquelles, en cinq minutes, on fait bouillir son café et rôtir sa côtelette, sans autres frais que ceux d'une feuille de papier, ou journal qu'on vient

de lire, par exemple, et dont on pourrait faire un usage moins pur.

Plus loin, on admire un chimiste qui touche au moment de décomposer la matière, et qui nous apprendra incessamment ce qui entre dans la composition d'un chêne et d'un chou, d'un citron et d'un éléphant.

Là-bas, un autre savant a retrouvé le secret de faire de la *gelatine*, ou tablettes de bouillon, avec des os. Il allait avoir la fourniture des hôpitaux civils et militaires, lorsque, vous aurez peine à le croire, un mauvais plaisant l'a tué avec ces quatre vers.

L'inventeur de la gélatine,
A la chair préférant les os,
Fait du bouillon pour la poitrine,
Avec des jeux de dominos.

Ailleurs, un homme heureux fait de l'huile de Provence avec *l'oxide d'hydrogène*. L'oxide d'hydrogène est ce qu'on appelle vulgairement de l'eau.

On a vu avec admiration un joli ap-

partement chauffé à 30 degrés avec un poêle de carton, qui ne consommait, par jour, qu'un paquet d'allumettes. Ce poêle, enjolivé de gazes d'argent, de glaces et autres brillantes bagatelles, avait des tuyaux en cristal, ornés de guirlandes de fleurs, et il offrait à la fois un meuble utile, économique, et agréable à la vue.

On a couru, rue Saint-Jacques, admirer quelque chose de plus extraordinaire encore : un poêle chauffé avec de l'eau froide.

Mais l'envie, qui s'attache à tout, qui dénature tout, a persuadé au public que celui qui faisait de l'huile avec de l'oxide d'hydrogène, était un escroc.

Elle lui a persuadé que l'inventeur des poêles de carton chauffait ses appartemens par le moyen de foyers souterrains, dont les conduits de chaleur étaient masqués par de gros meubles, et d'élégantes draperies.

L'envie a cru découvrir que le savant

qui chauffait ses poêles avec de l'eau froide, cachait dans le fond une caisse de tôle, percée d'une quantité de trous à sa partie supérieure, et remplie de chaux vive; que la chaux vive mettait en ébullition l'eau qu'on versait dessus, et produisait cette chaleur douce, qui étonnait les bonnes gens.

Enfin, le docteur Gall a paru. En touchant le crâne d'un homme il sait positivement s'il est né pour l'amour, ou pour Bacchus, pour le trône ou pour Bicêtre, doctrine funeste, qui détruit celle du libre arbitre, *très utile* à l'ordre social. En conséquence, on a invité le docteur Gall à cesser de nous prouver que nous suivons notre aveugle destinée, et à nous laisser dans les mains de la Providence, qui, très-certainement, veille sur nous depuis le règne d'Auguste.

En quelqu'état qu'on soit, il n'est rien tel que d'être, disait Fontenelle. Moi, j'ajoute, continua mon homme, que de quelque manière qu'on parle de

nous, il est toujours flatteur de fixer l'attention.

En conséquence de ce principe, je me hâte de publier mon importante découverte. Je vous déclare avec modestie que je n'ai pas trouvé la transmutation des métaux, ni un principe nouveau de morale, ni même les moyens de déraciner un abus. J'ai trouvé, tout simplement, le moyen de faire diminuer de quatre cinquièmes le prix des laines, des draps et de la bonneterie. Je vois frissonner les fabricans de draps et les bonnetiers; mais je ne peux être retenu par aucune considération: le bien général doit prévaloir sur l'intérêt particulier.

Il est sans doute constant que depuis la chaumière jusqu'au palais on voit une prodigieuse quantité de laine perdue pour les manufactures. Il existe dans tous les lits deux matelas au moins, qui, l'un dans l'autre, pèsent environ trente livres. Supposons à la France 24,000,000 d'habitans, et multiplions 24,000,000 par 60,

poids égal à celui de deux matelas, et nous trouvons 1,440,000,000 de laine, qu'on peut, dès aujourd'hui, convertir en draps. « Mais, monsieur, vous proscrivez-donc les matelas? — Je vais » plus loin, monsieur, je proscris les » sommiers et les lits de plumes. — Et » avec quoi les remplacez-vous? — » Ecoutez, et prononcez.

» J'ai fait établir des sacs de peau de » veau, dont les coutures sont hermétiquement bouchées; j'en aurai incessamment pour les lits de toutes largeurs. » A un coin de chaque enveloppe est » une ouverture, dans laquelle j'introduis un petit tube de fer, que j'ouvre » et ferme à volonté. A l'aide d'un soufflet, je remplis mon *matelas-ballon*. » Veux-je un matelas frais, je remplis » le mien, les croisées ouvertes. Veux-je » un matelas chaud, je l'emplis auprès » d'un bon feu. Ainsi, plus de bassinoires, qui souvent brûlent les draps, » et quelquefois incendient une maison.

» Remarquez, s'il vous plaît, mon-
» sieur, qu'en voyage j'établis mon lit
» au milieu d'un champ, dans une prai-
» rie, dans un bois, partout où je me
» promets une soirée agréable. Je le
» porte sous mon bras, et je le souffle
» où bon me semble. Pendant la jour-
» née, il me suffit de deux baguettes
» de bois pour le transformer en para-
» sol ou en parapluie.

» Veux-je déménager ? je fourre mon
» mobilier exigu dans mon *matelas-bal-*
» *lon*. Je le souffle ensuite et je le pousse
» devant moi avec le bout de mon pied.
» S'use-t-il dans quelques-unes de ses
» parties ? je trouve dans le reste douze
» ou quinze paires de tiges de bottes.

» Remarquez encore, monsieur, que
» l'envie elle-même ne pourra m'accu-
» ser de charlatanisme ; un sac de peau
» de veau et un soufflet composent tout
» l'appareil, et il n'est personne qui ne
» puisse s'en servir avec autant de succès
» que moi.

» Eh bien ! vous ne répondez pas ? » — J'admire et je me tais. — Oh ! je » le vois, tous les hommes ne sont pas » envieux et injustes. Embrassez-moi, » mon cher ami. — Très-volontiers. Mais » que répliquerez-vous à ceux qui écri- » ront contre votre découverte ? — Que » ce sont des ignorans, des gens de mau- » vaise foi.. — Vous ferez bien ; c'est » l'usage. — Et je ne manquerai pas de » m'y conformer. »

Un homme qui a fait une découverte doit en faire usage le premier : rien ne persuade mieux que l'exemple. Mon homme enlève de son lit draps et couvertures, et il me fait voir un *matelas-ballon* qui vraiment était bien rempli. J'y porte machinalement la main, et je la retire un peu mouillée. « Ce n'est » rien, ce n'est rien, me dit-il ; il » pleut, et vous savez que l'humidité » de l'atmosphère pénètre partout. — » C'est-à-dire que, dans ce moment-ci, » c'est de l'eau qui est dans votre ballon ?

» — Non pas, non pas ; c'est de l'air, » mais de l'air un peu chargé de vapeurs » atmosphériques. Je le ferai sécher ce » soir. — Et s'il continue de pleuvoir ? » — Oh ! dame, nous ne sommes pas » dans ce bas monde pour y avoir toutes » nos aises, a dit un très-grand saint. »

Mon homme sonne. Sa gouvernante, grande, jeune et jolie fille, paraît aussitôt. Il lui ordonne de refaire son lit. Or, comme il est assez large pour deux, elle ne peut l'arranger sans étendre beaucoup les bras. Ses deux pieds glissent en arrière. O malheur ! ô humiliation ! en se retenant au ballon, la jeune fille lui enfonce dans le flanc la pointe d'une paire de ciseaux qu'elle porte à sa ceinture. En un instant l'air s'évapore, et il ne reste sur le fond sanglé qu'une peau aplatie et ridée.

« Ma foi, mon cher monsieur, je » doute fort, lui dis-je, que cette inven- » tion-ci vous enrichisse. Je ne crois pas » qu'il y ait beaucoup de gens qui aiment

» à prendre dans leur lit un bain de
» vapeurs froides, ou qui veulent courir
» le risque de sentir au milieu de la
» nuit leur matelas disparaître de des-
» sous eux par l'effet d'une épingle qui
» peut se glisser entre deux draps. »

Mon homme eut de l'humeur, beaucoup d'humeur, et je le quittai pour aller réfléchir sur sa bizarrerie, sur sa passion pour la célébrité, et son inutile persévérance à l'obtenir.

CHAPITRE VIII.

Les Beaux-Arts.

Les beaux-arts, répète-t-on partout à Paris, font le charme de la vie. Il faudrait dire : les beaux-arts sont le plus agréable des délassemens.

Faire des beaux-arts le charme de sa vie, c'est s'en occuper exclusivement, c'est leur sacrifier son état, sa fortune, ses espérances: En faire un simple délassement, c'est se conduire en homme raisonnable.

Tel qui se passionne pour les beaux-arts, en quittant les bancs de l'école, voit la gloire dans l'éloignement; il entend déjà la trompette de la renommée, et il croit fermement qu'une couronne de laurier et une trompette suffisent au bonheur de la vie.

Que devient-il à cinquante ans, lorsqu'après des efforts multipliés et soutenus, la couronne lui échappe et la trompette se tait ? il dit en proie aux regrets : les beaux-arts ne mènent à rien.

Et si, au lieu des éclats flatteurs de la trompette, il entend l'aigre et affligeant bruit des sifflets, il s'écrie avec amertume : les beaux-arts sont le fléau de la vie.

Quelle est alors son unique ressource ? d'accuser ses contemporains de mauvais goût et d'ingratitude, et de se boucher les oreilles, lorsqu'il entend la trompette sonner pour un autre.

Et que gagne cet autre pour qui la trompette sonne ? Les clameurs de l'envie le poursuivent ; elles lui ôtent le repos et le sommeil. Le chagrin s'attache à tous deux, les mine, les ronge et les tue.

Oh, c'est une bien belle chose que les beaux-arts !... pour l'homme opulent qui s'en amuse.

Si nous descendons des beaux-arts aux choses d'agrément, nous trouvons, dans chaque coterie, un petit poëte, sans conséquence, qui a passé sa journée à préparer les impromptus qu'il débitera le soir; un chanteur, qui a travaillé l'air qui doit faire oublier les impromptus; un danseur qui ne dit rien, mais qui dîne comme les autres, parce qu'on espère que mademoiselle aura dans trois mois les plus beaux bras de Paris.

Ces messieurs-là ont aussi leur petite trompette : c'est la voix doucereuse de la dame de la maison, qui vante leurs talens à ceux qui viennent faire leur cour à monsieur, parce qu'ils en attendent une place, ou parce qu'il perd facilement son argent à l'*écartée*.

Ils saluent les protégés de madame, en avançant imperceptiblement le menton. Ils leur tournent le dos, pour considérer une jeune héritière, que personne n'aime, et que tout le monde

veut épouser ; pour adresser de jolies choses à une dame qu'il est du bon ton de trouver charmante, qui d'un sourire fait une réputation, et qui, chaque jour, perd quelque chose de la sienne. Quelques négocians se grouppent dans un coin et parlent *bourse*. Des jurisconsultes discutent un point de *droit*. Des financiers raisonnent *impôt*, et prouvent qu'en finance deux et deux ne font quelquefois qu'un. Les jeunes gens parlent *chevaux*; les jeunes femmes *modes*. Pendant ce temps-là, on apprête les tables de jeu. Le petit poëte, le chanteur, le danseur disparaissent, et vont à leur sixième étage, arranger leur écot du lendemain.

On prend les cartes, on perd, on gagne, on digère. On se retire à minuit, pour reprendre les cartes le lendemain, le surlendemain, tous les jours. On fera la même chose pendant trente, quarante ans, et on croira avoir vécu.

Au milieu de la partie, arrive un

jeune homme..... Oh, celui-ci est un personnage important, car toutes les femmes posent leur jeu, se tournent avec empressement ; toutes lui sourient, toutes semblent l'inviter à parler..... Que va-t-il dire?

Il sort du théâtre Français ; il a vu tomber une nouveauté *pitoyablement écrite*, et son amour pour les vers ne lui a pas permis d'apprendre l'orthographe. Mademoiselle une telle a joué *horriblement* ; mademoiselle une telle a rejeté ses vœux. Un homme raisonnable, qui ne juge pas les nouveautés de sa chambre à coucher, comme certain journaliste, ou comme un sot, lui demande des détails. Le jeune homme fait une pirouette sur la pointe du pied, tire une boîte de jujubes, s'excuse sur la faiblesse de sa poitrine, et court débiter à une femme, qu'il voit pour la première fois, des complimens si hors d'à-propos, qu'ils ressemblent à des impertinences. Il lui chante une romance ;

il l'accompagne sur un piano. Les autres femmes s'impatientent, se dépitent; le jeune homme jouit de leur petite colère; il s'échappe avec inhumanité. Les regrets le suivent, l'accompagnent: c'est un homme à la mode. Pourquoi? on n'en sait rien.

Il va de cercle en cercle promener ses petits talens et sa fatuité. Il rentre enfin chez lui, bien convaincu qu'il a employé sa journée. Il sait tout, il prononce sur tout, et il ne se doute pas que dans deux ans il ne lui restera rien de la belle fortune que son père lui a laissée.

Pourquoi cette nullité de tant de jeunes gens qui pourraient être laborieux et utiles? Pourquoi ces jolies têtes si fraîches, si séduisantes, que la raison pourrait embellir encore, sont-elles si légères, si futiles, si vides? A quoi attribuer cette sorte de dégradation d'une partie de l'espèce humaine? à l'amour inconsidéré des arts.

Voulez-vous juger de l'esprit d'une nation? demandez ce que coûtent un maître de chant et un maître de langue. De quelque côté que soit l'avantage, la question sera resolue.

Une soirée s'ouvre à Paris. Quelle est la jeune personne qui sera l'objet de toutes les prévenances, de tous les égards? Sera-ce celle qui, dirigée par une mère prévoyante, apprend d'elle l'art de bien conduire une maison, de suppléer par l'économie à ce qui manque en moyens; qui cache cette économie même sous un air d'aisance, et qui fait tout valoir par des grâces naturelles; qui, exercée à mille petits ouvrages agréables et utiles, se suffit à elle-même, et ne paye pas un impôt périodique à ces marchandes qui vivent des folies d'autrui? Non. On ne lui accordera que cette froide politesse qu'on ne peut refuser à personne.

Celles qui fixeront invariablement l'admiration, qui attacheront tous les

hommes à leurs pas, seront celles qui dansent le mieux la *russe*; et qui exécutent avec le plus de facilité une difficulté sur le piano ou la harpe.

Je conviens qu'on peut danser la russe et pincer de la harpe sans négliger les choses essentielles. Mais lorsque les petits arts occupent exclusivement toutes les classes de la société, que les hommes y attachent la plus haute importance, et que les plus grands succès en ce genre entraînent leurs hommages, il est tout simple qu'une jeune personne consacre des années entières à les mériter.

Séduits par la vogue, par quelques agrémens extérieurs, des hommes, sensés d'ailleurs, épousent ces demoiselles-là. Cependant on se lasse d'entendre pincer de la harpe, et de voir danser la russe à sa femme. On lui cherche des qualités, et on ne trouve que la russe et la harpe. L'ennui prend des deux côtés, et pour s'y soustraire, la jeune femme, qui ne

sait vivre que de plaisirs, court, dans tous les quartiers de Paris, danser la russe et pincer de la harpe. L'époux isolé cherche chez lui sa compagne : ici, il trouve de la musique ; là, des chaussons de bal ; plus loin, une femme de chambre, qui dort sur un divan, en attendant sa maîtresse.

Madame rentre au lever du soleil. Elle a les yeux cavés, la figure tiraillée. Son mari lui adresse de tendres reproches ; elle y répond, en lui annonçant qu'elle donne le lendemain une fête, où elle réunira les *virtuoses* les plus distingués de Paris. Monsieur fait des observations ; madame ne conçoit pas qu'on ne mette point un *virtuose* au-dessus de tout. Monsieur se défend, madame insiste ; elle menace, elle intimide, la fête a lieu. On en donne dix, on en donne trente. On dépense, en parures et en brillantes bagatelles, au-delà de ce que coûtent les fêtes. Au bout de quelques années, madame n'a plus ni fortune, ni

beauté. La harpe semble repousser un bras, dépouillé de ses graces; personne ne lui fait danser la russe, et de sa vie elle n'a su faire que cela.

Celle, dont nous parlions tout à l'heure, qui a de l'économie, l'amour de l'ordre, de la retraite, du travail, de l'esprit sans prétention, s'est mariée un peu tard, parce qu'elle n'est pas très-jolie. Elle n'a pas épousé un violoncelle, un cor, un recueil de madrigaux; elle a rencontré un homme honnête et sensible, qui l'a appréciée, et qui regrette, chaque jour, de ne l'avoir pas épousée plus tôt.

Chaque jour, elle acquiert de nouveaux amis, et elle n'en perd aucun. On la considère autant qu'on l'aime, et ses yeux seront fermés par des enfans, qui n'auront pas usé leur sensibilité en dansant la russe et en pinçant de la harpe.

ELOGE HISTORIQUE

DU GÉNÉRAL

COMTE DE LASALLE (1).

Il est des pertes qui sont senties de tous, parce que le public, souvent froid, est cependant toujours juste. L'homme qui a forcé son estime, finit par lui devenir cher, et il donne des regrets sincères à ceux dont il se plaisait à raconter les hauts faits.

Tel fut le sort des Duguesclin, des Bayard, des de Foix. Braves, loyaux,

(1) Il fut tué à la bataille de Wagram, et cet essai, consacré à sa famille, fut écrit aussitôt. Les évènemens que j'y ai détaillés sont de la plus exacte vérité. Les uns ont été pris sur les brevets mêmes de cet homme extraordinaire; je tiens les autres de témoins oculaires.

modestes, bons, leur nom a passé d'âge en âge ; il est devenu un éloge, et on se le rappelle avec attendrissement, lorsque la patrie perd un de ces jeunes guerriers, qui les ont pris pour modèles, et qui nous retracent leurs vertus militaires et privées.

La mort vient de frapper un officier d'un mérite rare. Enlevé à trente-quatre ans à sa famille, à ses amis, à ses soldats, qui l'aimaient, qui l'honoraient, le général comte de Lasalle a laissé de grands souvenirs aux uns ; il a ouvert aux autres une source intarissable de larmes.

Couvrir de fleurs la tombe de l'objet qui nous fut cher, c'est en quelque sorte charmer notre douleur. Honorer la cendre d'un héros, c'est presque le ravir au trépas. Nos vieux soldats croyaient voir encore marcher Roland à leur tête, lorsqu'ils chantaient en chœur sa romance. Parler du comte de Lasalle, rappeler quelques-unes des grandes

actions qui l'ont illustré, c'est le reproduire aux yeux de la France entière ; c'est un hommage, consolateur peut-être, offert par ma reconnaissance à cette famille, naguère si justement orgueilleuse de son chef, aujourd'hui accablée de douleur.

Les inclinations guerrières du comte de Lasalle se manifestèrent à un âge où la plupart des hommes ont besoin encore de ces tendres soins que les bonnes mères se complaisent à prodiguer à l'enfance. Issu d'une famille noble de Metz, et né dans cette ville le 10 mai 1775, il était, en 1786, officier au régiment d'Alsace, commandé alors par le prince qui occupe aujourd'hui le trône de Bavière.

Impatient de se signaler, il en attendait vainement l'occasion ; lorsque la révolution ouvrit une triste, mais vaste carrière à ceux que leur génie semblait destiner à commander aux autres. Mais un préjugé nouveau avait remplacé un

préjugé ancien : la naissance du comte de Lasalle lui avait ouvert la route des honneurs militaires ; elle lui fit perdre son état.

Il faut plus que du courage pour supporter les dégoûts et l'injustice ; il faut tenir bien fortement à sa patrie, pour lui sacrifier jusqu'à son amour propre blessé. Le comte de Lasalle oublia qu'il avait commandé. Il cacha son nom et ses services dans les derniers rangs du vingt-troisième régiment de chasseurs à cheval, et semblable à Rose, et à Fabert son grand-oncle, il n'attendit plus rien que de lui.

Bientôt il commença à se faire remarquer. Son régiment servait à l'armée du Nord, et il venait d'obtenir le grade modeste de fourrier. Suivi de quelques chasseurs de sa compagnie, il attaqua et prit une batterie de canon. L'éclat de cette action parvint jusqu'au général en chef ; il voulut voir le jeune Lasalle. La nature, en le douant d'une âme

forte, ne lui avait pas refusé les agrémens extérieurs, qui préviennent toujours favorablement : son général lui proposa de le faire officier.

Le comte de Lasalle, sous-lieutenant à onze ans, n'avait pu apprécier les devoirs et les difficultés du commandement. L'expérience l'avait éclairé, et, avec une modestie d'autant plus louable, qu'elle est bien rare, il refusa la faveur qui lui était offerte. Il avait dix-neuf ans, lorsqu'il consentit à marcher à la tête de ceux que les circonstances avaient fait ses camarades, à les guider, à les animer par son exemple.

Porté sur un théâtre plus élevé, nous allons le voir fixer l'attention de l'armée, et ne plus faire un pas qui ne le conduise à la gloire. Incapable de rien demander, sa renommée parlait pour lui, et ses compagnons d'armes le nommaient d'avance au grade auquel il allait être promu.

C'est par une valeur bouillante, qu'il

avait la force de soumettre à son jugement, par un zèle qui ne se rallentit pas un instant, par des conceptions heureuses, aussitôt exécutées que senties, que du rang de sous-lieutenant il parvint, en cinq ans, à celui de colonel. Mais n'anticipons pas sur les événemens.

En Italie, conduisant dix-huit cavaliers, il rencontra cent hussards ennemis, et ne balança pas à les charger. Nous sommes loin encore de l'époque où, semblable à Gaston de Foix, que je citais tout à l'heure, il périt comme lui au sein de la victoire. Suspendons nos regrets, et suivons notre jeune héros.

Les cent hussards autrichiens cèdent à l'impétuosité de dix-huit hommes électrisés par un chevalier français. Emporté lui-même par une ardeur que l'âge et l'ivresse du succès ne lui permettent plus de modérer, il s'abandonne, s'égare, se trouve seul au milieu de quatre hussards, qui se précipitent sur lui. Il pouvait se rendre, sans manquer à son de-

voir ni à l'honneur : *Vaincre ou mourir* est sa devise. Il combat ses quatre adversaires ; il les pousse, il les étonne, il les blesse tous quatre, il arrive sur les bords du Bachiglione, se jette à la nage, passe le fleuve, et rejoint sa petite troupe, qui le croyait perdu, et qui célèbre le retour d'un frère. L'antiquité a consacré le nom d'Horace, qui tua trois Albains blessés.

La bataille de Rivoli ajouta à la gloire qu'il avait déjà acquise. L'ennemi occupait un plateau qui domine la plaine ; il fallait l'en chasser, et c'est Lasalle qu'on choisit pour l'exécution de cette entreprise, aussi périlleuse qu'honorable. L'ennemi est chassé de position en position, et le modeste vainqueur revient chargé de drapeaux et de lauriers, qu'il dépose aux pieds de son commandant : *Reposez-vous sur ces drapeaux, Lasalle, vous l'avez bien mérité*, lui dit le général en chef.

A la tête de seize cavaliers des guides,

il entre dans Valrozone, qu'occupait un escadron ennemi. La terreur le précède de place en place, de rue en rue. L'ennemi évacue la ville, et repasse le Tagliamento. Lasalle ne connaît pas de demi-succès : il poursuit les fuyards, et passa le premier la rivière après eux.

Des circonstances, qui tiennent uniquement à la politique, et qui sont, par conséquent, étrangères à mon sujet, le transplantèrent sur un un sol éloigné et brûlant. Il s'y montra toujours lui-même.

La bataille des Pyramides, la plus importante, peut-être, qui ait été livrée en Egypte, fut long-tems disputée, et la nécessité de vaincre était démontrée. Les Turcs, rassurés par la retraite facile que leur offrait Embabévergioch, résistaient aux efforts de l'armée française. Lasalle avait ce coup-d'œil sûr et rapide, qui juge tout, et juge tout bien. Il passa entre les Musulmans et la forteresse, et ce mouvement, en déconcertant l'ennemi, décida de la victoire.

C'est alors qu'il fut nommé colonel.

Il ne se se bornait pas à savoir vaincre. Au milieu des plus grands périls, il veillait sur ceux qui avaient acquis son amitié et son estime. Dans le fort d'une mêlée, il eut la satisfaction et la gloire de conserver à la France le duc d'Auerstaedt.

Il avait étonné l'Afrique. Il revint combattre et obtenir de nouveaux succès en Italie. Le 27 nivôse an IX, il rencontra des adversaires dignes de lui. Ils lui tuèrent trois chevaux, et il rompit sept sabres sur ceux qui l'approchaient de plus près.

Jusqu'ici Lasalle a fait beaucoup avec de faibles moyens. Elevé au grade de général de brigade, dans la campagne mémorable d'Austerlitz, il doit s'interdire ces succès partiels, qui ont fait la réputation de Bayard, et conserver ce sang-froid, qui seul saisit l'ensemble d'une opération, et dirige bien les grandes masses.

Il est des opérations militaires qui semblent exclusivement réservées à l'infanterie. C'est elle qui ouvre les tranchées, qui pousse les travaux d'un siége, qui réduit les places fortes. Bayard, qui ne fut plus grand, ou peut-être plus heureux que Lasalle, qu'à la bataille de Cérignoles, où il soutint seul, sur un pont étroit, les efforts de deux cents hommes, Bayard a défendu une ville, ouverte à la vérité, mais où chaque maison lui offrait un retranchement nouveau, et chaque rue un nouveau champ de bataille. Le 29 octobre 1806, Lasalle, à la tête de deux régimens de cavalerie, attaqua une ville fortifiée. Le succès seul pouvait justifier une telle entreprise aux yeux du vulgaire, qui ne voit que de la témérité où l'homme de génie ne suit que les chances qu'il a prévues et combinées. Stettin ouvre ses portes. Une garnison de six mille hommes et cent pièces de canon tombent au pouvoir du vainqueur. Ce fait d'armes paraîtra peut-

être incroyable à la postérité : peut-être aussi le nom de Lasalle a-t-il tout fait.

A la bataille d'Heilsberg, Lasalle était partout à la tête de sa cavalerie légère. Par un de ces hasards inexplicables, mais fréquens à la guerre, le grand-duc de Berg est enveloppé par douze dragons russes. Lasalle n'a le tems ni de réfléchir ni de donner des ordres ; son cœur le pousse, l'entraîne. Il se détache seul, fond sur les ennemis avec la rapidité de l'éclair, tue l'officier qui commande le détachement, et met les onze dragons en fuite.

Peu d'heures après, Lasalle oublie un moment qu'il est officier général, et s'abandonne à son impétuosité. Il est enveloppé à son tour ; la mort plane sur sa tête. Le grand-duc s'élance, se précipite à son tour ; il dégage Lasalle, et lui dit en lui serrant la main : *Général, nous sommes quittes.*

Une suite de services aussi éclatans ne reste jamais sans récompense. Dès

long-tems Lasalle avait reçu un sabre et des pistolets d'honneur; il avait été admis dans la Légion d'honneur à l'époque de sa formation. Le 5 janvier 1807 il fut nommé général de division, et chevalier de l'ordre de la Couronne de fer le 1er juillet de la même année.

Nous l'avons suivi vainqueur et heureux en Italie, en Égypte, en Allemage. La déplorable guerre d'Espagne va lui offrir de nouveaux moyens de se signaler.

Déjà les dissensions commençaient à déchirer ce malheureux pays; déjà les Espagnols se levaient partout; partout ils se formaient en corps d'armée; partout ils trouvaient des armes. Le duc d'Istrie envoya, contre les rassemblemens du royaume de Léon et des Asturies, six mille hommes d'infanterie et huit cents cavaliers. Les Français et les Espagnols se rencontrèrent à Torquemada. L'armée espagnole est forte de vingt-septmille hommes; mais les Fran-

çais sont commandés par Lasalle, et le succès n'est plus douteux. L'armée espagnole est complètement battue ; elle perd son artillerie, elle fuit, elle se disperse et va chercher un asile dans les montagnes.

C'est la première fois que Lasalle commandait de l'infanterie ; il prouva qu'il n'était étranger à aucune partie de l'art militaire.

A l'affaire de Valrozone, il s'était essayé à profiter d'un avantage ; ici, il tire le plus grand parti de sa victoire. Il pousse les Espagnols ; ses avant-postes les harcèlent sans relâche. Il les joint à Cabeson, entre Valladolid et Palencia. Voir l'ennemi et l'attaquer, l'attaquer et le battre sont pour lui la même chose. Il gagne une seconde bataille en vue de Palencia, défendue par une rivière et une nombreuse garnison. Son nom franchit tout, soumet tout ; Valladolid et Palencia se rendent à discrétion.

Il est beau de faire oublier sa victoire aux vaincus, de se les attacher par l'équité qui rassure, par la popularité qui encourage, par ces soins consolateurs qui effacent jusqu'au souvenir de l'infortune. Lasalle devait jouir de tous les genres de gloire; et celle-ci, moins brillante, mais plus douce, fut le prix de ses constans efforts. Chargé de l'administration des contrées qu'il avait soumises, il y fit aimer le nouveau gouvernement. Ce n'était plus cet homme terrible qu'on ne connaissait encore que par ses exploits. La persuasion coulait de ses lèvres; l'urbanité se peignait sur sa physionomie; la délicatesse et l'honneur étaient la règle de sa conduite, et lui gagnèrent tous les cœurs. L'évêque se jeta dans ses bras, et entraîna son clergé. Les habitans ne virent plus en lui qu'un père.

Cuesta, deux fois vaincu; et Black, qui ambitionnait l'honneur de combattre l'invincible, avaient rassemblé

une armée de quarante mille hommes. Le duc d'Istrie n'en avait que douze mille à leur opposer. Un combat terrible s'engage à Médina-del-Rio-Secco. Le sort de cette journée est long-tems incertain. Le duc d'Istrie ordonne à Lasalle de charger à la tête du dixième et du vingt-deuxième régiment de chasseurs à cheval. Il attaque, il prodigue sa vie comme le simple soldat. Les Espagnols reculent, se rompent, et laissent six mille hommes sur le champ de bataille.

Peu de jours après cette affaire, Lasalle fut nommé grand-officier de la Légion d'honneur.

L'art des retraites se compose d'une connaissance parfaite des lieux, d'une tactique profonde, d'une expérience consommée, d'un sang-froid que rien n'altère. Comment atteindre tant de qualités réunies d'un général de trente deux ans? Lasalle les possédait toutes. Lorsque l'armée fit un mouvement rétro-

grade sur Vittoria, il fut chargé du commandement de l'arrière-garde. Il contint l'ennemi par la profondeur de ses conceptions et la sagesse de ses manœuvres. Il mérita les éloges de son général en chef et de tous les officiers instruits.

Napoléon parut. Tout changea, tout céda, pour un moment, à son inconcevable ascendant. Pendant qu'il battait en personne la presqu'innombrable armée de Castille, Lasalle et ses deux régimens de chasseurs attaquaient et forçaient Burgos, où une division ennemie s'était retranchée. Douze pièces de canon et dix-sept drapeaux sont les fruits de cette nouvelle victoire.

A Villariezo, il ordonne à ses fidèles chasseurs de le suivre. Ils volent sur ses pas et prennent dix-sept pièces de canon et quatre drapeaux.

A Médelin, Lasalle entraîne le quatrième régiment de cuirassiers. Il enfonce les rangs ennemis, tue ce qui ose lui résister, et c'est encore à lui que

la France doit l'honneur de cette journée.

Ses valeureux chasseurs du dixième et du vingt-deuxième régimens étaient aussi à Médelin. Fiers de servir sous ses ordres, ils ne combattaient pas sous ses yeux. *Soyons dignes de lui*, s'écrient-ils, et ils portent partout l'épouvante et la mort.

Je me complais à parler de ces deux régimens. Lasalle semblait les avoir adoptés ; il aimait à les associer à sa gloire.

De nouveaux différens s'élevèrent entre la France et l'Autriche. Napoléon passe du midi au nord de l'Europe. Il a désigné les héros qui doivent le suivre, et Lasalle s'enorgueillit d'être nommé.

Chaque jour est un jour de bataille, et chaque bataille est un triomphe. Lasalle se montre toujours digne de sa réputation. Déjà il s'est avancé jusques sous les murs de Presbourg ; et il a poussé ses avant-postes jusqu'à Alten-

bourg et Raab. Il reunit deux divisions sous ses ordres; il occupe, il défend un terrain immense. Attaqué successivement sur tous les points, il semble se multiplier. Il est partout et conserve toutes ses positions.

Rappellerai-je la bataille d'Esling, cette journée mémorable, où une faible partie de l'armée française résista à toutes les forces de l'Autriche, et demeura maîtresse du champ de bataille? L'intrépide Lasalle y parut ce qu'il avait toujours été.... Mais je n'ai pas la force de le suivre. Je m'arrête, pour rendre un dernier hommage à la mémoire d'un des plus grands capitaines que citera un jour notre histoire..... C'est là, que l'aveugle ou impitoyable destin avait marqué le terme de l'illustre et trop courte carrière du duc de Montebello.

Pendant que Napoléon fixe ici la fortune, un jeune général, son allié, gagne la bataille de Raab, et met le siége devant cette ville. Comment Lasalle se

trouve-t-il aussi là? Comment, dans les courts instans de loisir que lui ont laissé des guerres, qui se succédent sans interruption, a-t-il trouvé le tems d'étudier l'art des Cohorn et des Vauban? C'est à lui qu'on doit ces épaulemens, et ces ponts si heureusement jetés, et qui contribuèrent si puissamment à la reddition de Raab.

Nous voilà arrivés à cette époque, si mémorable pour la France, et si fatale à notre héros. Pour la seconde fois, l'armée française a vaincu le Danube, et déjà luit ce jour qui peut décider du sort de la monarchie autrichienne. Généraux, officiers, soldats français, tous attendent, avec impatience, le moment de se signaler. La trompette sonne, le fer brille, l'artillerie tonne. Vingt villages sont pris, repris, incendiés, anéantis. Lasalle, plus étonnant, plus grand que jamais, s'est élevé au-dessus de lui-même. Peut-être a-t-il conçu l'espoir d'obtenir à Wagram le sceptre des guer-

riers. Peut-être Napoléon se laisse-t-il aller à l'idée de couronner tant de travaux à la fois. Lasalle redouble d'efforts; il voit le prix, il peut l'atteindre, il veut au moins le mériter. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . J'ai essayé de tenir un moment le burin de l'histoire..... Il s'échappe de ma main.... Une torche funéraire le remplace.

Jeunesse, rang, décorations, félicité, espérances, un coup a tout détruit; la tombe a tout couvert..... Qu'au moins sa gloire lui survive.

Essayons d'adoucir nos regrets, en parlant encore de lui. Le tems seul ferme les plaies de l'âme; il en est même qu'il ne cicatrise jamais entièrement. Mais on y verse un baume consolateur, en payant à celui qu'on a perdu un juste tribut d'éloges. Notre douleur semble trouver un appui dans ses vertus, et s'oublier un moment devant

l'auréole dont la renommée avait paré sa tête.

Nous avons marché sur ses traces de contrée en contrée, de victoire en victoire. Faisons connaître son cœur, assemblage étonnant de courage et de sensibilité, de fierté et de douceur.

C'est par cet assemblage de qualités, en apparence opposées, qu'il avait acquis l'amour de ses soldats. C'est cet amour, qui leur faisait tout entreprendre et tout exécuter pour lui. Hé, comment se seraient-ils défendus de ce sentiment? Aucun d'eux n'était étranger à ses soins; il n'en est aucun qui n'ait reçu quelque marque de sa bonté touchante. Dans des déserts brûlans, Lasalle s'oubliait lui-même pour ne s'occuper que d'eux. Souvent on l'a vu donner ses chevaux à des malheureux excédés de fatigue, de chaleur et de besoin. Souvent, il est descendu de celui qui lui restait pour sauver un infortuné, qui invoquait la mort, étendu sans force

et sans courage sur un sable embrasé. Il marchait gaiement à la tête de sa troupe ; il lui rendait la confiance et l'espoir ; il lui communiquait son âme.

Un jour, l'eau que portaient les chameaux était épuisée. On n'avançait plus que par l'impossibilité de s'arrêter. Tous les yeux cherchaient un village, une touffe d'arbres ; ils plongeaient dans l'horizon ; ils auraient voulu en reculer les bornes. Une soif ardente dévorait Lasalle comme le dernier de ses soldats. Un de ses chasseurs, qui l'affectionnait plus particulièrement, s'était écarté pour lui procurer quelque soulagement. Ce brave homme revient, une outre sur la tête, et la joie sur le front. Sa langue desséchée ne peut articuler un mot : il n'a pas touché à l'eau saumâtre qu'il apporte ; il la dépose aux pieds de son colonel. Lasalle la partage entre ses chasseurs, et ne s'en réserve pas une goutte. Il souffre cruellement ; mais il a recueilli des bénédictions.

Jeune, beau, sensible, Lasalle devait se livrer au plus doux des penchans. Une dame pleine de qualités, d'esprit, de talens et de grâces, le fixa et s'associa à son sort et à sa gloire. Les douceurs de cette union furent inaltérables, parce que toujours ils se montrèrent dignes l'un de l'autre.

Il manquait à leurs vœux un héritier de son nom. Puisse celui qui va naître égaler un jour son père, qu'il n'aura pas eu le bonheur de voir, mais dont il trouvera le portrait dans l'histoire.

C'est dans l'intimité secrète de sa correspondance, qu'il se montrait ce qu'il était à son épouse bien aimée.

Il écrivait, il y a quelques mois : *Mon attachement à mon pays ressemble à ces vieilles amours que le tems fortifie, au lieu de les détruire.*

Il y a quelques semaines : *L'opinion de l'armée sur mon compte est si flatteuse, que je n'ose en parler qu'à toi.*

Je finirai par la dernière phrase de sa dernière lettre. Elle peint l'homme d'un seul trait : *Mon cœur est à toi, mon sang à ma patrie, ma conduite à l'honneur.*

MA MAISON DE CAMPAGNE.

Et moi aussi j'ai fait mes affaires. Je les ai faites avec loyauté, et personne au monde ne peut me redemander un écu. Quarante ans de travail et une bonne conscience font desirer le repos : je veux me reposer. Je n'ai pas d'enfans, et je laisse mon fonds à mon premier commis, garçon estimable, qui ne se connaît ni en musique italienne, ni en jolis opéras comiques, ni en petits vers, ni en gilets à la mode, ni en nœuds de cravatte, ni en bottes à l'anglaise ; mais qui entend très-bien son commerce, qui a contribué à faire prospérer le mien, et à qui je dois de la reconnaissance.

J'aurai un logement commode au

Marais; je préfère ce quartier-là, parce qu'il est tranquille. Je n'aurai plus la tête cassée par le bruit des carrosses, et je ne serai pas exposé à être rompu vif par un de ces fous qui mènent leur cabriolet comme le vent la feuille morte, et qui semblent communiquer à leurs chevaux leur pétulance et leur folie.

Là, j'aurai pour promenade la place Royale, que j'aime, parce qu'elle est solitaire : où il y a foule on ne se promène pas. On y voit, on y est vu; mais personne n'a rien à gagner à me voir, et je ne me soucie ni des coups de coude qu'on reçoit, ni des poupées ambulantes qu'on rencontre sans cesse dans nos jardins somptueux.

Pour passer mes soirées, j'aurai l'ami Habard, qui est aussi celui de ma femme, qui fait grand cas de mon vin blanc, et qui joue fort bien au tric-trac.

Voilà mes arrangemens pris pour l'hiver et pour la ville. Mais cela ne

suffit pas. A un certain âge il faut de l'exercice. Je veux que celui que je prendrai soit salubre, facile, et peu fatiguant. J'aurai une maison de campagne, assez près de Paris pour n'avoir pas besoin de voiture pour m'y rendre; pas assez éloignée pour que je sois las en y arrivant.

L'ami Habard prétend que pour n'être pas trompé je dois consulter un architecte. On vend, dit-il, des maisons de bois plâtré pour des maisons en pierres de taille, et de vieilles maisons pour des neuves, parce qu'on les a fait badigeonner, qu'on a remis les croisées et les portes en couleur, et qu'on a collé des papiers neufs sur les murs. L'ami Habard pourrait bien avoir raison. Je n'ai jamais fait de dupes; je ne dois pas l'être. Je vais chez un architecte, par la raison que c'est à celui qui a besoin de l'autre à l'aller trouver.

Il n'est pas très-affable ce monsieur-là.... Ah! il se déride; il devient poli

jusqu'à m'embarrasser. Je n'ai pas plutôt prononcé le mot *maison*, qu'il m'avance un fauteuil, dans lequel je m'enfonce jusqu'aux épaules; il veut absolument que je déjeûne avec lui. Il m'est assez égal de déjeûner là ou ailleurs; j'accepte le déjeûner de l'architecte.

En déjeûnant, je lui explique à peu près ce que je veux. « J'y suis, mon» sieur, j'y suis, me dit-il. Il vous faut » par bas salle à manger, office, salon, » salle de billard, bibliothèque et bou» doir; cuisine, lavoir, bûcher, écu» ries et remises. — Monsieur, mon » grand-père et mon père, qui me va» laient bien, n'avaient pas de salon; » je m'en passerai comme eux. Je » n'aurai pas de salle de billard, parce » que je n'y sais pas jouer, ni l'ami Ha» bard non plus. Je n'aurai pas de biblio» thèque, parce que la mienne est com» posée de cent volumes choisis, qui me » suffisent, qui suffiraient à bien d'autres, » et cela se met partout. Je n'aurai pas

» de boudoir, parce que ma femme,
» l'ami Habard et moi, ne boudons ja-
» mais. Je n'ai pas besoin d'écuries ni
» de remises, parce que je suis dans
» l'usage de voyager par la gaillotte de
» Saint-Cloud, ou par les petites voi-
» tures de Sceaux ou de Vitry.

» Il me faut une salle à manger,
» spacieuse, garnie, dans son pourtour,
» de profondes armoires, et ayant vue
» sur un joli parterre. Il y aura à côté
» un cabinet agréable où ma femme
» pourra se retirer, quand l'ami Ha-
» bard et moi serons en gaieté, ou que
» le bruit du tric-trac lui paraîtra fa-
» tiguant.

» En face de la salle à manger, sera une
» cuisine, grande, propre et bien aérée;
» il y aura un four, parce que j'aime
» beaucoup la pâtisserie. A côté, je veux
» un appentis, qui servira de lavoir et
» de bûcher. Sous la cuisine, j'aurai une
» bonne cave, dont vous ne parlez pas, et
» qui me paraît une pièce essentielle.—

» Vous ne réfléchissez pas, monsieur...
» — Pardonnez-moi, monsieur; j'ai
» beaucoup réfléchi. — Une salle à man-
» ger et une cuisine par bas! hé, qu'au-
» rez-vous au-dessus? Il vous faut un
» appartement pour vous; un autre pour
» madame; cinq à six chambres au se-
» cond, avec leurs doubles cabinets;
» quelques autres pièces au troisième
» pour les gens, et... — Monsieur, de-
» puis quarante ans, ma femme et moi
» n'avons qu'une chambre et un lit, et
» nous nous en sommes fort bien trouvés;
» nous continuerons, s'il vous plaît.
» Vis-à-vis cette chambre sera celle de
» l'ami Habard, et au-dessus une espèce
» de belvédère, où couchera notre bonne
» Marguerite; nous n'en voulons pas
» davantage. — Mais qui êtes-vous donc,
» monsieur, qui vous contentez de si peu
» de chose? — Un négociant retiré avec
» cinq cent mille francs. — Monsieur,
» il n'est pas de particulier, possesseur
» de cinq cent mille francs, qui n'ayé

» une campagne de cinquante mille écus.
» — Et qui ne se ruine. Moi, je ne veux
» pas me ruiner. — Ma foi, monsieur,
» avec des vues aussi étroites on ne dé-
» range pas un architecte. On s'adresse à
» un maître maçon. » Et M. l'architecte, me tourne le dos ; il reprend son équerre et son crayon, moi, mon chapeau, et je vais chercher un maître maçon.

« Monsieur, me dit le maître maçon, on
» ne fait pas perdre le tems à un entre-
» preneur pour une semblable vétille.
» Abonnez-vous aux *Petites-Affiches*. »

Diable, le luxe et la morgue ont furieusement augmenté depuis cent ans ! Le maçon de mon grand-père s'appelait Nicolas ; celui de mon père, maître Pierre, et celui-ci s'appelle monsieur. Il a une grosse cuisinière, une bonne d'enfans, madame ne se mêle de rien, et elle porte un cachemire. Ah, je vois ce que c'est. Ces gens-là trouvent des fous, qui les gorgent d'or, ou des imbéciles qui se laissent attraper. J'ai toute ma raison,

moi, et je n'entends perdre que l'abonnement d'un trimestre aux *Petites-Affiches*.

J'ai ma quittance du bureau, et tous les soirs, Habard et moi lisons la feuille, avant ou après notre partie de tric-trac.

« Hé, mon ami, voilà ce qu'il vous » faut. — Mais je le crois. La route de » Paris à Montrouge est toute unie. — » L'air y est excellent. — On y boit de » l'eau d'Arcueil. — Allons voir la petite » maison bourgeoise de Montrouge. »

J'engage ma femme à nous accompagner : il faut que la petite maison lui plaise d'abord. Je suis incontestablement le maître chez moi. Mais, j'ai toujours eu pour principe de ne jamais rien faire qui ne soit agréable à ma femme.

Elle prend son sac, je me charge du parasol, ou parapluie, selon les circonstances. Habard met des biscotins dans une poche, un flacon d'excellente liqueur dans l'autre, et nous voilà partis.

J'entendais, par-ci, par-là, quelques

jeunes gens chuchotèrent : *c'est* monsieur et madame Pepin. « Qu'est-ce donc que » M. Pepin ? demandé-je à Habard. — » C'est un fort bon mari, qu'on a tourné » en ridicule sur certain théâtre, et dont » on a beaucoup ri. — Ma foi, mon ami, » tant pis pour l'auteur et les rieurs. Ils » me feraient croire qu'ils ne sont pas » eux-mêmes bons maris. — On dit qu'ils » deviennent rares. »

Nous arrivons à la porte de la petite maison bourgeoise. Ma femme sourit ; bon, l'extérieur lui plaît. Entrons. « Mais » mon ami, tout ceci est très-joli, très- » frais ; c'est précisément ce qu'il nous » faut. — La maison te convient ? — » Beaucoup, mon cœur. — Elle est à » toi, ma poule : je signe ce soir. Voyons » maintenant le jardin. Comment, dia- » ble ! *c'est conséquent.*

» Ah ça, il nous faut un jardinier : » moi, je n'entends rien au jardinage ; » d'ailleurs, je me veux pas me fatiguer. » Habard, dépose là tes provisions, et

» fais-moi le plaisir de t'informer s'il y a
» ici un bon jardinier, sans place. »

En attendant le retour d'Habard, nous faisons, ma femme et moi, le tour du jardin. « Il est en bien mauvais état. Il » y a là de quoi travailler. Monsieur, » me dit le gardien, il y a un an que le » propriétaire n'est venu ici, et n'y a » rien fait faire. — Il a tort, le propriétaire ; il faut entretenir son bien, » même quand on veut le vendre.

» Ah, voilà un jardinier. Voyons, » monsieur, combien voulez-vous de » gages? — Huit cents francs, monsieur, » et le logement. — Et votre provision » de fruits et de légumes? — Comme il » vous plaira, monsieur. — Que cela » me plaise ou non, il n'en sera ni plus » ni moins; n'importe, je vous donnerai » le petit pavillon qui est là-bas au bout. » — Il est en effet bien petit. — Vous êtes » donc père de famille? — Non, monsieur. — Hé, faquin que vous êtes... » — J'accepte, monsieur, j'accepte. —

» A la bonne heure. Voyons, comment
» arrangerons-nous ceci? — D'abord,
» monsieur, il faut tout arracher. —
» Non, monsieur, non, vous n'arracherez
» rien; il faut vingt ans pour faire un
» arbre, et je veux jouir de suite : je
» n'ai pas de tems à perdre. — Hé
» bien, monsieur, laissons les arbres.
» Ici, je vous fais une petite vallée. —
» — Et où mettez-vous la terre? — J'en
» fais une montagne. — Comment, une
» montagne! ne voyez-vous pas à mes
» jambes que je suis sujet à la goutte?
» — Monsieur, une montagne est indis-
» pensable. — Si elle y était, monsieur,
» je la ferais abattre. — Dans cette
» partie, j'élève un pont cintré. — Un
» pont! et je ne vois pas de rivière.
» — Je vous en ferai une, monsieur.
» — Et où prendrez-vous de l'eau? —
» Il n'en faut pas, monsieur; nous fai-
» sons maintenant des rivières sèches.
» — C'est-à-dire que la rivière sera
» faite pour le pont, et non le pont

» pour la rivière? — C'est l'usage, mon-
» sieur. — Je me moque de l'usage,
» entendez-vous, monsieur. Ni pont, ni
» rivière. Passons maintenant aux plan-
» tes qu'il conviendra de mettre ici.

» — D'abord, monsieur, je vous ga-
» rantirai exactement du (1) *carduus*, de
» l'*urtica* et du *rubus*. — Hem? — Je
» mettrai dans ce bas, des arbres à ra-
» meaux (2) *pendùli*, *conferti*, *coarc-*
» *tati*. — Qu'est-ce qu'il me conte donc?
» — Madame, ou vous, pouvez être
» incommodés; vous aurez dans ce petit
» coin caché (3), *borago*, *anchusæ*, *an-*
» *themis* et *chicorium*. En fleurs, je vous
» donnerai (4) *gnaphalium*, *hyacinthus*,

---

(1) Le chardon, l'ortie, la ronce.

(2) Pendans, ramassés, serrés. Le saule pleureur, le genêt d'Espagne, le thuya d'Orient.

(3) La bourache, la buglose, la camomille, la chicorée.

(4) L'immortelle, la jacinthe, la julienne, le muguet, la renoncule.

» *hesperis*, *convallaria*, *ranunculus*, et
» tout ce qu'il vous plaira. — Habard,
» entends-tu quelque chose à ce qu'il
» dit? — Vous voulez des légumes? —
» Oui, monsieur, et beaucoup. — Vous
» cueillerez à volonté (1) *scandix*, *bras-*
» *sica*, *cucumis*, *sisymbrium*, *spinacia*,
» *faba*, *phaseolus*, *lactuca*..... — Oh,
» finissez, finissez, je vous en prie; je veux
» des légumes français. Qu'est-ce que
» c'est que votre *sisymbrium*, votre *pha-*
» *seolus*, votre *lactuca*? — Ce sont, mon-
» sieur, le *cresson*, le *haricot*, la *laitue*.
» — Hé, que ne le dis-tu, bourreau!
» crois-tu que je me casserai la tête à
» apprendre du grec et de l'hébreu, à
» propos de mon jardin? — Monsieur,
» j'ai suivi un cours de botanique, et
» tous ceux qui ont quelqu'idée de cette
» science, vous diront qu'il est du plus
» mauvais genre d'appeler maintenant

(1) Le cerfeuil, le chou, le concombre, l'épinard, la fève.

» les choses par leur nom. — Sors d'ici,
» avec ta science mal appliquée, ta mon-
» tagne, ton pont, et ta rivière sèche.
» Quel homme m'as-tu amené là,
» Habard? — On le dit du plus grand
» mérite. — Je ne veux pas d'un mérite
» au-dessus de ma portée; le vrai mérite
» parle à chacun la langue qui lui est
» propre. Je vais chercher un jardinier
» que je comprenne, qui m'entende, et
» qui surtout fasse mes volontés. *Scandix,*
» *brassica, cucumis!* ce drôle-là me fe-
» rait devenir fou. »

Je sors, je cherche, j'interroge; j'entre dans une chaumière. « Tu es jardinier,
» dit-on? — Oui, monsieur. — Appelle-
» tu les choses par leur nom? — Com-
» ment, monsieur? — Oui, dis-tu un
» chou, un navet, une carotte? — Et
» comment voulez-vous que je dise? —
» Tu n'as donc pas suivi de cours de
» botanique? — Non, monsieur. — Tant
» mieux pour toi..... Ah, ah, tu as des
» enfans? — Voilà pourquoi je ne trouve

» pas à me placer. — Et voilà pourquoi
» je te prends. Combien veux-tu gagner?
» — Six cents francs, monsieur. — Je t'en
» donne douze. Un jardinier qui ne sait
» pas l'hébreu, et qui a quatre enfans
» en bas âge! c'est une trouvaille que
» cela. Suis-moi; si tu fais bien, je t'en
» saurai bon gré; si quelque chose va de
» travers, je te le dirai, tu te corri-
» géras, et nous serons contens l'un de
» l'autre. »

VERS

PRÉSENTÉS A MADAME ***,

LE JOUR DE SA FÊTE.

ENVOI.

Un poëte est sans conséquence,
Dans le pays des fictions
Il cherche des illusions;
Accordez-lui votre indulgence.

Voilà donc la touchante fête,
Que le plus tendre sentiment
Prévoit, désire, attend, apprête,
Et qu'il va chanter si gaiment!
Que je regrette en ce moment,
Misérable et triste profane,
De ne pas vivre sous vos loix :
Aux concerts j'unirais ma voix.
D'autres moissonnent, moi je glane.
Mais ne puis-je, en parlant bien bas,
Faire au moins une historiette?
Qui veut célébrer Henriette
Peut craindre, mais n'hésite pas.

Dans mon sommeil, bercé par un doux songe,
Je reconnus le Dieu d'amour.
Les Jeux, les Ris, et l'aimable Mensonge
Composaient sa charmante cour.
« Tu m'as souvent, dit-il, adressé ton hommage,
» Léger, sans jamais être heureux,
» Partout ont éclaté tes feux;
» Il n'est qu'un seul moyen de fixer un volage :
» C'est de combler enfin ses vœux.
» Si l'amour quelquefois afflige
» Les déraisonnables mortels,
» Il en est d'autres qu'il oblige :
» Ceux-là lui dressent des autels.
» Que veux-tu? Parle. — Il me faut un prodige;
» On n'en fait plus. — Qui te l'a dit?
» L'Ingratitude ou le Dépit.
» Ne sais-tu pas que les obstacles
» S'anéantissent à ma voix,
» Que tout est soumis à mes loix,
» Et que j'ai le don des miracles.
» Parle et j'agis. — Je vais t'ouvrir mon cœur.
» J'ai toujours vu la première jeunesse
» Abandonnée au prestige, à l'erreur :
» L'amour alors n'est qu'une folle ivresse,
» Et les regrets succèdent au bonheur.

» Je veux trouver dans mon amie,
» Non pas ce bouton si vanté,
» Je veux la rose épanouie
» Et les fruits du plus bel été.
» Je veux que sa raison s'exprime
» En traits naturels et touchans,

» Que son œil créateur anime
» Des tableaux vrais et séduisans,
» Surtout que la vive saillie
» Bannisse l'uniformité :
» Un écart, un grain de folie,
» Sont des armes pour la beauté.
» Que des qualités respectables
» Forcent et l'estime et le cœur :
» Les femmes qui ne sont qu'aimables,
» Ont le triste sort de la fleur
» Dont Vénus orne sa couronne,
» Et que le dédain abandonne
» Quand elle a perdu sa fraîcheur.

» Anime, amour, l'adorable chimère
» Dont je viens d'esquisser les traits,
» Et j'abjure à jamais toute flamme éphémère
» Pour n'adorer que ses attraits.

» — Présomptueux ! tu veux que ta bonne fortune,
» A force de bienfaits, corrige tes travers,
» Et de cent dons heureux, épars dans l'univers,
» Dépouille cent beautés, pour t'en composer une !
» N'importe, j'ai promis : mortel, lève les yeux. »
Dans un palais, d'or, d'azur radieux,
Sur des coussins que soutiennent les Grâces,
Sous des rideaux, qu'un art ingénieux
A disposés, en dérobant ses traces,
Est un objet séduisant, enchanteur.
Ses doigts font résonner sa lyre,
Sur ses lèvres est le sourire,
Et dans ses yeux on devine son cœur.

Elle a parlé, c'est la sagesse aimable,
Et de l'esprit la source intarissable,
Qu'embellissent ses doux accens :
Je reconnais, dans mon ivresse,
L'objet qu'invoquait ma tendresse.
Je lui prodigue mon encens.

Mais, ô douleur! l'égide redoutable,
Dont Minerve effraye un coupable,
S'oppose à mon brûlant transport,
Et je lis sur le front sévère
De la beauté qui m'est si chère,
L'arrêt qu'a prononcé le sort.

Toujours méchant, toujours perfide,
L'Amour insulte à mon malheur.
Insensé, je l'ai pris pour guide!
Le cruel déchire mon cœur.

« Apprends, dit-il, à me connaître,
» Abjure un trop flatteur espoir.
» Celle qu'ici je fais paraître,
» Est au-dessus de mon pouvoir.
» Soumise à mon trop heureux frère,
» Eprise de ses douces loix,
» Loin du tumulte de Cythère,
» Près du digne objet de son choix,
» Elle juge et goûte à la fois
» Le bonheur vrai, qu'elle préfère
» Aux traits dorés de mon carquois.

» — Toi, qui connaissais ma faiblesse,
» Barbare, pourquoi m'abuser,
» Et faire naître mon ivresse ?
» — Pour te punir et m'amuser. »

J'ai voulu la chose impossible,
Je le sens trop, je m'en repens ;
Mais êtes-vous inaccessible
A de paisibles sentimens ?
Il en est un, précieux assemblage
De confiance et d'amabilité,
D'égards, de soins, de sensibilité,
De dévoûment et même de courage.
Le tems ajoute à ses attraits,
Et quand la jeunesse s'envole,
Il nous soutient, il nous console
En nous prodiguant ses bienfaits.

J'ose concevoir l'espérance
De vous voir agréer ses vœux.....
Répondez avec bienveillance.....
Vous souriez..... Je suis heureux.

De la vertu la plus sévère,
De son imposant caractère,
Non, je ne suis plus effrayé.
Mes principes seront les vôtres,
Et d'Henriette l'amitié
Vaut mieux que l'amour de mille autres.

UN GRAIN DE PHILOSOPHIE.

Le sage éprouve le besoin de vivre avec lui-même. Cherchant à se recueillir sans cesse, à prolonger ses méditations, il desire trouver un asile contre les distractions continuelles, qui assiégent l'homme vivant au milieu du grand monde.

Je ne me vante pas d'être un sage : j'aspire au moins à le devenir. J'ai loué un petit logement dans une petite maison isolée au haut de la rue Mouffetard. Mon voisinage est composé de gens qui ne me parlent qu'avec leur bonnet, passant sans cesse de la tête à la main et de la main à la tête.

Je me félicite du parti que j'ai pris, et je me livre entiérement à l'étude de la sagesse..... Je m'aperçois bientôt que

je me suis trompé dans mes moyens d'exécution.

Un bruit de roues suspend mes réflexions ; je mets la tête à la croisée. Deux chevaux magnifiques, un superbe carrosse, trois grands laquais, donnent lieu à de nouvelles réflexions véritablement admirables, et jusques-là tout va bien.

Mais en dépit des raisonnemens de ma sagesse, je suis forcé de convenir qu'il est plus agréable d'avoir un carrosse et un hôtel somptueux que d'aller à pied, et d'habiter un troisième étage dans le haut de la rue Mouffetard. La sagesse rejette ces mauvaises pensées, et je continue à lire mon Sénèque.... J'en étais à son chapitre *du mépris des richesses*, dont tout le monde a au moins entendu parler.

Je m'indigne contre ce Sénèque, gorgé d'or, dont les ridicules déclamations semblent insulter à l'indigence. Je jette le livre par ma croisée et je me dis les

plus belles choses du monde sur la perversité de l'espèce humaine, toujours dissimulée avec perfidie, par le besoin de se parer de quelques vertus, pour inspirer le respect le moins mérité.

J'allais, dans mon premier mouvement de colère, commencer à ce sujet un livre *in-folio*, lorsque j'entends frapper doucement à ma porte. Une petite fille de quinze ans, fraîche comme le duvet de la pêche, faite comme une nymphe, timide comme l'innocence, me fait trois ou quatre révérences bien gauches, mais si séduisantes ! Elle me rapporte cet impertinent Sénèque, que je ne voulais plus lire, mais que je ne peux refuser de la main qui me l'offre.

Un sentiment d'orgueil me fit chercher ma poche.... Un sentiment d'honnêteté me retint. Je ne voulus pas humilier l'Hébé de la rue Mouffetard, qui d'ailleurs me paraissait au-dessus du besoin. Je la remerciai, et je crus ne mettre que de la politesse dans mes re-

merciemens.... Ses joues, colorées du rouge de la pudeur, me firent juger que j'avais mis trop, beaucoup trop d'expression dans mon compliment. Je me tus. Hébé se retira, en me faisant encore une petite révérence. Je l'accompagnai jusques sur mon carré; je la suivis des yeux, autant que me le permit l'obscurité d'un escalier tortueux. Quand je cessai de la voir, je courus à ma croisée, et je regrettai vivement que toutes les rues de Paris, la rue Mouffetard surtout, ne fussent pas tirées au cordeau.

Je me jetai dans un fauteuil, absorbé dans de nouvelles réflexions. Quoi, me disais-je, j'ai fui le monde et ses écueils, et de misérables passions me suivent jusques dans la rue Mouffetard! En moins d'une heure, j'ai envié l'opulence et les dignités de l'homme qui se fait traîner fastueusement dans un carrosse doré, et j'ai été ému à l'aspect d'une petite fille, à qui ses charmes tiennent lieu de parure! Qu'est-ce donc que la sagesse?

La sagesse, reprenais-je, est l'art de se vaincre soi-même, et c'est à soi-même qu'il faut échapper pour se vaincre. Saint Jerôme, le plus éloquent de nos saints, qui écrivait la langue romaine avec la pureté et l'énergie de Cicéron, et qui, par cela seul, méritait d'être béatifié, saint Jérôme ne nous dit-il pas qu'il regrettait dans ses déserts les délices de Rome, et qu'il se roulait sur les ronces, pour échapper à ses sens? Bien certainement je ne me roulerai pas sur les ronces; d'ailleurs, il n'y en a pas dans la rue Mouffetard. Que ferais-je donc pour être seul, et éviter des inconvéniens communs à saint Jérôme et à moi? Ma foi, je n'en sais rien.

A côté de moi, loge un très-vieux docteur en Sorbonne, *embastillé* autrefois pour cause de *jansénisme*, et toujours janséniste, quoique personne n'entende plus ce mot-là, qui cependant pourra redevenir français, écrivant sans cesse, *sur la grâce qui suffit et ne*

suffit pas; des volumes qu'il léguera, dit-il, à un pauvre parent dont ils feront la fortune, ce qui ne me paraît pas impossible du tout. En dépit de la grâce qui suffit ou ne suffit pas, nous tenons toute la vie aux opinions que nous avons adoptées dans la jeunesse, et l'amour propre persuade à mon janséniste que ses opinions doivent être celles de tout le monde.

On peut être janséniste, et avoir d'ailleurs le sens commun. « Mon cher » ami, me dit mon voisin, la retraite » absolue me convient à moi, qui ai » quatre-vingt-dix-sept ans; elle doit » être insupportable pour un homme » de votre âge. Croyez-moi, le vrai » moyen d'imposer silence aux passions, » c'est de voir de près les objets qui les » allument : tout cela est si peu de » chose! Retournez dans le monde; vous » y serez seul plus souvent que vous le » croyez. »

Quand nous sommes irrésolus, nous

nous rendons volontiers à l'opinion du premier qui nous parle. Il semble qu'il nous rende un service essentiel, en nous arrachant à cette incertitude toujours fatiguante, et quelquefois pénible.

Je quittai la rue Mouffetard, et je fus m'établir dans le plus brillant quartier de Paris. J'envoyai chercher un tailleur, et je lui dis de m'habiller à la mode, dont je devais être très-loin : il y avait cinq semaines environ que j'avais quitté la Chaussée-d'Antin, et je sentais que pour être seul au milieu d'un cercle, il ne fallait pas me singulariser.

Je me couvre de l'habit à la française, j'ai les boucles d'or aux souliers, et le chapeau à plumet sous le bras. Un chapeau à trois cornes va très-mal avec des cheveux courts ; mais quand il est convenu que cela va bien, il faut avoir l'air de le croire, *comme tout le monde*.

Me voilà donc en grand costume, et arrivant dans un carrosse de remise à vingt francs par jour. C'est un peu cher

pour moi ; mais il faut être *comme tout le monde*.

Or, *être comme tout le monde*, signifie être comme ceux qui ont plus de fortune que nous. Ainsi la marchande en détail se met comme la marchande en gros, la femme d'un banquier comme celle d'un prince, et si les maris se permettent quelques observations, on leur répond : Il faut être *comme tout le monde*. Que répliquer à cela ?

Il y a quarante personnes au moins dans le salon. N'en déplaise à mon janséniste, je ne crois pas qu'on puisse être seul au milieu de quarante personnes..... Hé ! mon janséniste pourrait bien n'avoir pas tort.

Ici je remarque un grand seigneur, qu'on regarde beaucoup, et dont on se tient à une distance respectueuse. On sollicite un de ses regards, on attend qu'il ouvre la bouche pour faire valoir son esprit, ou ses connaissances. Mon seigneur se tait, parce que probablement

monseigneur n'a rien à dire. Il ne me donnera pas de distractions.

Il a l'air fort ennuyé, et d'être respecté, et de ceux qui le respectent. En sent-il de la considération, comme de tant de choses que nous desirons passionnément, et qui, dès que nous les avons, nous deviennent indifférentes?

Quand on a regardé un grand seigneur pendant dix minutes, on retrouve nécessairement l'homme sous la broderie et les décorations. Le charme se dissipe, et chacun s'occupe de ce qui lui convient. Le jeu, la conversation, quelqu'affaire de cœur, peut-être, ont bientôt divisé en huit ou dix grouppes, le cercle qui s'était formé autour de monseigneur.

Je m'approche d'une table de jeu. Deux femmes, assez jolies, doivent passer deux heures avec deux hommes qu'elles n'ont jamais vus, à remuer les doigts et à dire : *en cœur, passe, seule en carreau.* Elles ne voyent, elles

n'entendent personne; et bien certainement, deux femmes qui ne disent que *cœur, passe, seule en carreau*, ne sont pas dangereuses pour moi.

Devant la cheminée est un groupe d'hommes qui parlent de la pluie et du beau tems, de la pièce nouvelle, de la piété édifiante du *Journal des Débats*, et qui, par intervalles, regardent la pendule. Il est clair que cet entretien ne nuira point à mes méditations.

Quelques jeunes personnes se sont réunies dans un petit coin. Elles chuchottent bien bas, parce qu'on leur a dit qu'il ne convient pas à une jeune personne de parler haut. Elles étouffent quelques éclats de rire, parce qu'on leur a dit qu'il ne convient pas à une jeune personne d'éclater. Un coup-d'œil d'une maman réprime cet excès passager de joie. Le silence le plus absolu règne dans le petit coin. Ces jeunes personnes se regardent, regardent le plafond, le parquet. Elles ont passé

inutilement deux heures à leur toilette, et tout ce qu'elles se rappelleront de cette soirée, c'est que mademoiselle celle-ci a son peigne beaucoup trop haut, et que celle-là a sa guirlande trop en arrière.

Ces intéressans automates me rappellent mon Hébé de la rue Mouffetard, si naïve et si franche! Hébé est l'enfant de la nature; celles-ci sont les filles de l'art. J'en remarque une cependant, dont la figure régulière est pleine d'expression; mais elle est d'une pâleur extrême. Ah! je vois ce que c'est: maman la fait coucher le matin et lever le soir, parce qu'il faut que maman dise : *cœur, passe, seule en carreau.*

La maîtresse de la maison, qui fait parfaitement les honneurs de chez elle, passe d'une table à une autre, adresse à chacun un petit mot auquel on répond par un autre. Elle va au petit coin : « Hé bien, mesdemoiselles, vous » amusez-vous un peu? — Oh, beau» coup, madame. »

Je suis seul, absolument seul. L'ennui qui se peint plus fortement que jamais sur la physionomie du grand seigneur, m'a rendu indifférent pour les dignités et la considération ; et si l'idée de mon Hébé me poursuit quelquefois, je m'approche de cette jeune plante flétrie avant le tems ; je la regarde ; un sentiment de tristesse s'empare de moi, et éloigne toute autre sensation.

La pendule sonne minuit. Un sentiment de satisfaction perce sur toutes les figures. On se lève, on s'empresse de se retirer ; on paraît enchanté d'échapper les uns aux autres. Pourquoi donc est-on venu là ? Pourquoi demain ira-t-on ailleurs faire les mêmes choses ? c'est qu'il est du bon ton de donner des soirées, et que pour avoir du monde chez soi, il faut aller chez les autres.

Je suis toutes ces soirées-là ; j'y *philosophe* à mon aise ; et jamais je ne

rentre chez moi sans rendre des actions de grâces à mon vieux janséniste.

Si, par hasard, je vais au spectacle, j'ai grand soin d'éviter nos petites grandes pièces, où s'épuise le vocabulaire de l'*Almanach des Grâces*. Je vais à Molière, à Regnard, à Destouches; et je suis encore seul, absolument seul avec le chef-d'œuvre qu'on me lit dans le désert.

M'arrive-t-il au spectacle de prêter un moment l'oreille au langage des passions? je cours, en sortant de ma loge, au bal de l'Opéra. Je me lance dans la foule. La bigarrure et l'extravagance des costumes; des masques bizarres ou hideux me dispensent de rien voir; les niaiseries qu'on m'adresse me dispensent d'écouter : quand tout le monde parle à la fois, c'est comme si personne ne parlait. Je suis là, comme le solitaire sur le bord de la mer. Le bruit monotone des vagues ne peut rien sur son entendement et n'inter-

rompt pas sa méditation. Quelquefois il se mouille le bout des pieds ; il se recule. Quelquefois je reçois un coup de coude et je m'éloigne un peu.

Pénétré de reconnaissance envers mon janséniste, je crois devoir l'aller remercier. Au coin de la rue Copeau, je rencontre... qui? devinez... c'est elle, c'est mon Hébé. Elle est avec une femme âgée, à qui elle parle avec déférence et gaieté : c'est sans doute sa mère.

Je ne peux m'empêcher d'aborder Hébé. Je m'approche avec timidité, et cependant je lui prends la main : j'ai toujours remarqué qu'on entend mieux une jolie femme, quand on lui tient la main.

Sa mère ne s'offense pas de cette liberté, parce que ma figure exprime un sentiment honnête. J'entre dans des détails. Hébé est une fille bien née, j'en suis fort aise. La mère et la fille vivent d'un très-modique revenu, j'en suis bien aise encore. Je demande la

permission de continuer la conversation chez elles; on me l'accorde, et j'en suis enchanté.

Je m'informe dans le voisinage de la conduite de ces dames.... Oh, que j'eusse été doulousement affecté, si les renseignemens n'eussent pas été favorables!.. Je propose ma main en tremblant; Hébé rougit, et l'accepte.

J'ai vu le monde et les grandeurs; j'en suis tout à fait revenu. Je définis maintenant la sagesse, l'*art d'être heureux*. Je le serai avec Hébé; je serai toujours seul avec elle, puisque nous ne serons qu'un, et la plus séduisante solitude est celle qu'embellit une femme qu'on adore, et dont on est tendrement aimé.

ANACRÉON.

A L'ÉPOQUE où la Grèce brillait par les talens et les arts, vivait à Téos le jeune Acanthe. Il portait en tous lieux l'inquiétude d'un cœur de vingt ans qui n'a pas aimé encore, mais qui éprouve le besoin d'aimer. Errant sans cesse au milieu de cet essaim de beautés que chantait Anacréon, et que sa lyre rendait célèbres, il cherchait sa défaite avec la noble audace d'un vainqueur. Béroë, Téone, Alasis avaient fixé ses regards. Anacréon semblait les avoir associées à sa gloire, et la gloire les rendait plus belles. Elles accueillaient Acanthe; il trouvait dans leurs manières, leur maintien, leur langage, une douceur, une noblesse, un abandon qui ressemblaient à de l'amour, et qui n'étaient que le desir de plaire. Comment ne pas chercher à

fixer le plus beau et le mieux fait des Grecs ?

Acanthe allait de l'une à l'autre ; il admirait ; et son cœur restait froid. Il s'étonnait de son indifférence. Ne pas adorer des beautés qu'a chantées Anacréon !

Plus inquiet que jamais, dévoré, tourmenté d'un feu qui le consume, et qui pourtant a ses douceurs, il s'éloigne, il cherche une de ces retraites où on peut rêver en liberté, et où la solitude ajoutera encore à la violence d'un amour sans objet. Il s'égare dans la campagne ; il arrive sur les bords d'un ruisseau qu'ombrageaient le coudrier et l'ormeau. Toujours brûlant, il essaie d'échapper à lui-même ; il se flatte de retrouver dans l'onde fraîche et limpide un calme qu'il est loin de regretter. Dépouillé de sa tunique, c'est Adonis qu'embellit le desir.

Quelques sons parviennent jusqu'à lui à travers le feuillage, légèrement

agité par le zéphir. Il s'arrête, il écoute; un mot ne frappe encore son oreille, et il est tout entier à la douceur de cette voix qui l'émeut et le subjugue. Ces accens, se disait-il, doivent être ceux de Vénus même; tel est l'organe qu'on se plaît à supposer à la déesse de la beauté.

Il reprend ses vêtemens, il se glisse en écartant doucement les branchages. A mesure qu'il avance, cette voix argentine ajoute à son émotion. Il craint de se faire entendre, d'être privé du plaisir le plus vif dont il ait encore joui. Il retient son haleine; il ne marche plus qu'en tremblant.

Déjà il distingue quelque chose, et ce qu'il a vu lui fait desirer de voir davantage. Ses précautions mêmes le trahissent. Une branche, que sa main a fortement arquée, s'échappe, se redresse, frappe les branches voisines, effraie les habitans ailés du bocage. Ils s'envolent en poussant un cri plaintif. Ce nid, façonné avec tant de soins et de tems, ce

nid où ils ont déposé le fruit et l'espoir de leurs amours, est renversé aux pieds d'Acanthe. Ce cri plaintif, le frémissement du feuillage ont fixé l'attention de Cidalie; elle aperçoit Acanthe. Acanthe, ravi, enchanté, s'élance vers elle; il va tomber à ses pieds. Cidalie veut fuir et demeure; le respect retient Acanthe. Ils se regardent, et ce regard a décidé du reste de leur vie.

Cidalie a quinze ans; sa figure a quelque chose de divin; ses formes semblent avoir été modelées par les Grâces; ce sont elles qui ont ondulé les plis de sa tunique, qui ont attaché et relevé son voile; Vénus lui a prêté sa ceinture; l'innocence a coloré son front de l'incarnat de la pudeur.

Sa mère est à quelques pas. Elle a soustrait sa fille au tumulte du monde. Elle croit que l'amitié suffit encore au cœur de Cidalie, et qu'elle recevra un jour avec docilité l'homme à qui elle plaira, et qu'elle devra aimer. Elle l'a

dérobée surtout à l'aspect et aux chants d'Anacréon. Elle pense qu'une femme perd toujours en réputation ce qu'elle gagne en célébrité.

Basilée s'amusait avec sa fille à cueillir des fleurs champêtres ; elles en formaient des guirlandes. Rien ne peut parer Cidalie ; mais ces fleurs devaient être un moment le symbole de son éclat et de sa fraîcheur.

Non, l'amitié ne suffit plus à son cœur. Elle a vu Acanthé, et elle partage ce desir vague, inquiet, qui n'alarme pas la modestie, parce qu'elle ne peut le définir, mais qui inspire la timidité et une réserve qui ressembleraient à l'indifférence, si la rougeur qui colore les joues de la beauté ne décelait l'amour naissant.

Acanthe, dénué d'expérience, croit qu'il a déplu ; il s'approche de Basilée. Interdit devant Cidalie, il retrouve auprès de sa mère ses idées et cette chaleur d'expression que communique l'amour

à l'être qu'il a pénétré de ses feux. « Je » n'avais pas encore aimé, lui dit-il; » maintenant j'aime votre fille autant » qu'elle est belle, et mon amour est » sans bornes, puisqu'on ne peut le » comparer qu'à elle-même. »

Basilée se souvient qu'elle a été jeune, et qu'elle a épuisé avec Comire ce que l'hymen a de douceurs. Acanthe est beau, il est riche, indépendant; il promet le bonheur de Cidalie; et quelle mère ne s'empresse d'assurer celui de sa fille! Elle interroge la jeune vierge : elle n'en obtient pas d'aveu; mais ses beaux yeux se relèvent, ils se portent sur Acanthe, et ses lèvres lui sourient.

Acanthe les ramène à la ville. Il ne s'occupe plus que des apprêts de la fête. Fier du titre qu'il va obtenir de Cidalie, heureux déjà par l'espérance, il répand autour de lui les doux transports dont il est agité. Il veut que chacun applaudisse à son choix et lui envie sa conquête. Il demande à Basilée et il obtient

la permission de produire Cidalie dans le monde.

Une femme ne pardonne pas à celle qui lui a ravi son amant. Téone, Alasis, Béroë cherchent des défauts à Cidalie. Désolées de ne pas lui en trouver, elles veulent lui donner des torts.

Elles chantent devant elle l'amour et ses plaisirs; elles peignent l'amour volage, le plaisir passager. Ce n'est pas là l'amour que connaît Cidalie. Elle chante à son tour celui qu'elle éprouve, qui l'a pénétrée, qui règne à jamais sur elle. Téone, Alasis, Béroë rient, plaisantent et raillent; elles célèbrent l'inconstance et ses douceurs. « Ah! leur répond Cidalie, quand on aime une fois, n'est-ce » pas pour toujours?

» Non, lui dit Béroë, votre indifférence a passé, votre amour passera. Dès » long-tems celui d'Acanthe sera éteint; » et que vous restera-t-il? Une vie obscure et uniforme, des appas inutiles, » et que l'ennui flétrira. Notre cœur ne

» nous donne que le bonheur du mo-
» ment; la gloire assure celui de toute
» notre carrière ; elle le porte au-delà
» des bornes que nous a fixées la nature.
» Recherchées, fêtées, adulées par la
» plus brillante jeunesse de Téos, nous
» vieillirons en écoutant ces vers immor-
» tels que nous avons inspirés à Ana-
» créon. Nous finirons avec l'espoir qu'ils
» passeront à la postérité la plus reculée.

» Ah ! répondait Cidalie, que m'im-
» porte qu'on me chante ? que m'importe
» la postérité ? L'amour d'Acanthe est
» ma gloire ; le mien est mon bon-
» heur ».

Tout-à-coup une mélodie enchanteresse se fait entendre ; et ces sons, jusqu'alors inconnus à Cidalie, la ravissent et la transportent. « C'est Anacréon ! » s'écrient Alasis, Béroë, Téone. Légères comme l'hirondelle, elles rasent à peine le sol : elles volent au-devant des hommages et du poëte de Téos.

Cidalie est restée à sa place ; mais son

âme toute entière a passé dans ses yeux. Anacréon s'avance. Il est couvert de pourpre et d'or; ses cheveux blancs sont cachés sous des guirlandes de roses et de myrte ; il a sa lyre d'ivoire à la main. Les beautés les plus piquantes, les jeunes gens les mieux faits marchent sur ses pas et inondent les portiques. Tous s'empressent à lui plaire ; tous sollicitent ses regards et sa faveur ; tous lui demandent l'immortalité.

Du milieu de ce cortége charmant, Anacréon a distingué Cidalie, et déjà il ne voit plus qu'elle. Il s'approche. Ses yeux brillent d'un éclat nouveau ; son cœur se ranime ; sa lyre parle sous ses doigts. Il chante Cidalie ; il ne veut plus chanter qu'elle.

Cidalie est femme. Elle frémit de plaisir, en voyant à ses pieds celui qui a été recherché, fêté, caressé par des rois. L'objet des hommages de tous semble n'exister que pour elle. Elle n'augmentera pas sa cour ; elle en sera le plus bel

ornement : Anacréon l'a proclamée sa souveraine.

Il lui chante l'amour avec ce charme auquel rien ne peut résister. Cidalie ne sent pas que la volupté seule pénètre dans son âme, et qu'elle n'est quelque chose que par le sentiment. Son orgueil satisfait ne lui permet pas de s'interroger sur ce qu'elle éprouve. Anacréon lui présente la main; elle y appuye légèrement la sienne. Acanthe est oublié.

Acanthe a tout appris. Désolé, tourmenté, désespéré, il déplore auprès de Basilée l'inconstance de Cidalie, et son malheur, auquel il ne survivra pas. « Vous l'avez voulu, lui dit Basilée; » mais ne désespérez pas. Anacréon ca» resse la vanité; il plaît à l'esprit; il ne » peut plus rien sur les cœurs. »

En effet Cidalie, revenue de sa première ivresse, voit des rides sous les roses, et des cheveux blancs que le myrte ne lui dérobe plus. Les vers d'Anacréon sont admirables. Mais toujours

des vers! rien que des vers! elle retrouve au fond de son cœur désabusé l'imago d'Acanthe, brillant de jeunesse, de beauté et de grâces. « Ah, laissons, dit-» elle, ces vains jeux de l'esprit; ils ne » valent pas un sentiment. La vieillesse » peut être aimable; mais l'amour fuit » devant elle, et l'amour est tout pour » moi. Qu'Anacréon soit mon ami; mais » qu'Acanthe soit mon époux. »

Béroë, Téone, Alasis la rappellent en vain. Elle s'éloigne du toit d'Anacréon; elle cherche la demeure de Basilée. Elle la trouve s'affligeant avec Acanthe, et s'efforçant de le calmer.

« Pardonnez, lui dit-elle, une erreur » d'un moment. Elle sera la sauve-garde » du reste de ma vie. J'ai vu la gloire et » ses prestiges, ils m'ont abusée, je l'a-» voue. Mais je reviens à Acanthe, pour » ne m'en éloigner jamais. »

Acanthe renaît au bonheur. Cidalie, implorant son pardon, a effacé l'égarement de quelques heures. Est-on cou-

pable, quand on se répent et qu'on est aimé ?

Basilie les présente au temple de Vénus. « Ah, disait le lendemain Cidalie, qu'Acanthe ne fasse pas de vers, » qu'il n'en fasse jamais. Qu'il laisse ce » genre de mérite à ceux qui n'ont que » celui-là. »

Quand elle rencontrait Anacréon, et qu'il cherchait à l'attirer par ses chants: » Vous flattez mon oreille, lui disait-» elle ; mais Acanthe charme mon » cœur. »

Quelque aimable que soit un vieillard, il doit renoncer à l'amour.

LE VIEUX BOSSU.

Des organes neufs, une pente heureuse à jouir de tout, à s'amuser de tout, à rire de tout, entraînent continuellement la jeunesse. Une jolie femme, un beau cheval, une pièce nouvelle, un bout de ruban, la séduisent tour-à-tour. Elle se repose du jeu des passions en épiant les ridicules, en les saisissant, en s'en moquant, comme si ces grâces, qui plaisent tant en elle, ne pouvaient pas un jour devenir des grimaces; comme si un vieux enfant n'était pas le plus ridicule des êtres, et combien de vieux enfans je vois dans le monde, soit dit sans offenser personne!

Un beau jeune homme, très-content de lui, et par conséquent très-disposé à railler les autres, rencontre dans une promenade publique un vieillard qu'on

eut respecté dans la Grèce, et qui devait faire rire à Paris. Il était boiteux, il était bossu; son nez arqué, et long comme un sabre à la hussarde, était chargé d'une énorme paire de lunettes. Ce nez semblait vouloir caresser un menton qui se levait dans la mesure de l'inclinaison du voisin. Mon jeune homme regarde et sourit; vous devez vous y attendre. Les bossus ont la répartie vive et juste. Celui-ci était plus bossu qu'un autre, et il s'empressa de jeter le gant.

« Vous riez de ma figure, monsieur, » et je conviens qu'elle est grotesque. — » Monsieur, je ne dis pas cela. — Vous » le pensez du moins. — Monsieur... — » Et vous supposez qu'avec une confor- » mation comme la mienne, je n'ai pu » connaître aucun des plaisirs qui vous » séduisent aujourd'hui. — Je fais plus » que le supposer, monsieur; j'en suis » certain. — Et vous avez tort. Je ma- » niais fort adroitement un cheval. A la » vérité, quand j'étais dessus, je ne res-

» semblais pas mal à une paire de pin-
» cettes; mais comme je ne le montais
» que pour moi, je m'embarrassais fort
» peu des observations des autres. —
» Moi, je conviens, monsieur, qu'en
» votre place elles m'eussent singulière-
» ment déconcerté, ou plutôt je me se-
» rais bien gardé de m'y exposer. —
» Voilà déjà, monsieur, un avantage que
» j'ai sur vous, qui me paraissez vivre
» beaucoup pour le public. — Hé, hé,
» monsieur, vous pourriez bien avoir
» raison. — Je dansais sans grâce, mon-
» sieur. — Oh, par exemple, monsieur,
» je le crois. — Mais je sautais, je re-
» tombais en mesure, et personne ne
» pouvait se plaindre de moi. — Quoi,
» pas même la femme avec qui vous
» dansiez? — Je me gardais bien de lui
» donner le moindre sujet de plainte. Je
» la regardais en dansant, je lui prenais
» la main, je la pressais doucement. En
» acceptant la mienne, elle m'avait ac-
» cordé ces douces prérogatives, et je

» n'avais pas l'impertinence d'en négliger
» une. — Mais, en vérité, vous me
» parlez des femmes comme quelqu'un
» qui les a aimées. — Et qui les aime
» encore, monsieur. — Ah ! ah ! ah !
» — Oui, Monsieur. On s'extasie devant
» la Vénus de Médicis et l'Apollon du
» belvédère ; j'admire bien davantage
» une jolie femme qu'embellit la vie. Je
» me borne à cela, j'en conviens ; mais
» autrefois.... — Ah ! ah ! ah ! — Riez
» tant que vous voudrez de mes amours
» passés ; je me crois bien plus fondé à
» rire des vôtres. — Comment cela ? —
» Vous croyez aimer les femmes, vous
» n'aimez que le plaisir. Vous vous don-
» nez, sans choix, sans discernement,
» à celle qui vous écoute et à celle qui
» vous attire. Vous ne savez ni à qui
» vous succédez, ni qui vous succédera ;
» vous ne pensez pas même que beau-
» coup de dames de cette espèce aiment
» les coadjuteurs. Un joli minois vous
» suffit, et le moment est tout pour

» vous. — Et qui vous a dit tout cela,
» monsieur? — Pardonnez-moi le mot,
» monsieur, c'est votre légèreté, votre
» étourderie. — L'expression est forte,
» monsieur. — Et pourquoi? Voudriez-
» vous passer pour un homme de poids,
» réfléchi, raisonnant? Soyez de bonne
» foi, et convenez que non. — Brisons-
» là, monsieur, et dites-moi, je vous
» prie, quelle fut votre manière d'aimer
» les femmes, et par quel enchantement,
» au moyen de quel philtre vous parve-
» niez à leur plaire. — J'ai le malheur
» ou le bonheur d'avoir un extérieur
» repoussant; par conséquent, je ne
» pouvais être ni fat, ni vain, ni en-
» treprenant, et c'est déjà quelque chose
» pour celles qui croyent qu'il ne suffit
» pas d'être jolie. Je ne pouvais leur
» adresser de ces riens brillans, de ces
» choses futiles qui n'ont de prix que
» par la vivacité d'un œil agaçant, et un
» sourire étudié de manière à montrer
» de belles dents. Mon premier soin de-

» vait être de faire oublier ma figure,
» et je n'y pouvais réussir qu'en parant
» la raison et le jugement du charme de
» l'esprit et de la sensibilité. Peu de
» femmes m'écoutaient, je l'avoue; mais
» celle qui pouvait m'entendre me re-
» voyait avec plaisir, desirait me revoir
» encore, et finissait par ne plus penser
» à ma tournure. Je ne séduisais pas,
» sans doute; mais j'attachais, et voilà
» encore un avantage réel que j'ai sur
» vous. Quelquefois un jeune homme,
» bien fait, sémillant, se présentait dans
» le cercle. Il fixait les yeux, il prévenait
» en sa faveur. On s'approchait de lui
» sans penser à le chercher; on desirait
» l'entendre; il parlait; on s'éloignait
» d'un air rêveur, qui semblait dire :
» quel dommage que cette tête si jolie
» soit vide! On revenait à moi, et le
» jeune homme se jetait au milieu d'un
» grouppe de femmes qui semblaient
» se l'arracher, et ces femmes-là, mon-
» sieur, ressemblaient beaucoup à celles

» qui vous plaisent tant aujourd'hui. La » jeune personne qui m'écoutait, avait » plusieurs fois répété la même épreuve, » et elle avait constamment tourné à » mon avantage.

» Nous sommes tous calculateurs ; » mais les gens raisonnables ont une » manière à eux de calculer. La femme » avec qui je causais, disait en elle-» même : j'épouserai cet homme-là pour » moi, car personne ne sera tenté de » me l'enlever. Je me disais, moi : je » serai fidèle à ma femme, parce qu'il » faut se tenir où on est bien, et puis » un bossu inconstant ne trouve pas ai-» sément à remplacer. — Enfin, mon-» sieur, vous avez épousé une femme, » faite probablement comme vous ? — » J'ai épousé une femme d'une figure » agréable, et vous conviendrez que » cela suffit, vous, qui vous fatiguez si » promptement de toutes les beautés à » qui vous accordez un mois, une se-» maine, un jour. Quand le dégoût sur-

» vient, la femme jolie et celle qui ne
» l'est pas sont pour nous au même ni-
» veau. Je n'ai jamais connu cette ma-
» ladie de l'âme, parce qu'une conver-
» sation attachante a toujours rempli les
» momens de repos, dont le cœur a si
» souvent besoin. Ma femme n'était
» point passionnée, et c'est à une qua-
» lité négative que je dois la conserva-
» tion, la lucidité de mes idées ; elle
» était sensible, et la sensibilité embellit
» le cours de la plus longue vie. Enfin,
» monsieur, je suis pauvre. J'éprouve des
» jouissances que probablement vous ne
» connaîtrez jamais, même en vous ma-
» riant, parce qu'alors vous aurez usé
» toutes vos sensations, et que vous res-
» tera-t-il de tant de conquêtes passées ?
» Rien, pas même un souvenir. Conve-
» nez, monsieur, que voilà une foule
» d'avantages que j'ai sur vous, moi que
» vous trouviez, tout à l'heure, si ridi-
» cule et si misérable. »

Ici, le bossu tire son mouchoir, et

trois ou quatre paires de lunettes tombent de sa poche. « Ah, mon Dieu, » monsieur, que de lunettes! — Vous » ne soupçonnez pas les avantages » qu'elles me donnent encore sur vous. » — Des lunettes! — Oui, monsieur, » des lunettes. »

Il est bon de remarquer ici qu'au tems dont je parle, il n'était pas du bon ton d'avoir la vue basse; que des lunettes annonçaient par conséquent des yeux affaiblis et les approches de la caducité.

Mon jeune homme relève la conversation avec sa vivacité ordinaire. « Apprenez-moi donc, monsieur, quelles » jouissances vous procurent ces petits » verres, dont vous me paraissez si satisfait. — Bien volontiers, monsieur, » car on est toujours disposé à m'accorder si peu, que j'aime à me vanter » de ce que je possède. Je crois que vous » ne voyez que les mêmes choses et que » vous les voyez toujours les mêmes. — » Qu'entendez-vous par-là? — Qu'au-

» cune espèce de lunettes ne peut aller
» à vos yeux. — Parbleu, je vous le
» certifie. — Ainsi vous ne connaissez
» rien des merveilles que je me crée à
» volonté. Je vous prie de me dire ce
» qu'est le petit animal que je viens de
» prendre là. — Hé, monsieur, c'est un
» insecte, un vil moucheron. — Pauvre
» jeune homme ! A l'aide de ces lunettes
» ampliatives, ce vil insecte, ce mou-
» cheron dédaigné est un chef-d'œuvre
» de la nature. L'or, le pourpre, l'azur
» le parent de leurs plus vives couleurs.
» Ses ailes ne sont plus une faible mem-
» brane ; c'est le réseau le plus admi-
» rable et le plus précieux. Au moindre
» mouvement de ce petit animal, mille
» nuances nouvelles succèdent aux pre-
» mières ; des traits de lumière, diver-
» sement colorés, se réfléchissent de
» toutes parts. C'est un mélange de ru-
» bis, de saphirs et d'émeraudes réunis
» et fondus ensemble. — Vraiment,
» monsieur ? — Je vous en réponds.

» Que voyez-vous au pied de cet ar-
» bre? — C'est, ce me semble, un peu
» de moisissure. — C'est une prairie,
» monsieur, c'est un parterre, orné
» d'une multitude de plantes et de fleurs.
» Les unes sont tout à fait épanouies;
» les autres viennent d'entrouvrir leur
» calice. Du milieu de ces fleurs s'élè-
» vent des arbrisseaux et même des ar-
» bres, eu égard à la différence des
» proportions. Ce n'est point une vaine
» illusion; ces arbres et ces fleurs ont
» leurs racines, leur sève et leur végé-
» tation.

» — Mais il me semble, monsieur,
» que je peux voir tout cela à l'aide d'un
» microscope. — J'en conviens, mon-
» sieur; mais on ne se promène pas avec
» un microscope dans sa poche, et mes
» lunettes sont toujours dans la mienne.
» Avec celles-ci, monsieur, je vois les
» objets tels qu'ils vous paraissent à
» vous, et à la simple vue ils prennent
» pour moi un degré de perfection, dont

» vous n'aurez d'idée que lorsque vous
» serez courbé sous le poids des ans. Exa-
» minez ce paysage qui s'offre là à nos
» regards. Vous y voyez des inégalités,
» des parties brutes ou dépouillées, des
» cultivateurs brûlés du soleil; des sa-
» bots, des haillons, des disparates mul-
» tipliées blessent vos yeux et vous ren-
» dent insensible aux charmes qu'offre
» d'ailleurs ce tableau; pour moi, tout
» devient plus agréable, en devenant
» plus délicat. Les formes sont plus lé-
» gères; les contours plus gracieux, les
» nuances plus fines. Chaque objet est
» plus fini; il est d'un goût et d'un tra-
» vail plus exquis; il ne s'éloigne de moi
» que pour acquérir une perfection et
» un agrément que la nature lui a re-
» fusés. L'herbe sur laquelle nous mar-
» chons ici trompe encore ma vue de la
» manière la plus agréable; chaque
» brin est un fil de soie; il me paraît
» en avoir la douceur et le moëlleux.
» Ce n'est plus sur du gazon, c'est

» sur un tapis de velours que je me
» promène.

» J'entre dans un salon. J'y trouverai
» des beautés de deux genres ; mais il
» faut que je les devine. Mes lunettes
» sont dans ma poche, parce que l'ima-
» gination revient difficilement sur ce
» qu'elle a prononcé. Tous les hommes
» qui prétendent aux grâces de la figure
» et de l'esprit, s'empressent autour
» d'une dame, qui n'est pas la plus ai-
» mable, peut-être, mais qui est sans
» doute la plus jolie. Et vite je tire mes
» lunettes, je m'approche et je vois la
» beauté dans tout son éclat, dans toute
» sa fraîcheur. Une veine, un cheveu,
» un cil, ces petits trous imperceptibles
» que produisent le doux sourire, ces
» lèvres rosées, ces dents qui le dispu-
» tent à l'ivoire, rien n'échappe à mon
» scrupuleux examen. Je hasarde quel-
» ques mots ; on m'écoute à peine ; on
» ne me répond pas, et je pouvais m'at-
» tendre à ce dédain, la dame est jolie.

» et je suis vieux, bossu et boîteux. Je » ne vois plus en elle que la Vénus de » Médicis; elle n'est là que pour récréer » ma vue, et j'y reviendrai, si je n'ai » rien de mieux à faire.

» Je passe plus loin; je vois deux » femmes isolées; elles ne sont pas jeunes » sans doute. Elles cherchent à se dé- » dommager de l'abandon dans lequel on » les laisse; leur conversation paraît rai- » sonnable et attachante. C'est beaucoup » pour moi; mais cela ne me suffit point. » Je veux encore leur trouver de la » beauté, parce que la beauté commu- » nique son charme à ce qu'elle dit, » comme à ce qu'elle touche, et vite je » mets mes lunettes dans ma poche.

» Je les aborde, et je suis accueilli » avec bienveillance : l'amour propre, » consolé, est si reconnaissant ! Je les » regarde et je deviens créateur; d'un » clin-d'œil, je leur ôte quinze années. » Ces traces du fléau de l'Arabie ont » disparu pour moi; les rides naissantes

» sont effacées ; les yeux sont remontés
» au niveau de leur orbite ; la figure s'est
» arrondie, la peau a repris le velouté
» de la jeunesse. Je suis avec des femmes
» de trente ans, jolies, très-jolies, très-
» aimables, et qui le deviennent davan-
» tage pour l'homme qui sait les appré-
» cier. Je me fixe auprès d'elles et j'a-
» bandonne la Vénus de Médicis à qui
» voudra faire fumer l'encens sur ses
» autels.

» Je me résume, monsieur. Sans ma
» bosse et mes jambes grêles, j'aurais
» été peut-être un insupportable petit
» faquin. Je leur dois ma raison, mon
» jugement et quelques connaissances.
» Je leur ai dû une femme agréable, ai-
» mable et aimante, qui pendant qua-
» rante ans a fait mon bonheur. Mes lu-
» nettes me font jouir de tout ce qui
» flatte vos yeux, et mes yeux affaiblis
» trouvent de la jeunesse et des charmes
» où les vôtres ne voyent que des ruines.
» Avouez, monsieur, qu'avec ces avan-

» tages ; on pourrait presque être fier
» d'être bossu et vieux, et que vous
» avez eu tort de vous moquer de moi,
» qui suis assez généreux pour ne pas
» me moquer de vous. »

ABRÉGÉ DE LA VIE D'UN PAUVRE DIABLE.

L'HOMME en naissant est le très-humble serviteur des circonstances. Vit-il par jour un quart d'heure pour lui? Ne fait-il pas tout pour les autres? Est-ce la peine de naître?

Je suis entré dans ce monde tout bleu, parce que celui qui aida à ma mère était un maladroit, ce qui n'empêcha pas mon père de le payer largement, parce qu'il avait de la réputation, et mon père tenait beaucoup à celle d'homme libéral.

Ma nourrice me sevra à six semaines, parce qu'elle devint grosse. Elle m'attachait dans mon berceau avec une sangle, quand elle allait passer la journée aux champs, et si, à son retour, elle

m'entendait pleurer, elle me fouettait, au lieu de me donner de la bouillie.

Deux ans après, lorsque ma nourrice se présentait à la maison paternelle, j'étais obligé d'aller au-devant d'elle, et de l'embrasser, parce qu'elle m'avait donné son lait, et qu'elle était ma seconde mère. Si je pleurais en l'embrassant, on voulait bien attribuer mes larmes à la reconnaissance, et on vantait partout l'excellence de mon naturel.

Ma mère voulait que je l'aimasse aussi. Je ne demandais pas mieux; mais jugez si cela m'était facile.

Si je tombais, et que je me fisse une bosse au front, maman me fouettait, comme si je ne m'étais pas fait assez de mal.

Elle disposait de mon estomac; elle prononçait sur ses besoins et ses fonctions. Quand je disais que j'avais encore faim, elle m'assurait que non, et si j'étais surpris dérobant quelque chose à l'office,

maman me fouttait pour prévenir les indigestions.

Au premier jour de l'an, les amis de papa me donnaient des joujoux plus ou moins beaux; je les dévorais des yeux, et il m'était défendu d'y toucher, de peur que je les cassasse. J'aurais beaucoup mieux aimé n'avoir pas de joujoux, je n'aurais pas éprouvé de tentation. S'il m'arrivait d'y succomber, si je prenais furtivement un joujou, si je le cassais pour voir ce qui était dedans, maman me fouettait, parce que j'avais enfreint sa défense.

Quand je voulais rire ou chanter, maman me faisait taire, parce qu'elle avait mal à la tête. Quand, par distraction, je récidivais, maman me fouettait, et m'envoyait coucher.

Si je me tenais dans mon coin, silencieux et craintif, j'étais un enfant taciturne, sournois, et maman me fouettait pour m'égayer, et me développer l'esprit et le caractère.

En me fouettant à tort et à travers, maman *m'idolâtrait ;* elle le disait au moins. Je me demandais, moi, ce qu'elle eût fait, si elle ne m'eût point aimé du tout.

Maman mourut. Je ne tombai pas dans le désespoir, ni mon père non plus. Il me faisait rester auprès de lui pendant les journées entières, parce que ceux qui venaient faire le compliment de condoléance, trouvaient que nous formions un grouppe attendrissant. Lorsque je cédais à l'uniformité de ma position, et que je m'endormais, mon père, sans déranger sa tête, tristement appuyée sur son coude, sans baisser ses yeux larmoyans, fixés au plafond, me pinçait furtivement de la main dont il pouvait disposer. Je m'éveillais en pleurant, et les spectateurs admiraient la force du souvenir de ma mère et ma profonde sensibilité, qui me poursuivaient jusque dans mon sommeil.

Mon père me donna un maître de lec-

ture; je me passais fort bien de savoir lire. Je n'écoutais pas ce que mon maître me disait, et mon maître me fouettait pour me rendre attentif.

Il fallut apprendre à lire, à écrire, à compter pour avoir un peu de relâche; à peine eus-je appris tout cela, qu'on me donna un maître de latin.

Je ne concevais pas la nécessité d'apprendre une langue que personne ne parle; je ne voyais pas quels rapports pouvaient exister entre Cicéron et moi, et mon maître me fouettait, parce que j'étais un raisonneur.

A dix ans, on m'envoya dans un collége. S'il m'arrivait de rire, ou de causer en classe, on me fouettait encore. En récréation, une agacerie faite à un écolier plus grand que moi était punie par cinq à six coups de poing, et si le grand garçon m'agaçait à son tour, il fallait que je rie, à peine de subir une nouvelle correction.

A dix-huit ans j'entrai dans le

monde ; possédant parfaitement mes auteurs, et bien décidé à n'en plus ouvrir aucun.

J'aimais beaucoup la société des femmes ; mais j'avais l'air gauche, et les femmes n'accueillent pas les hommes qui ont cet air-là. Je m'éloignai des femmes, à qui je déplaisais.

J'avais le goût de la dépense, et mon père me donnait peu d'argent. Je fis des dettes, et mon père m'envoya passer six mois à Saint-Lazare.

J'en sortis aussi gauche que j'y étais entré. Mon air déplut à un mousquetaire ; il me rit au nez, me donna un coup de coude, et je fis sauter le chapeau du mousquetaire dans la boue. Il tira son épée ; je fus obligé d'en faire autant, et comme je ne savais pas me servir d'une épée, il me passa la sienne au travers du corps.

Mon père, enchanté de ma bravoure, voulut m'acheter une compagnie de dragons. J'avais les inclinations très-paci-

fiques, et je voulais entrer au parlement. Mon père parut un matin dans ma chambre, mon brevet à la main. Il était suivi d'un maître en fait d'armes, d'un maître de danse et d'un tailleur qui portait quatre ou cinq uniformes complets. Me voilà capitaine de dragons, sans le vouloir, sans le savoir.

Je n'aime pas le cheval, et il fallait aller tous les jours au manége. Je n'aime pas les futilités, et je n'entendais que cela. Je crains la mer, et mon père obtint pour moi la faveur insigne d'aller me battre pour les insurgés d'Amérique, que je ne connaissais pas, contre leurs ennemis, que je ne connaissais pas davantage.

Après avoir reçu deux coups de feu dans ce pays-là, et avoir été deux fois sur le point d'y mourir de la fièvre jaune, je revins à Paris. Je me sentais un penchant prononcé pour le mariage, et je fis ma cour à une demoiselle très-jeune, très-jolie, très-bien élevée, et qui

paraissait m'écouter très-favorablement. Mon père prétendit que la demoiselle ne me convenait pas, parce qu'elle ne m'apporterait point de quoi laisser quinze à vingt mille livres de rente à chacun des trois ou quatre enfans à qui je pourrais donner le jour. Je trouvai étrange qu'il fallût me marier, uniquement pour mes enfans, qui n'étaient pas nés. Mon père n'écouta rien et me refusa son consentement. Je tombai malade de chagrin.

Lorsque je fus convalescent, il me conduisit dans une maison, où se trouvait une assemblée nombreuse. Il me présenta à tout le monde, me fit embrasser tout le monde, et me fit asseoir auprès d'une petite fille, qui ne me plaisait pas du tout. Un homme, habillé de noir, lut quelque chose que je n'écoutai pas. Mon père me fit donner ma signature; il donna la sienne; plusieurs personnes donnèrent la leur; on s'embrassa de nouveau, et je compris enfin

que le lendemain j'épouserais la petite fille, qui ne me plaisait pas.

En rentrant à l'hôtel, je fis des représentations à mon père. Il me répondit qu'on ne manque pas de parole à une famille respectable. Je me défendis ; il me répliqua : *Je le veux ;* je me laissai marier.

Ma femme, qui ne me plaisait pas, exigea, pendant la première année, que je fusse toujours avec elle. Si je voulais aller aux Tuileries, elle voulait aller au sermon ; si je desirais entendre le *Misanthrope*, elle me menait chez *Nicolet*.

J'aime à me coucher de bonne heure. Ma femme aimait à se coucher tard, et quand nous n'avions personne à l'hôtel, il fallait que je lui tinsse compagnie, jusqu'à ce qu'elle me permît de me retirer.

Je suis né avec un certain esprit d'ordre, et j'ai toujours pensé qu'on doit avoir en caisse une année de son revenu, pour faire face aux événemens imprévus.

Ma femme m'avait apporté soixante mille livres de rente; elle en dépensait quatre-vingts.

Je suis débonnaire et facile; ma femme était altière et acariâtre. Elle me tourmentait sans cesse; je me taisais pour avoir la paix, et il n'est pas agréable d'être forcé de se taire chez soi.

Enfin, je veux qu'une femme se respecte, et dès la seconde année madame voulut avoir des amans. Oh! je me fâchai alors. Madame m'imposa silence, en brisant les porcelaines, les glaces, les cristaux. Depuis ce jour-là, je n'ai plus rien dit à madame.

Mon père mourut; ..... il fallut bien me consoler. Une fluxion de poitrine emporta madame; j'en fus bien aise. Enfin, me dis-je, je vais vivre un peu pour moi.

Pas du tout. Après avoir été victime d'un accoucheur, de ma nourrice, de ma mère, de mon père, de mes maîtres, de mes camarades, de ma femme, je

devais l'être encore du public, de mes enfans, de mes valets.

Suis-je à la promenade? Des gens, dont je me soucie fort peu, mais qui tiennent un rang dans le monde, s'emparent de moi. Je suis obligé de leur répondre avec civilité, quand je voudrais les envoyer au diable.

Suis-je dans un cercle? aperçois-je une femme dont la physionomie prévient favorablement, et dont l'œil annonce de l'esprit? je vais m'asseoir à côté d'elle, et à peine lui ai-je dit deux mots, que la maîtresse de la maison me l'enlève pour un wisk. Je la suis, quoique je n'aime pas les jeux anglais, et la maîtresse de la maison me prie de m'asseoir à une bouillotte, où il manque un cinquième. Une bouillotte! le plus sot jeu! et je fais la partie de deux femmes de cent vingt ans en deux volumes, et de deux hommes, qui sont très-contens d'eux, parce qu'ils étalent des bourses farcies d'or.

Un faquin me fait une visite. Je ne peux me dispenser de la lui rendre, parce que le faquin a cent mille livres de rentes.

Vais-je au spectacle ? une dame, placée dans la loge voisine parle plus haut que les acteurs, et un homme ne prie pas une dame de se taire, surtout quand elle est jolie. Je perds mon argent et mon tems.

Je me couche, et je crois dormir. Des amateurs viennent me réveiller au son des instrumens. Ils célèbrent ma fête. Il faut que je me lève, que je les reçoive, et que je dissimule ma mauvaise humeur.

Mon valet de chambre m'habille pour les autres et non pour moi. Mon maître d'hôtel, par ménagement pour mon estomac et mes nerfs, très-irritables, me fait manger ce que je n'aime pas, et me refuse du vin d'Aï, que j'aime beaucoup.

Ma fille a dix-huit ans, et il y a tous

les jours du monde à l'hôtel. Je la retire de sa pension, espérant avoir un fardeau de moins, et il faut que je continue à faire les honneurs de chez moi, parce que ma fille sait tout, excepté l'art de tenir une maison.

J'ai mis des fonds en réserve pour renouveler mes équipages, mon écurie, ma livrée. On me présente un billet d'honneur de mon fils. Je le paie, et je continue à rouler dans mon vieux carrosse.

Ma fille veut se marier; je la marie. Mon gendre m'intente trois procès au sujet de la succession de ma femme, et il faut que je plaide, moi qui déteste les affaires.

Outré, exaspéré, désespéré de tout faire pour les autres, et rien pour moi, je veux au moins régler l'ordre de mes funérailles. J'insère mes dernières volontés à cet égard dans mon testament; et elles seront exécutées, car je déshérite mes enfans, s'ils ne s'y conforment point.

Ainsi, pendant soixante et quelques années de vie, je n'aurai rien fait à mon gré que mon testament. C'était bien la peine de naître!

FIN DU PREMIER VOLUME.

00099919

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015